

Contes et récits tirés de l'Enéide

Chandon, G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. CHANDON

CONTES ET RÉCITS

TIRÉS DE

L'ÉNÉIDE



FERNAND NATHAN

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS
LES PAYS

**CONTES ET RÉCITS
TIRÉS DE
L'ÉNÉIDE**

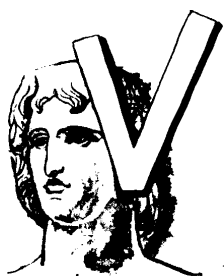
adaptés par

G. CHANDON

ILLUSTRATIONS DE RENÉ PÉRON

Éditions : FERNAND NATHAN 1963

NOTICE



Virgile entrant un jour au théâtre, raconte Tacite, l'assistance se leva en signe d'hommage. Les précédentes œuvres du grand poète latin, contemporain et ami de l'empereur Auguste, lui avaient en effet donné la gloire. La publication de « l'Énéide », à laquelle Virgile avait travaillé onze ans, fut le couronnement posthume de cette gloire.

Dans « l'Énéide », où passe sans cesse le souffle de « l'Iliade » et de « l'Odyssée », Virgile a chanté la naissance du peuple romain, auquel la tradition donnait pour ancêtres Énée et les derniers Troyens. La flamme patriotique qui anime le poète est telle que ce qui est légende prend couleur de vérité. Et son érudition est si ample que les historiens ont pu trouver dans « l'Énéide » de sûrs matériaux pour leurs descriptions de la vie du Passé.

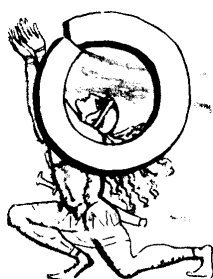
Il nous est apparu que la Jeunesse aurait profit, avant même que d'aborder l'étude des Classiques, à s'imprégner de ces récits héroïques où les Dieux et les Hommes voisinent dans une pittoresque simplicité ; et que les esprits de notre temps, comme ceux de tous les temps passés ou à venir, ne pouvaient que gagner à se familiariser, dès leur aube, avec les héros du grand Virgile.



CONTES ET RÉCITS TIRÉS DE L'ÉNÉIDE

LIVRE I

La colère de Junon



trois et quatre fois heureux sont ceux qui tombèrent sous des yeux chéris au pied des hautes murailles de Troie ! Que n'ai-je pu mourir au milieu du fracas de la bataille sous les coups de Diomède ! Mon corps eût roulé sur le sol de la patrie comme le tien, vaillant Hector, comme toi, Sarpédon ! Le Simois m'aurait englouti et roulé dans ses ondes ainsi que tant de héros !

La voix d'Énée s'élève, gémissante, vers le ciel fulgurant. Mais c'est en vain que le guerrier tend ses mains qui supplient : une effroyable tempête bouleverse les flots de la grande mer. Et les vingt vaisseaux troyens, qui depuis tant de jours, tant d'années ont sillonné les abîmes glauques à la recherche du port où ils pourront s'arrêter, paraissent être arrivés à leur dernière lutte.

Le souffle strident du vent déchire les voiles, brise les rames, jette des montagnes d'eau sur les proues et les flancs de bois, précipite les navires désarmés sur les écueils dont les énormes dos affleurent la surface de la mer.

Des cris lamentables retentissent. Quelques naufragés apparaissent çà et là, nageant sur le gouffre en fureur, parmi les débris de planches et d'armes. Tous les vents sont déchaînés et, de l'Aquilon au Notus, c'est à qui soufflera avec le plus de rage.

Leur gardien, le roi Éole, les a laissés s'échapper de la prison où il les tient toujours enfermés. Junon, l'épouse du tout-puissant Jupiter, lui en avait donné l'ordre :

— Une race que je hais navigue sur la mer Tyrrhénienne, lui avait-elle dit. Elle porte en Italie ce qui reste d'Ilion. Aide-moi à anéantir ces Troyens échappés à la destruction de leur cité ; déchaîne les vents pour engloutir leurs Pénates vaincus. Je te récompenserai par le don de la plus belle de mes nymphes. La blonde Déiopée sera ton épouse.

Éole, empressé de satisfaire la reine des Dieux, d'un coup de lance ouvrit la prison des vents. La tempête fait rage.

Mais Neptune a dressé son front calme au-dessus des flots tumultueux. Il a aperçu la flotte d'Énée dispersée, cahotée et prête à sombrer tout entière. Il fronce ses épais sourcils :

— Vents audacieux, crie-t-il, je ne sais ce qui me retient de vous châtier. De quel droit osez-vous soulever ces eaux qui m'appartiennent ? Fuyez ! Dites à Éole que c'est moi seul qui ai l'empire de la mer.

Élevant son trident, il apaise les flots qui bouillonnent et disperse les nuages, tandis que la troupe des vents, toute honteuse, court se réfugier dans la caverne d'Éole. Bientôt, au lieu des clameurs sinistres des vagues, on n'entend plus que le grand murmure berceur des chants des Tritons et des Sirènes.

Les Troyens, harassés de leur lutte effroyable contre la mer, se dirigent en hâte vers le plus prochain rivage. Ce sont les côtes de Libye qui se dressent devant eux. Au pied de deux hautes cimes s'étend une forêt touffue qui, ouverte en demi-cercle, se mire dans une anse paisible. De vastes rochers qui surplombent une grotte semblent avoir surgi sur la terre africaine juste à point pour former un port bien abrité.

C'est là qu'Énée fait jeter l'ancre aux sept navires qu'il a pu rallier et les Troyens débarquent aussitôt.

Achate, le fidèle compagnon du prince troyen, fait jaillir une étincelle en frottant deux silex l'un contre l'autre et enflamme un tas de feuilles sèches, tandis qu'Énée, qui a aperçu non loin de là un troupeau de cerfs, saisissant son arc, part à leur poursuite.

Il chasse avec ardeur. Les cerfs tombent sous ses flèches et lorsqu'il revient au port où l'attendent les Troyens, il leur rapporte de quoi se nourrir et oublier leurs fatigues. Le gibier se dore sur les brasiers, le vin de Sicile emplît les coupes : les visages lassés se détendent.

— Compagnons, dit Énée avec force, tâchant de dissimuler sous une apparence de sérénité l'inquiétude de son cœur, soyons sans crainte pour le reste de la flotte. Elle a dû, comme nous, trouver asile sur cette côte. Si je n'ai pas aperçu les birèmes phrygiennes, du moins je me dis qu'Anthée, Capys et Caïcus sont d'adroits marins et qu'ils ont su échapper à la tempête. Ne soupignons pas, les Dieux mettront un terme à nos misères. Nous sommes sortis sains et saufs de bien des périls depuis que nous nous sommes enfuis de Troie en flammes. Nous avons

affronté les rochers des géants Cyclopes et les gouffres de Scylla. Soyons patients, le Latium nous est ouvert, nous y parviendrons sûrement puisque c'est là que les Dieux nous permettent de réédifier notre chère Ilion.

— Hélas ! fait Achate en secouant la tête, quelle triste race sera la nôtre, à nous les vaincus des Grecs, à nous dont chaque tempête diminue le nombre ! Quel est celui de nous qui abordera vivant au rivage promis ?

— Achate, dit Énée d'un ton de reproche, ne désespère pas. Je déplore comme toi de ne pas voir à nos côtés Oronte, Amycus, Lycus, Gyas, Cléanthe et tous nos amis, mais j'espère dans les Dieux. J'espère... Cependant, voici la nuit, dormons. Demain avant l'aube je m'en irai explorer ces lieux inconnus. Je veux savoir quels hommes les habitent. Par prudence, les Troyens regagneront l'abri des vaisseaux. Seul, Achate, tu viendras avec moi.

Tout se passe suivant la volonté d'Énée et les roses de l'aurore colorent à peine le sommet des montagnes quand les deux chefs s'éloignent à grands pas du campement de la veille. Ils se sont armés de javelots et ils fouillent du regard les taillis qui les entourent avant de s'y enfoncer. Les hurlements des fauves leur ont appris, durant la nuit, qu'il leur fallait être prudents.

Tout à coup devant eux apparaît une jeune fille. À son costume, à ses armes on croirait voir une jeune chasseresse Spartiate, mais son regard étincelant et la majesté de sa démarche ne trompent pas Énée : une déesse est là, devant ses yeux, et cette déesse, son cœur la reconnaît, c'est sa mère, la belle Vénus, fille de Jupiter, celle que les hommes adorent sous le nom d'Aphrodite et de Cythérée. Il tend vers elle ses mains suppliantes. Mais elle l'écarte doucement.

— Suis en paix ton chemin, dit-elle, tu es sur la bonne route, et bannis l'inquiétude de ta pensée. Jupiter m'a promis pour toi l'empire latin. Ces Grecs qui t'ont vaincu, ta race les opprimerà à son tour. Ils seront esclaves des descendants d'Énée. Tu régneras trois ans à Lavinium ; ton fils Ascagne régnera trente ans à Albe-la-longue et trois cents ans plus tard une louve allaitera Romulus, fils d'Ilia, de la race d'Hector le Troyen. Alors ce sera pendant des siècles et des siècles le puissant règne des Romains. Telle est la volonté de Jupiter. Nulle tempête, nul combat ne peuvent contrecarrer le Destin. Tu veux savoir où tu te trouves et où t'a jeté la colère de Junon ? Dans le royaume Punique, auprès de Carthage. La reine Didon, fuyant l'assassin de son époux, son frère Pygmalion, a quitté Tyr, sa patrie ; elle a chargé de richesses ses vaisseaux et, accompagnée d'un grand nombre de ses anciens sujets, elle est venue fonder une ville sur les côtes de Libye. Marche vers le sud, tu apercevras bientôt les énormes murailles de la cité et tu auras la joie d'y retrouver les Troyens que tu pleurais ; leurs

navires sont entrés hier dans le port.

Énée voudrait questionner la déesse, mais celle-ci a fui déjà dans une vapeur légère. Et les deux guerriers, prenant la direction indiquée par la main divine, s'engagent dans un sentier.

Une heure plus tard, ils arrivent aux portes de Carthage.

Tout est admirable dans la ville ; la masse des édifices, la matière dont ils sont faits, l'activité de la foule. Ici, l'on creuse un vaste port, là on construit une citadelle ; plus loin, on jette les fondements d'un théâtre, ailleurs, on taille dans le roc d'immenses colonnes. Énée et son compagnon croient voir une ruche pleine de diligentes abeilles. Ils se dirigent vers le centre de la ville où se dresse un bois sacré aux épais ombrages et où Didon fait bâtir à Junon un énorme temple tout de bronze. Sans doute la reine vient-elle souvent elle-même encourager ses ouvriers, et Énée a pensé qu'il lui serait plus facile de l'aborder là que dans son palais.

— Prince, lui dit Achate comme ils arrivent auprès du temple, regardez ce que les artistes ont ciselé sur ces murs et ces portes. Hélas ! quelle est la contrée de la terre qui n'est pas déjà remplie du bruit de notre ruine !

Énée, étonné, fixe ses regards sur l'édifice. Une série de bas-reliefs représente les batailles d'Iliou, ses différents épisodes. Il reconnaît Achille, Hector, les fils d'Atrée, Ulysse et le funeste Cheval de bois, Priam, égorgé au pied des autels. Les larmes jaillissent des yeux du Troyen à cette vue des malheurs de sa patrie et des siens. Et tandis qu'il est perdu dans cette muette contemplation, celle qu'il attendait s'avance.

La reine Didon est belle comme une déesse. Sur ses cheveux aux reflets d'or, elle a posé un voile transparent que retient une couronne d'or. Une longue robe de pourpre vêt son corps harmonieux et, tout en marchant, elle caresse avec nonchalance la tête d'un blanc lévrier. On croirait voir passer Diane conduisant ses chœurs de danse aux bords de l'Eurotas.

— Voici Anthée, voici Cléanthe, voici Ségeste, fait tout bas Achate à Énée en lui désignant ces mêmes Troyens que la tempête avait séparés d'eux et qui s'approchent, en suppliant la reine de Carthage. Nous joindrons-nous à eux ?

— Attendons encore, dit Énée qui retient son ami. Nul ne nous a remarqués. Voyons comment cette reine accueillera les Teucères proscrits. Nous devons agir avec prudence, avec plus de prudence que d'autres, puisque c'est sur notre vaisseau que les Pénates troyens ont trouvé asile. Il ne faut pas qu'une démarche inconsidérée puisse les faire tomber entre les mains d'ennemis. Attendons et écoutons.

Mais Énée est bien vite rassuré. C'est avec bienveillance que la reine, assise sur un trône, au seuil du temple inachevé, écoute le récit

suppliant que lui fait Ilionée, un vénérable Troyen.

Celui-ci conte en quelques mots l'effroyable tempête qui a jeté leurs navires sur les côtes libyennes, dans le port même de Carthage ; leur douleur de se voir séparés de leur maître et guide, le roi Énée, et si loin du but de leur voyage, ce rivage italien où ils doivent fonder une nouvelle Troie.

— Ne craignez rien, Teucères, dit doucement Didon quand Ilionée s'est tu. Peut-être l'accueil de mes Phéniciens vous a-t-il paru méfiant et rude, mais un empire qui se fonde doit être sévère aux nouveaux venus s'il veut avoir de durables bases. Je vous aiderai, soit à gagner la grande Hespérie, soit à demeurer ici parmi nous. Que je souhaiterais que votre roi Énée eût pu comme vous aborder dans ce port, — car la renommée des courageux Troyens est venue jusqu'à moi ! Mais je vais envoyer des émissaires le long des côtes afin qu'ils puissent le guider jusqu'ici, s'ils le rencontrent sur le rivage ou dans les forêts.

— Reine, s'écrie à ce moment Énée, en fendant la foule, voici celui que tu daignes chercher. Comment reconnaître tes bienfaits, grande reine qui as pitié des malheureux, et qui leur ouvres ta ville ! Les dieux seuls peuvent t'en récompenser. Et les siècles garderont la mémoire de celle qui accueillit avec tant de bonté les restes des descendants de Dardanus.

Didon a levé en souriant les yeux sur le héros troyen. Mais son sourire s'arrête sur ses lèvres de rose. Une soudaine rougeur couvre ses joues et sous l'étoffe brillante de son vêtement son cœur palpite avec force.

Car Énée est d'une beauté si majestueuse, si différente de celle de ses compagnons (n'est-il pas le fils de Vénus, la déesse suprêmement belle ?) que Didon interdite est comme frappée de la foudre. Elle contemple sans un mot ce visage aux yeux sombres, aux cheveux de soleil dont les longues boucles caressent des épaules blanches et musclées. La haute stature du Troyen, sa cuirasse rutilante aux agrafes d'or éblouissent la Tyrienne. Elle soupire et balbutie :

— Ainsi tu es Énée, fils d'Anchise et de la déesse Vénus ; c'est toi qui, gendre de Priam, vit mourir ton épouse Créüse dans Troie incendiée ? Je bénis la puissance qui t'a jeté sur ces rives. Moi aussi j'ai souffert et c'est pour cela que j'ai appris à secourir le malheur. Suis-moi dans mon palais, ainsi que tous tes compagnons ; un banquet vous reposera de vos fatigues. Envoie l'un des tiens vers tes vaisseaux pour qu'il les amène au port. Je veux qu'avant ce soir tous les Troyens qui ont si durement erré des années soient mes hôtes choyés.

Elle se lève de son trône et, suivie de tous ses courtisans et des Troyens, elle gagne son palais.

Achate, muni des instructions d'Énée, reprend le chemin des

vaisseaux afin d'apporter au petit Ascagne des nouvelles de son père. Il est chargé aussi de rapporter des présents pour la reine Didon, quelques-unes des richesses arrachées aux ruines d'Ilion : un manteau broché d'or, un voile couleur de crocus du plus fin tissu, un sceptre, une couronne enrichie de gemmes et d'or, un collier de perles, d'agate et de cornaline, porté naguère par Ilionée, l'aînée des filles de Priam.

Quand Achate, après avoir amené les vaisseaux au port, entra dans le palais royal, chargé de ces présents et accompagné d'Ascagne et des Troyens, le festin commença, fastueux et digne de l'hospitalité d'une grande reine.

Des lits d'or et de pourpre entourent l'immense table ; autour des convives se pressent des femmes esclaves et des serviteurs ; les uns brûlent de l'encens, les autres présentent le pain et l'eau lustrale, d'autres chargent la table de mets exquis et y placent les coupes. Au plafond doré sont suspendus des lustres étincelants ; des accords de musique retentissent, harmonieux et allègres. Le bruit des voix s'élève à mesure que l'heure passe.

Didon a fait place auprès d'elle au petit Ascagne. Elle ne peut se lasser de couvrir de baisers cet enfant dont les grands yeux noirs et les traits charmants sont la vivante image d'Énée. Elle tient ses regards fixés sur le héros, incapable de commander aux sentiments qui remplissent tumultueusement son cœur. Que pourrait-elle faire pour échapper à ce soudain amour ? C'est Vénus qui le lui a mis au cœur. La déesse a craint à un revirement dans les bonnes dispositions que la reine manifestait envers les proscrits et pour la rendre sincèrement dévouée au Troyen, elle a commandé à l'Amour de verser son subtil et mortel poison au cœur de Didon. Qu'importe à Vénus que ce cœur de femme soit brisé, pourvu qu'Énée s'en aille plus sûrement vers ses destins !

Le repas est fini, les plateaux sont enlevés. On emplit de vin jusqu'au bord les larges cratères. Didon lève le sien, il est enrichi d'or et de pierres précieuses ; elle verse sur la table, en libations, quelques gouttes du jus de la vigne ; elle effleure la coupe de ses lèvres, puis levant les yeux vers le ciel :

— Ô Jupiter, dit-elle, que ce jour soit heureux pour nous tous, Tyriens et Troyens, que Junon et Bacchus nous aident et que nos descendants gardent à jamais la mémoire de notre amitié... Énée, reprend-elle d'une voix basse et tendre, prolongeons cette nuit heureuse. Depuis bientôt sept années tu erres, tantôt sur les mers, tantôt sur les terres ; raconte-nous tes voyages, tes aventures, et d'abord dis-nous la ruine de Troie. Iopas a chanté sur sa lyre dorée la Lune vagabonde, le Soleil qui se cache, les origines des races, la naissance des constellations ; dis-nous, ô mon hôte, la fin de l'épopée d'Ilion. Il est tant de détails que nous sommes avides de connaître sur

les héros illustres qui se sont affrontés sous les remparts de la cité de Priam. Raconte, raconte, je t'en prie !

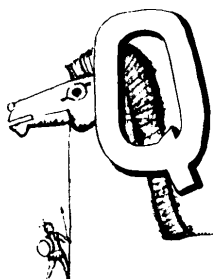
Didon accompagne sa demande d'un sourire, mais son cœur est anxieux. Elle souhaiterait que la Nuit retînt longtemps encore le char du Jour au bord de l'horizon. Les Tyriens se joignent à leur reine. Ils ont hâte de voir satisfaire la curiosité que leur inspirent les Troyens errants. Et leurs questions jaillissent de tous côtés.

Énée sourit avec politesse mais ses yeux se sont embués de larmes au souvenir de tant d'heures tragiques et douloureuses. Pourtant, la demande de Didon est un ordre. Il s'appuie sur son coude, et tandis que l'assistance fait silence et écoute, suspendue à ses paroles, il commence le long récit des malheurs de Troie.



LIVRE II

La ruse d'Ulysse



ui donc en m'entendant, dit-il, fût-il Myrmidon ou Dolope, voire citoyen d'Ithaque, pourrait demeurer les yeux et le cœur secs ? Notre ruine à nous autres, Dardaniens, n'a-t-elle pas coûté la vie à des milliers et des milliers de Grecs ?

« Ceux-ci étaient épuisés par la guerre, par notre résistance. Achille avait tué notre Hector, notre suprême défenseur, mais Pâris avait tué Achille, le lion de la Grèce. Nos deux armées, privées de leurs vaillants chefs, n'étaient que pareillement affaiblies.

« C'est alors qu'Ulysse, le rusé roi d'Ithaque, conçut un projet qui assura la victoire à nos ennemis. Il construisit, avec l'aide de Minerve, un cheval haut comme une montagne et fait tout en bois du sapin de nos forêts. De nos remparts nous pouvions voir s'élever cette bizarre masse. Ulysse avait fait répandre le bruit qu'il s'agissait là d'un vœu pour leur retour et pour la prompte fin de la guerre, et nous n'avions pas, à Troie, assez de risées pour les piètres moyens qu'avaient ces Danaens d'intéresser les Dieux à leur sort. Je crois que j'ai pu rire comme les autres.

« Quand le cheval fut terminé, les Grecs laissèrent passer quelques jours, puis affectant bien haut une grande déception de voir se poursuivre sans faiblesse notre résistance, ils commencèrent leurs préparatifs de départ.

« Un jour – je n'oublierai jamais avec quelle joie triomphante on vint m'apprendre la nouvelle – je vis, ainsi que tout le peuple troyen,

les voiles blanches et safranées des Grecs disparaître derrière l'île de Ténédos.

« — Ils gagnent la haute mer ! criait-on.

« Le cœur plein d'une inquiétude que je ne pouvais vaincre, j'essayai de calmer la folle joie des Troyens. Mais ce fut en vain ; les portes de la ville s'ouvrirent et tous se ruèrent vers les camps des Grecs. On criait, on riait, on s'embrassait ; il semblait que l'ivresse eût saisi Troie tout entière.

« — Ici était le camp des Doriens, là celui du cruel Achille ; là celui des Dolopes, disait la foule en piétinant avec des cris d'allégresse les emplacements chargés encore de provisions abandonnées. C'est là qu'on s'est battu furieusement et c'est ici qu'étaient les vaisseaux.

« Des groupes serrés entouraient le fameux cheval de bois. Qu'allait-on faire de ce butin ? Les avis étaient partagés.

« — Menons-le à la citadelle, dit Thymète, neveu de Priam.

« — Non, fit Capys dont l'esprit était plus avisé, jetons-le à la mer ou au moins démolissons-le, de peur de quelque ruse.

« — Mais ne sera-ce pas offenser la déesse Minerve et appeler de nouveau son courroux sur Troie ? objecta le plus grand nombre.

« À ce moment, mon oncle Laocoon accourut furieux.

« — Malheureux imprudents, cria-t-il, n'avez-vous jamais entendu parler de l'artificieux Ulysse ? Et croyez-vous les Grecs éloignés vraiment de vos côtes ? Pourquoi auraient-ils construit ce cheval ? Pour vous le laisser ? Je crains les Grecs jusque dans leurs présents. Cette machine est faite pour espionner nos murailles, pour servir d'asile à des assaillants. Imitiez-moi et délivrez-vous de cet inquiétant butin.

« De toutes ses forces il lança sur le flanc du cheval son long javelot qui s'y enfonça avec un bruit sonore. Les Troyens allaient peut-être imiter son geste quand les bergers dardaniens amenèrent à grands cris un jeune homme qui, les vêtements en lambeaux, les mains liées derrière le dos, ne paraissait faire aucune résistance.

« Aussitôt la foule se porta vers lui ; des cris de mort s'élevèrent, on avait reconnu en lui un des Grecs détestés.

« — Qui es-tu ? Pourquoi es-tu demeuré sur le rivage troyen ? demanda le roi Priam au prisonnier. Comment oses-tu te présenter à nos yeux ?

« Le jeune homme haussa les épaules avec une expression d'amertume.

« — Si vous me tuez, dit-il, vous remplirez de joie l'homme d'Ithaque et les Atrides. Je m'appelle Sinon et je suis l'ami du glorieux Palamède qu'Ulysse, par jalousie, fit proclamer traître à la patrie et qu'il fit envoyer à la mort. Je ne pus rester muet devant une si horrible action ; je me promis, — et je ne m'en cachai pas — de venger

Palamède à mon retour dans Argos. Ulysse connut cette résolution et jura ma perte. Vous savez, Dardaniens, que les Grecs, à plusieurs reprises, voulurent abandonner Troie. Ils l'auraient fait bien avant ce temps si la tempête ou le vent le leur avaient permis. Ce cheval que vous voyez fut construit en holocauste aux Dieux. Calchas en avait eu l'idée. Mais tout le temps que l'on mit à le faire, la foudre ne cessa de gronder. Les Grecs inquiets envoyèrent le Thessalien Eurypyle interroger l'oracle d'Apollon. Celui-ci revint, rapportant des paroles si sinistres que nos chefs et l'homme d'Ithaque lui-même n'osèrent pas en faire part aussitôt à l'armée...

« Les troupes se pressaient autour de Sinon. À voir avec quel mépris il prononçait ces mots « l'homme d'Ithaque », les assistants sentaient s'évanouir leur méfiance. Ulysse n'était-il pas en effet pour nous le plus haï de tous les Grecs ?

« — Enfin, reprit Sinon, nous apprîmes que notre retour à Argos n'aurait lieu qu'en immolant une vie grecque. « Vous avez naguère, pour venir aux rivages d'Ilion, apaisé les vents contraires par le sacrifice d'une jeune fille. Danaens, avait dit l'oracle, cette fois c'est un guerrier qu'il vous faut immoler, si vous voulez revoir votre patrie. » À cette nouvelle, un frisson parcourut l'armée. Quelle était la victime que réclamait Apollon ? C'est alors que le traître Ulysse voulut se venger de moi. Il obtint du devin Calchas qu'il prononçât mon nom, me vouant ainsi à la mort. Tous avaient eu peur pour eux-mêmes, tous applaudirent. Mais la nuit qui précéda le sacrifice je me suis échappé après avoir rompu mes liens et je me suis caché dans un marécage en attendant le départ des Grecs. Maintenant je n'ai plus d'espoir de revoir jamais ma patrie, ni mon vieux père, ni mes fils. Hélas, peut-être les Grecs se vengeront-ils de ma fuite sur ceux qui me sont chers ! Que la volonté des Dieux soit faite. Je m'abandonne à mon sort.

« Sinon sanglotait, la tête entre ses mains ; nous étions émus et Priam lui-même délia les cordes qui le maintenaient.

« — Ne songe plus à tes peines, lui dit-il, et oublie ceux qui t'ont rejeté. Tu n'es plus Grec, Troie sera ta patrie. Mais dis-nous, à quoi sert ce gigantesque cheval de bois ? Est-ce une machine de guerre ou, comme on l'a prétendu, une offrande aux Dieux ?

« — Si je dis la vérité, me ferez-vous grâce de la vie ? demanda Sinon.

« — Certes.

« — Eh bien – et le Grec leva solennellement ses paumes vers le Ciel en disant ces mots – puisque par vous la vie m'est assurée, je puis sans impiété briser toutes mes obligations envers les Grecs et révéler leurs secrets. L'aide de Minerve a toujours été indispensable aux Grecs pendant toute cette guerre...

« — C'est exact, murmura Priam.

« — ...Si bien que lorsque Diomède et Ulysse eurent réussi à enlever de la citadelle de Troie le palladium révéral de la déesse, la bonté de celle-ci se détourna d'eux. Des signes évidents montrèrent le courroux de Minerve pour la profanation qu'on avait fait de sa statue en l'arrachant au lieu d'où elle était tombée du ciel. Les Grecs résolurent de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour se rendre de nouveau la déesse favorable. Et sur l'avis de Calchas il fut décidé qu'on retournerait à Argos prendre les auspices et se procurer de nouvelles armes, afin de traverser encore une fois la mer et de tomber sur vous à l'improviste. C'est pour apaiser la colère de Minerve que ce cheval a été construit. Les Grecs ne l'ont fait si haut et si lourd que pour vous empêcher de l'introduire dans Troie. En effet, un oracle a assuré que si ce cheval entraît dans la cité, celle-ci serait imprenable. Mais que si vous le détruisiez, que si vous le jetiez à la mer, un grand malheur s'ensuivrait pour l'empire de Priam. Tel a été l'oracle rendu par Calchas. Et les Grecs espèrent bien que votre colère vous portera à détruire un ouvrage fait par eux. Est-ce tout ce que vous vouliez savoir de moi ?

« Sinon s'était assis avec fatigue et essayait son visage. Dieux ! que n'avons-nous écrasé cette vipère ! Mais pouvions-nous soupçonner un homme de si effroyables mensonges ? D'ailleurs un spectacle imprévu vint apporter une sorte de consécration aux paroles de Sinon. Il avait menacé les Troyens de malheur au cas où ceux-ci toucheraient au cheval de bois, et là, sous nos yeux, avant que nul ne pût intervenir, Laocoon, celui qui avait osé lancer son javelot contre l'énorme machine dédiée à la déesse, venait de recevoir le coup de la mort.

« Deux serpents étaient sortis de la mer, ruisselants, immenses, écumants, et tandis que la foule hurlait d'horreur et se dispersait comme des nuages sous le souffle glacé de l'Eurus, les monstres se dirigeant sur Laocoon et ses deux fils les avaient saisis dans leur formidable étreinte. Serrant et desserrant leurs anneaux, ils ne s'enfuirent que lorsque les corps défigurés eurent exhalé leur dernier souffle.

« — La déesse se venge ! cria le peuple. Faisons une brèche dans nos remparts si nos portes sont trop étroites, mais que ce cheval sacré soit transporté jusqu'à la citadelle.

« Avec un délire qui accroissait ses forces, la foule se mit à la besogne. Des roues furent glissées sous les pieds du cheval ; des cordages furent passés autour de son cou. Les uns tiraient, les autres poussaient, les enfants et les jeunes filles encourageaient la besogne en chantant de joyeux hymnes.

« Quand le cheval s'arrêta au centre de la ville, devant la citadelle, une clameur de triomphe monta au-dessus de la cité, poussée par des milliers de poitrines. Ô Troie, ma patrie bien-aimée, avons-nous été

assez aveugles ? Cassandre, la fille de Priam, avait beau nous crier notre perte certaine, en ce jour qui allait être pour nous le dernier jour, nous ornions la ville comme pour une fête.

« Et la nuit vint.

« Je dormais paisiblement quand un songe m'apparut. Hector s'assit à mon chevet. Mais ce visage que j'avais vu glacé par le calme infini de la mort était ruisselant de larmes. Ses mains se crispaient sur son cœur d'où sortait un flot de sang. Je me dressai, effaré à la vue de ce mort douloureux. Il se pencha vers moi, visage contre visage.

« — Lève-toi, lève-toi, me dit-il, l'ennemi est dans Troie. L'empire de Priam s'écroule sans que nul ne puisse le défendre. N'essaye pas. Tu ne peux rien pour le Passé. Mais l'Avenir t'est confié. Cours, prends les Pénates sacrés et le trésor de la ville. Emporte-les sur la mer jusque sur le sol d'où est venu notre lointain ancêtre. Là, tu fonderas une nouvelle Troie.

« Le fantôme disparut. Je me levai hagard, éveillé soudain et conscient de l'affreux tumulte qui se faisait entendre. L'incendie et la bataille étaient dans la ville. Des palais brûlaient comme des torches, la lueur des brasiers éclairait au loin la mer.

« Le palais de mon père était un peu écarté de celui de Priam, d'où d'atroces cris s'échappaient alors. Je sautai sur mes armes et je bondis jusqu'aux lieux du carnage.

« Des braves m'avaient rejoint, Pauthus, Ryphée, Dynas, d'autres encore. Tout en courant, ils m'apprennent que le traître Sinon, la nuit venue, a ouvert une porte cachée dans le flanc du cheval de bois et que des guerriers grecs qui s'étaient dissimulés dans cette machine en sont sortis tout armés. Ils ont égorgé les sentinelles de la citadelle et des remparts. Pendant ce temps, la flotte grecque avait quitté, aux premières ombres de la nuit, l'île de Ténédos et, à toutes rames, était revenue au rivage troyen.

« Furtivement, l'armée conduite par les Atrides avait traversé la plaine et s'était engouffrée à travers l'énorme brèche, que nous, les insensés, nous avions faite la veille même à nos murs. Elle avait rejoint les guerriers sortis du cheval de bois et qui avaient Ulysse à leur tête. Et maintenant c'était le carnage.

« Tant que je vivrai, j'entendrai les cris lamentables des femmes à qui l'on arrachait leurs enfants, les râles des guerriers troyens égorgés au milieu de leur sommeil, le bruit des murs embrasés qui s'écroulent dans du sang.

« Combien de fois mon glaive s'est-il enfoncé dans une poitrine ennemie ! Je ne sais plus. Une sorte de délire m'avait saisi. Je tuais, je tuais, avec l'espoir de sentir ma pensée s'envoler de mon corps avant de voir ma ville anéantie.

« Au palais de Priam, le combat était formidable. Tellement qu'il

semblait qu'ailleurs, on ne se battait pas. Les Danaens à l'abri de leurs grands boucliers se ruaient sur les portes, tandis que, des terrasses, les assiégés, démolissant le faîte des tours, faisaient pleuvoir poutres et pierres.

« Je me précipitai par une entrée secrète qui s'ouvrait dans le palais d'Hector. Souvent le petit Astyanax, conduit par Andromaque, avait passé joyeusement par cette porte pour quêter une caresse de son grand-père.

« J'arrivai trop tard. Déjà la grande porte du palais avait été enfoncée et Pyrrhus, le fils d'Achille, couvert de sang troyen, le rire et l'insulte à la bouche, venait d'abattre aux pieds de Priam, Polite, le plus jeune de ses fils. Au milieu du palais, autour du grand autel des Pénates, Hécube, ses filles et ses brus, prosternées, se serraient comme des colombes qu'une tempête a précipitées sur le sol. Priam se dressa devant elles pour les protéger contre l'ennemi furieux. Le sang de son fils lui avait éclaboussé le visage.

« — Que les Dieux, fit-il d'une voix tremblante de colère qui sonnera sans cesse à mes oreilles, te donnent le salaire qui t'est dû, assassin d'enfant. Non, tu n'es pas le fils d'Achille, du généreux Achille, toi qui viens tuer mon fils sous mes propres yeux.

« Le vieillard voulut tirer son glaive, mais Pyrrhus ne lui en laissa pas le temps et, brandissant son épée aux reflets sinistres, d'un seul coup il trancha cette tête blanche. Le grand roi Priam avait vécu.

« Alors une horreur me saisit. La vue de ce vieillard massacré me fit penser à mon père, que menaçait une semblable mort. Dieux, mon fils bien-aimé, ma chère Créüse étaient-ils vivants encore ? D'un geste presque inconscient j'ouvris une porte et je m'enfuis de ce palais où hurlait la mort.

« Une forme blanche, aperçue comme en un rêve, m'apparut sur le seuil du temple de Vesta. Je serrai mes poings avec rage et un instant j'arrêtai ma course, saisi d'un effroyable appétit de meurtre. Elle était devant moi, cramponnée craintivement à une colonne, celle pour qui mourait tout un peuple ! Hélène, la femme sans dignité qui, couverte du sang de son époux phrygien, allait rentrer en victorieuse dans le palais de son époux grec. Ainsi Ilion sera tombée, Priam sera mort, le rivage de la Dardaine sera rouge de sang troyen, et cette femme – ce monstre ! – coulera des jours paisibles, assise à son métier au milieu des Troyennes, ses esclaves ! Ma main se porta à mon glaive, mais une douce voix retentit à mon oreille, celle de la déesse ma mère :

« — Mon fils, disait-elle, que veux-tu punir ? une victime comme toi, comme vous tous, qui marche courbée sous son destin. Ce n'est pas Hélène qui cause la ruine de Troie. Ce sont les Dieux qui, de tous temps, ont décidé la fin de cet empire. Regarde ! je vais écarter le nuage qui couvre tes yeux humains et tu verras les Immortels acharnés

à la destruction de ta Cité.

« Et je vis ! Là, parmi des pierres éboulées et des flots de poussière, Neptune ébranlait les murs à grands coups de son trident ; Minerve occupait le haut de la citadelle, casquée et armée de son égide ; Junon secouait et arrachait les portes de bronze et Jupiter, lui-même, animait les Grecs à la bataille !

« — Fuis, mon fils, dit Vénus, fuis avec ceux que tu aimes. Tu ne peux lutter contre les Dieux. Va, je te protégerai.

« Éperdu, je repris ma course, je franchis le seuil de la demeure paternelle.

« — Mon père, criai-je à Anchise qui, assis près de l'autel de nos dieux, attendait avec calme l'irruption des Grecs, quittons Troie, il le faut. Nous nous réfugierons dans les forêts du mont Ida, nous armerons des navires, puis nous irons vers des contrées où la vie sera douce, hors de l'atteinte des Grecs. Viens, viens, mon père.

« J'avais pris dans mes bras mon fils Ascagne, qui s'accrochait à mon cou en gémissant. Créüse avait saisi la main du vieillard. Tous nos serviteurs se chargeaient en hâte des richesses du palais. Anchise secoua la tête :

« — Je ne partirai pas, dit-il. C'est dans Troie que je veux mourir, mais vous êtes jeunes, vous devez vivre. Fuyez.

« Nous nous jetâmes à ses genoux, le suppliant avec des larmes. Mais en vain.

« — Eh bien, dis-je en remettant mon fils entre les bras de sa mère et en reprenant mon glaive et mon bouclier, je m'en vais au combat ; nous ne mourrons pas sans vengeance. Car tu ne peux penser, père, que je partirai d'ici sans toi.

« Créüse tomba à mes pieds en poussant des cris déchirants.

« — Grâce pour notre fils ! criait-elle. Ne permets pas qu'il meure !

« Un cri soudain de mon père nous fit tous retourner.

« Sur la tête bouclée d'Ascagne une flamme légère venait de s'allumer ; elle léchait doucement ses cheveux blonds, faisant autour de sa tête comme une auréole de gloire.

« Apeurés, nous nous précipitâmes ; je fis couler sur la chevelure embrasée l'eau d'une fontaine.

« — Un présage ! c'est un présage ! criait Anchise levé, transfiguré. Ô grand Jupiter, est-ce donc vrai ? Mon petit-fils régnera ?

« Un coup de tonnerre sembla lui répondre et, glissant du ciel, une étoile à la longue traîne étincelante courut au-dessus des palais et s'enfonça dans les noires forêts du mont Ida.

« — En route ! s'écria mon père. Jupiter me montre le chemin au bout duquel est la gloire de ma race. Partons, je suis prêt.

« Le vieillard enroula dans un pli de son manteau les objets sacrés, les dieux Pénates de Troie et, prenant mon bras, se dirigea en

chancelant vers le seuil que léchaient déjà les flammes de l'incendie.

« — Père, dis-je, laisse-moi te porter. Ainsi nous nous sauverons ou nous périrons ensemble.

« Je saisis le vieillard entre mes bras et l'assis sur mes épaules, puis, prenant mon fils par la main, je sortis à pas rapides de la demeure de mes pères. Derrière moi, venait ma femme. Nos serviteurs couraient à nos côtés, muets et haletants.

« Que d'obstacles dans ces ténèbres éclairées seulement parfois par des jets de flammes ! Moi qui ai pu prendre part à tant de batailles sans frémir au sifflement des traits, je frissonnais à chaque bruit en songeant aux précieuses vies dont j'avais la charge. Je m'arrêtais soudain, je repartais avec rapidité, attentif au moindre glissement dans l'ombre. Mais quand, enfin, parvenu dans un étroit vallon où était érigé un temple à Cérès, je pus respirer, nous sentant, les miens et moi, hors de danger, une douleur indicible me tordit le cœur : ma femme, ma chère Créüse, avait disparu !

« À quel moment avait-elle pu s'égarer, perdre nos traces ? Je me souvenais qu'avant de sortir de la ville j'avais dû faire maints détours pour éviter les endroits où l'on se battait. Était-ce là que Créüse errait, épouvantée ?

« Je confiai mon père, Ascagne, les précieux Pénates, aux serviteurs et aux autres Troyens fugitifs qui nous avaient rejoints dans le temple puis, le glaive à la main, je repris en courant la route de la ville.

« Je repassai par la même porte que nous venions de franchir, regardant de tous côtés, appelant avec force : « Créüse ! Créüse ! » Mais rien ne me répondait que des râles. Mes pieds butaient sur des corps étendus.



Enée porte son père Anchise

« L'incendie roulait partout ses vagues furieuses. Sous les portiques du temple de Junon étaient entassés les trésors de Troie et des guerriers grecs, sous la surveillance d'Ulysse et de Phénix, apportaient sans cesse de nouvelles richesses arrachées aux palais embrasés.

« Je courus à ma demeure. Elle n'était déjà plus qu'une ruine. Mon désespoir grandissait. Sans souci d'être entendu, j'appelais sans cesse ma Créüse.

« Soudain la voix s'arrêta dans ma gorge, mes cheveux se dressèrent sur ma tête, je chancelai : devant moi, un pâle fantôme transparent se levait lentement. C'était tout ce qui en restait sur terre !

« — Cher époux, me dit-elle d'une voix légère comme un souffle, n'appelle plus, ne cherche plus, ne pleure plus. Mes pas ne fouleront point le sol de la nouvelle Troie et je ne m'enorgueillirai pas des fils de mon fils, mais moi, Troyenne et fille des rois, je ne vivrai pas non plus, esclave des femmes grecques, dans les palais des Dolopes ou des Myrmidons. La déesse Cybèle, mère des Dieux, m'a accueillie parmi ses Nymphes. Cher Énée, que le Temps te console. Ne songe qu'à l'Avenir. Là-bas, sur la terre d'Hespérie où coulent les eaux lentes du Tibre, un royaume, une nouvelle épouse t'attendent et des siècles de gloire sont réservés à notre race. Adieu, cher époux, veille sur notre enfant.

« Je voulus saisir entre mes bras cette ombre chérie, je sanglotai. Mais comme une impalpable et fuyante vapeur, Créüse disparut à mes yeux. Je tombai sur le sol à demi évanoui de douleur, et des heures se passèrent avant que je pusse me ressaisir et retrouver assez de conscience pour m'en aller rejoindre mes compagnons.

« Ils ne m'interrogèrent pas, renseignés par la pâleur de mon visage. Leur nombre s'était accru considérablement de nouveaux fugitifs échappés au carnage. Hommes, femmes, enfants, il y avait là tout un peuple hagard et lamentable.

« — Amis, leur dis-je – car ils s'étaient groupés instinctivement autour de moi comme autour d'un guide et d'une protection – Troie est détruite. J'ai vu, ivres de carnage, Pyrrhus et les deux Atrides sur le seuil de nos palais en flammes. J'ai vu Priam, Hécube et les femmes de leurs fils, ensanglantés au pied des autels et les Danaens pareils à un fleuve qui a rompu ses digues et qui, renversant les obstacles rencontrés dans sa course, entraîne dans ses flots amoncelés les troupeaux et leurs étables. Nous ne possédons plus que nos vies, nous les seuls survivants d'un grand peuple. Que faire ? Que devenir ? La lutte est impossible. De notre cité les Grecs victorieux ne laisseront pas debout une seule pierre et nos moissons calcinées, nos sources rouges du sang des nôtres ne peuvent plus apaiser notre soif et notre faim. L'exil est notre seule ressource. Mais sur la longue route inconnue qui s'ouvre devant nous, nous ne marcherons pas seuls et sans espoir, car

nos Dieux sont avec nous. Les Pénates teucères feront de notre lieu d'exil une nouvelle patrie. Êtes-vous prêts à me suivre sur mer, en quelque contrée qu'il me plaise de vous conduire ?

« — Oui, crièrent-ils, nous t'obéirons jusqu'à la mort, tu es notre roi et notre chef.

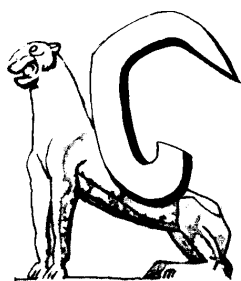
« — Partons donc, repris-je. Le soleil se lève déjà sur les hautes cimes de l'Ida, partons vers la montagne et ses forêts. Avant que le printemps ne commence, nous aurons construit une flotte et nous irons où les Destins nous portent.

« Je repris mon père sur mes épaules et précédant le peuple fugitif, je m'enfonçai dans la forêt. »



LIVRE III

Au gré des flots



Il e fut en pleurant que nous quittâmes un matin le port et les champs où fut Troie. J'affectais un grand calme et une certitude du but de notre voyage que je ne ressentais point. Qu'était-ce que cette Hespérie, que ce Tibre où je devais conduire mon peuple ? Mais il fallait partir. Nous avions construit, mes compagnons et moi, une flotte de vingt vaisseaux robustes. Nous tendîmes nos voiles.

« Les flots passaient après les flots. Au loin, disparaissaient les terres et les villes ; un vent rapide nous emportait vers le nord-est.

« — Dirigeons-nous tout d'abord vers Délos, avait dit mon père. Nous interrogerons les prêtres d'Apollon sur le sort qui nous est réservé et sur le port où nous devons arrêter la course de nos vaisseaux.

« Et docile à la voix du vieillard, j'avais conduit ma flotte vers la terre sacrée du dieu à l'arc d'argent.

« La grande paix de Délos nous accueillit. Les Troyens lassés de plusieurs jours de mer se retrouvèrent avec joie sur un rivage. Tandis qu'ils se reposaient, nous autres, chefs, nous étions montés jusqu'au temple du dieu, soucieux d'apprendre de la bouche de ses prêtres l'oracle, guide de notre avenir.

« Priant et prosternés nous attendîmes la voix auguste. Elle nous parvint au milieu d'une rumeur souterraine qui remplit notre cœur de crainte et de respect. Et voici les paroles qui retentirent :

« — Dardanides, cherchez votre première mère, celle qui a porté vos

ancêtres, celle-là vous recevra. Sur le sol où a fleuri la race troyenne, la race troyenne établira sa demeure et dominera le monde.

« Nous nous étions relevés surpris, bouleversés de joie.

« — Ah ! fit Anchise, c'est au berceau de notre race que nous devons aller ! Je cherche, j'appelle mes souvenirs... J'ai ouï dire que notre aïeul Teucer, premier roi de la Troade, aborda jadis aux rives de Rhétée, venant de Crète, et y choisit un emplacement pour son empire. Nos monts, nos temples ont reçu des noms crétois... Courage donc, mon fils, et vous tous, compagnons, la Crète n'est qu'à quelques jours de mer. Faisons un sacrifice à Jupiter, à Apollon, à Neptune, aux vents favorables, pour qu'ils nous conduisent sûrement vers la terre de nos aïeux.

« Avec quelle hâte joyeuse nous remontâmes sur nos vaisseaux ! La navigation fut reprise, heureuse, mais trop lente au gré de notre impatience. La flotte longea Naxos, Oléare, la blanche Paros, l'archipel des Cyclades. À la troisième aurore, nous atteignîmes enfin la terre de Crète.

« Elle était déserte. Les villes étaient vides d'habitants. Je savais que le roi Idoménée, l'allié d'Agamemnon et notre ennemi, avait été contraint par la révolte de ses sujets de fuir de son royaume à son retour de Troie. Mais pourquoi les Crétois avaient-ils, eux aussi, abandonné leur île natale ?

« Je le sus bientôt. J'avais fondé au bord de la mer la ville que nous souhaitions tous. Je l'avais appelée Pergamée. Les murs étaient déjà élevés et chacun travaillait de toutes ses forces à construire la demeure familiale, quand la maladie et la mort vinrent faire des ravages parmi nous. La peste terrible était restée sur ce sol que les hommes avaient fui, cachée dans le ruisseau, dans l'arbre, dans la sève du sol. Et l'été brûlant avait fait éclater son venin.

« Il n'y avait qu'un seul recours pour nous : partir. Mais où aller, puisque l'oracle nous avait désigné le sol de nos ancêtres comme la seule terre qui pût nous porter durablement.

« — Reprenons le chemin de Délos, dit mon père Anchise. Interrogeons de nouveau le dieu.

« Je me résignai à ce moyen et je donnai l'ordre de partir. Nous devons mettre à la voile à l'aurore et nous diriger vers l'île sacrée quand, dans la nuit, alors que nous dormions sur la rive, j'eus un songe... Était-ce un songe ?

« Les dieux Pénates, les dieux vénérés de Troie m'apparurent, baignés de lumière. Ils se penchèrent sur moi, essuyant la sueur glacée qui coulait de mon visage.

« — Énée, me dirent-ils, voici ce qu'Apollon nous ordonne de t'apprendre. Nous t'avons suivi, après la destruction de Troie, car de grands destins nous appellent. Mais une fausse interprétation de

l'oracle t'a fait choisir cette terre pour y relever l'empire. Il est, plus à l'Est, une contrée que les Grecs appellent Hespérie ; elle est féconde et belle. Ses habitants la nomment maintenant « Italie », du nom d'un de leurs chefs. C'est là, la terre de tes ancêtres. De là sortirent Dardanus et son frère Jasius, les premiers Troyens. Dardanus l'Étrusque s'expatria après la mort de Jasius ; il vint en Crète, fut reçu par Teucer, dont il épousa la fille avant d'aller fonder Ilion sur les rives asiatiques. Énée, petit-fils de Teucer, mais aussi de Dardanus, ce n'est pas sur les champs de Crète que tu régneras, c'est sur la terre d'Ausonie !

« Je me dressai d'un bond. Les dieux avaient disparu. Je courus à mon père et lui racontai, tout tremblant, ma vision.

« — Ô mon fils, s'écria le vieillard, ceci n'était pas un vain songe. Je me suis trompé en ne cherchant qu'en Teucer le premier de notre race. Oui, nous sommes avant tout les fils de Dardanus, et celui-là ne vint pas de Crète. Je me souviens à présent que Cassandre, la fille de Priam, qui avait le don prophétique, a prédit un grand avenir à notre race. Elle parlait de l'Hespérie, de l'Italie... Oui, oui, je me souviens. En route, mon fils, vers la terre des ancêtres !...

« Quelques heures plus tard, les montagnes de Crète avaient disparu de l'horizon. Nos voiles enflées par un vent propice, semblaient faire voler nos navires sur la mer.

« Je crus à une rapide traversée. Nos sacrifices, nos libations aux Dieux les avaient sans doute rendus favorables aux exilés ; une grande joie, un grand espoir faisaient palpiter nos cœurs.

« Soudain, une effroyable tempête vint me prouver que je m'abusais dans ma confiance en l'indulgence céleste. Pendant quatre jours, entourés de sombres nuées, ballottés sur des gouffres tourbillonnants, nous errâmes en aveugles. Mon pilote Palinure lui-même déclara qu'il ne reconnaissait plus sa route, car les étoiles étaient invisibles au ciel. Nous nous bornions à lutter contre les assauts du vent et de la mer, remettant à plus tard un retour vers le point que nous cherchions.

« Quand le vent tomba, quand les nuages qui nous enveloppaient s'évaporèrent, une terre était devant nous. Nous fîmes force de rames pour atteindre son rivage.

« Les îles où nous abordâmes étaient les Strophades et nous apprîmes bientôt, pour notre malheur, qu'elles étaient le séjour des Harpies, horribles monstres aux ailes et aux serres d'oiseaux de proie et aux pâles visages de jeunes filles, dont tous les actes de la vie convergent vers ce seul but : manger.

« À peine avions-nous abordé, à peine nous étions-nous assis avec délices sur le gazon qui tapissait la rive, à peine commençons-nous à faire rôtir des quartiers de chèvres (animal dont abondent ces îles) que les Harpies fondirent sur nous du haut des montagnes. Battant des

ailles avec bruit, poussant des cris sinistres, elles nous enlevèrent nos viandes, malgré nos efforts.

« Quelques-uns d'entre nous avaient tiré leur glaive pour en frapper ces oiseaux, mais les coups glissaient sur ces plumes hérissées et nous dûmes nous résigner à voir s'envoler notre repas. J'avais en vain exhorté mes compagnons à ne pas lutter contre ces dégoûtantes créatures, mais ils ne m'écoutèrent pas assez tôt. Et le combat qu'ils venaient de soutenir devait avoir un affligeant résultat.

« En effet, l'une des Harpies vint se percher au-dessus de nous sur la pointe d'un rocher.

« — Dardiens effrontés, cria-t-elle, vous osez abattre notre gibier, ceci vous portera malheur. Vous cherchez l'Italie, vous voulez entrer dans ses ports ? Vous irez. Mais avant que vous n'entouriez de murailles la ville qui vous est destinée, il faudra que la faim, la faim terrible et cruelle qui mord aux entrailles, vous fasse briser à coups de dents vos tables et vous fasse les dévorer.

« — Grands Dieux ! supplia mon père en levant ses mains vers le ciel, tandis que le sinistre oiseau s'envolait à tire d'ailles, écarter de nous le malheur d'une si funeste famine et sauvez le peuple qui s'abandonne à vos volontés. — Puis se tournant vers nous. — Fuyons ces rivages, enfants, dit-il. N'allons point offenser davantage ces Furies.

« Le *Notus* tendait les voiles, nous reprîmes aussitôt notre course.

« Les jours suivants nous montrèrent les îles de Zacynthe couverte de forêts, de Néritos la rocheuse, d'Ithaque ceinturée d'écueils et royaume du cruel Ulysse, le plus grand ennemi de Troie, de Leucate avec le temple d'Apollon dressé tout blanc sur le flanc de sa montagne, les rives fleuries d'Actium, la côte montagneuse de Corcyre.

« Enfin, longeant la côte de l'Épire, nous entrons dans le port de la Chaonie. Nous manquions d'eau et il nous fallait refaire provision de viande et de farine, ce qui nous obligeait à cette halte si près de la ville d'un de nos plus mortels ennemis. Car la ville de Buthrote, soumise à Pyrrhus, fils d'Achille, était à peu de lieues de là.

« Mais quelle fut ma surprise en apprenant que ce roi grec n'était plus et que le sceptre de l'Éacide était entre les mains d'un fils de Priam.

« Hélénius, frère jumeau de Cassandre, avait, comme elle, le don de prophétie. Épargné par Pyrrhus lors du massacre de Troie, il était devenu son esclave et l'avait suivi à Buthrote. En même temps que lui, son vainqueur emmenait captive Andromaque, la veuve de l'illustre Hector.

« Que se passa-t-il dans le cœur de Pyrrhus ? Il semble que les Troyens vaincus aient peu à peu transformé la pitié du roi d'Épire pour eux en affection. Andromaque, épouse de Pyrrhus, avait à sa mort hérité son royaume par un nouveau mariage avec Hélénius. Ainsi

les captifs du roi grec régnaient sur des villes grecques.

« Je voulus interroger le fils de Priam sur ces étranges événements. Notre ennemi n'était plus, ce sanglant Néoptolème qui, quatre années auparavant, avait étendu à ses pieds le cadavre mutilé du vieux roi d'Asie. Avec quelques compagnons, laissant dans le port la flotte et les Troyens, je pris la route de Buthrote.

« Nous avons fait quelques lieues et nous apercevions déjà les terrasses blanches de la ville quand un chant plaintif nous fit suspendre notre marche.

« J'avais reconnu la voix qui s'élevait au milieu d'un petit bois sacré, près d'un ruisseau bondissant. C'était la voix de la compagne préférée de ma chère Créüse, Andromaque. Si souvent, jeunes mères, elles avaient comparé leurs fils et veillé ensemble sur leurs jeux.

« — Andromaque, m'écriai-je, la gorge étreinte par l'émotion, est-ce toi qui pleures et qui pries parmi ces bouquets de chênes verts ? Sur quel mort coulent tes larmes, tandis que les parfums de Grèce voltigent autour de toi ?

« J'avais écarté les rameaux du bosquet. À ma voix, à ma vue, Andromaque s'était dressée, pâle, respirant à peine, comme figée sur le sol par une apparition formidable.

« Devant elle s'élevaient deux autels funéraires qui semblaient veiller sur un tombeau vide tapissé de gazon. Des offrandes, gâteaux de maïs, échine de chevreau, s'entassaient sur les autels près des vases d'encens et les coupes de libations.

« Je me joignis aux servantes d'Andromaque pour aider à ranimer leur maîtresse. Enfin, elle reprit ses sens et arrêtant sur moi un regard un peu égaré :

« — Énée, me dit-elle, tandis que de ses yeux coulaient de lentes et lourdes larmes, Énée, fils de la déesse, appartiens-tu à la vie ou à la mort ? N'est-ce pas ton fantôme que je vois ? Ah ! par pitié, si tu l'as vu au sein de l'Érèbe, si tes pas ont croisé les siens, parle-moi, parle-moi d'Hector !

« Sa voix se perdit dans un cri si sauvage que je ne pus retenir mes larmes.

« — Andromaque, fis-je en pleurant, je ne sais rien du héros que sa mort. Mes seuls souvenirs de lui s'arrêtent à ce pâle visage qui semblait défier encore l'ennemi par delà les bornes de la vie. J'existe. J'ai traversé comme toi les abîmes de la douleur et je suis debout sous le soleil. Je m'en étonne parfois. Mais les Dieux commandent. Ils m'ont confié le sort d'une grande race et c'est pourquoi Énée vit encore. Et toi, qu'es-tu devenue ? Veuve d'Hector, esclave de Pyrrhus, épouse d'Hélénus, oh ! le triste chemin !

« — J'aurais dû ne pas survivre à mon Hector, fit Andromaque rougissant et à voix basse. Pourquoi faut-il que l'instinct de vie soit si

puissant dans un cœur ! J'envie le sort de Polyxène, fille de Priam, qui aimée d'Achille et devenue son épouse est morte auprès du tombeau de celui qui l'avait choisie. Elle n'a pas connu la honte de l'esclavage, elle n'a pas subi les dures lois d'un maître. On t'a dit qu'Andromaque a ému le cœur de Pyrrhus, que l'esclave est devenue l'épouse du roi d'Épire, que des enfants me sont nés. Et tu t'es dit : « La veuve du plus grand des héros s'est consolée. » Regarde ces autels, cette tombe que je viens arroser de mes larmes. Regarde ce visage creusé avant la vieillesse, ces yeux flétris et dis-moi s'il est des douleurs plus longues que la mienne.

« Je joignis mes soupirs à ceux d'Andromaque. Créüse, Hector, ces ombres fraternelles devaient palpiter près de nous. J'essayai mes yeux humides.

« — Mais comment se fait-il, demandai-je, qu'Hélénus le Troyen soit maintenant maître de l'Épire et ton époux ?

« — Depuis peu, fit Andromaque avec un triste sourire, Pyrrhus allait épouser Hermione, la fille de Ménélas et d'Hélène et, lassé de moi, il m'avait donnée comme esclave à son esclave favori, Hélénus. Mais Oreste qui aimait Hermione n'a pu supporter de voir sa fiancée devenir la femme d'un autre et il a tué Pyrrhus. Que te dire ? Le royaume d'Épire se trouvait abandonné à lui-même, en proie aux factions. Hélénus s'en est emparé. Depuis des années il aidait Pyrrhus à gérer le royaume, il est devenu roi sans peine. Après lui, mon fils aîné prendra le sceptre. Pour le lui assurer, je suis devenue reine. Tu dis vrai, Énée, depuis Hector ! oh ! le triste chemin qu'a suivi mon cœur ! Mais toi, qu'es-tu devenu ? Où est Ascagne ? Ses destins te l'ont-ils conservé ? Pleure-t-il sa mère ? Il ressemblait à mon fils, à mon Astyanax. Cher enfant, l'exemple de son père et de mon Hector ont-ils mis dans son âme cette vertu, ce courage des antiques Troyens ?

« Elle avait appuyé sa tête sur mon épaule et pleurait amèrement.

« — Courage, lui dis-je, taris tes larmes, la veuve d'Hector est aussi la femme d'Hélénus, et voici que sur le chemin, à ce tournant de la colline, j'aperçois ton époux qui vient vers nous avec une nombreuse suite. Sans doute l'a-t-on prévenu de notre approche. Mon cœur s'émeut à voir le frère de ma chère Créüse. Andromaque, allons au-devant de lui. »



Les harpies fondirent sur nous

LIVRE IV

Vers l'Italie



e fut avec une joie profonde que j'embrassai Hélénius et qu'il nous serra dans ses bras, mes compagnons et moi. Nos questions s'entrecroisaient sans attendre les réponses. Il semblait que chacun de nous apportât à l'autre un peu de la patrie.

« D'anciens captifs, Troyens et Troyennes, devenus des personnages considérables de la nouvelle cour, nous entouraient en versant des larmes de joie.

« — Ah ! me dit Hélénius, pieux Énée, te revoir m'est un baume sur mon regret de ma patrie. Troie à jamais perdue ! Mais au moins ai-je tâché de la ressusciter ici pour les yeux de ses enfants.

« Le roi d'Épire avait saisi mon bras tout en marchant vers la ville. Et à voir les toits étagés, les terrasses blanches, le temple au toit d'airain qui les domine et surtout cette citadelle carrée, imposante, qui veille sur le troupeau paisible des maisons, un étonnement remplissait ma pensée.

« — Mais c'est Troie, m'écriai-je, Troie elle-même diminuée, amenuisée, avec sa Pergame protectrice ! Et ce ruisseau a les contours du Xanthe et devant moi la porte Scée arrondit sa voûte. Enfant de Troie, cher Hélénius, béni sois-tu d'avoir pu donner un instant aux exilés la douce illusion de contempler la ville natale.

« Autour de nous, les Troyens versaient des larmes. L'architecture des édifices et l'intérieur même des palais aménagé à l'image de ceux de Troie continuaient pour eux l'illusion merveilleuse. Ils ne se

sentaient pas étrangers dans cette ville étrangère. L'âme d'Ilion palpait sous le ciel de Grèce.

« Hélénius nous reçut sous de vastes portiques où des tables étaient dressées et, jusqu'à la nuit, nous nous livrâmes aux joies du festin. Je contai à notre hôte nos longues vicissitudes.

« — Ne puis-je vous être utile ? demanda-t-il enfin. J'ai reçu des Dieux le don de lire dans l'avenir. Si tu le veux, vaillant Énée, quand, las de Buthrote, tu songeras à reprendre ta route et à hisser au vent les voiles de lin de tes navires, j'implorerai pour toi Apollon et je lui demanderai d'ouvrir mes yeux sur ton destin.

« Je remerciai le généreux Hélénius et je me promis de lui rappeler son offre quand viendrait pour nous l'heure du départ. Mon père, Ascagne et tous nos compagnons troyens avaient reçu une hospitalité qui les reposait de leurs fatigues et leur faisait oublier tant de monotones journées de mer. Logé dans le palais avec moi auprès d'Hélénius, Anchise semblait revivre à contempler cette Troie greffée sur l'antique cité grecque, à entendre sans cesse le parler de nos pères.

« Pourtant ce fut lui qui me donna l'ordre du départ. Buthrote n'était pour nous qu'une halte : la vraie Troie était encore à fonder.

« Le matin qui précéda notre départ, j'allai trouver Hélénius :

« — Interprète des Dieux, lui dis-je avec instance, j'attends de la divine puissance qui te vient d'Apollon un secours pour les voyageurs. Ma pensée est inquiète. Des oracles déjà m'ont à plusieurs reprises assuré que le but de ma course est la terre d'Hespérie, la contrée d'Italie qui se trouve loin, très loin encore, au couchant. Ces oracles semblaient tous favorables. Un seul m'a troublé par son augure sinistre. C'est une Harpie qui nous l'a lancé d'une voix furieuse et par désir de vengeance. Selon elle, la ville que nous avons dessein et mission de fonder ne le sera pas sans de terribles luttes et sans des famines telles que nous devons en arriver à manger nos tables. Je voudrais savoir de toi ce qu'il nous faut éviter et ce qu'il nous faut faire pour écarter d'aussi terribles obstacles.

« Hélénius se recueillit. Me faisant signe de le suivre, il me conduisit jusqu'au temple d'Apollon. Il se fit amener deux jeunes taureaux, les immola selon les rites, puis me prenant par la main, il me fit franchir le seuil sacré du temple. Alors, il leva vers la voûte sa tête inspirée, et il prononça ces mots, échos d'une voix puissante :

« — Énée, fils de Vénus, les Dieux t'accompagnent dans ta marche sur les flots. Je sens leurs puissants auspices serrés autour de toi. Ce sont eux qui dressent devant toi les obstacles et te les font vaincre. Ce sont eux qui en ce jour mettent sur mes yeux clairvoyants ce bandeau que je ne puis écarter. Il leur plaît que tu ailles dans un demi-mystère, et c'est la main même de Junon qui arrête les mots sur mes lèvres. Voici les seuls qu'elle me permet de dire : Cette Italie, vers laquelle tu

vagues et que tu crois proche sans doute, est plus loin que tu ne penses. Avant de l'atteindre, il te faudra aborder à bien des terres, entrer dans bien des ports. Tu connaîtras les dangers des côtes de Trinacrie, tu longeras les rives découpées d'Ausonie, le lac des Enfers avec ses rochers géants et son mont qui crache du feu, l'île de l'enchanteresse Circé, fille du Soleil. Mais écoute bien. Il m'est permis de te dire à quel signe tu reconnaîtras parmi tant de terres qui frapperont ta vue celle que t'ont destinée les Dieux. Énée, lorsque sur le rivage au bord d'un fleuve, sous le frissonnant ombrage des yeuses, tu apercevras une énorme laie blanche allaitant ses trente petits aussi blancs qu'elle, alors tu auras trouvé l'emplacement de ta ville, tu auras atteint le but de ta longue recherche. Rappelle-toi : la laie blanche étendue sous les yeuses...

« J'écoutais haletant, retenant ma respiration. Hélénius continua :

« — Il est en face de la côte d'Épire une partie de la terre d'Italie qui regarde le Levant et que baignent les flots de notre mer. Fuis ces côtes, ne t'y arrête point. Des Grecs y ont bâti des villes, tu y retrouverais d'anciens ennemis, les Lociens d'Ajace, les guerriers d'Idoménée ; Philoctète, le roi de Melibée, celui qui abattit mon frère Pâris, a élevé sur ces bords les murs de Pétilie. Passe donc sans te permettre une halte. Fuis également avec le même soin, plus au sud vers la Sicile, le détroit qui sépare cette île de l'Hespérie. Ces deux terres, selon les anciens, n'en faisaient qu'une autrefois (le temps bouleverse aussi bien les continents que les cœurs humains). Un violent ébranlement du sol ouvrit un passage à la mer. Et deux monstres se sont installés de chaque côté du détroit de Pélores : Scylla et Charybde sont cachés là, l'un, avançant ses griffes menaçantes, attire les vaisseaux et les brise contre les écueils, l'autre les engloutit dans sa gueule béante où tourbillonne l'eau de la mer. Énée, écoute mes avis, contourne prudemment l'île aux trois pointes.

« Hélénius se tut un instant, leva vers le ciel ses yeux profonds, puis il reprit :

« — Lorsque tu arriveras enfin aux terres d'Italie, arrête-toi à Cumae et là, près de son lac qu'entourent d'épaisses et vertes forêts, interroge sur son avenir la Sybille sacrée. Assise dans le fond d'une grotte, la prêtresse trace sans cesse sur des feuilles des phrases et des noms et ces feuilles s'entassent dans son antre sans qu'elle se soucie des brises qui viennent les faire tournoyer. Elle peut te donner par ses oracles d'utiles conseils ; ils t'aideront à vaincre les obstacles qui t'attendent en Italie. Ne te laisse détourner de ce devoir par aucun soin. Si tes compagnons murmurent contre le retard que cette halte apporte à votre voyage, ne t'émeus point. Un dernier mot, Énée, un dernier conseil. Parmi tous les Dieux, il est une protection que tu dois fléchir ; c'est Junon. Prie-la et que tes suppliantes offrandes désarment sa

colère. Va donc, héros de ma race, et que, par toi, la gloire de l'antique Troie renaisse et s'élève jusqu'aux cieux.

« Je rendis grâce au roi-devin de son précieux oracle et ensemble nous descendîmes au port. Tous mes compagnons de route y étaient réunis et les voiles des vaisseaux palpitaient sous la brise.

« — Le vent est favorable, dit Hélénius. C'est l'heure du départ. Mais je ne veux pas que vous nous quittiez les mains vides, n'ayant reçu de nous que les approvisionnements dus aux navigateurs même étrangers. Accepte ces présents pour toi et le noble Anchise. J'ai complété tes équipages de rameurs et tes provisions d'armes, augmenté le nombre de tes chevaux ; des pilotes d'Épire te guideront sur ces flots connus d'eux.

« Hélénius fit placer dans mon navire des lingots d'or et d'argent, de précieux objets d'ivoire sculpté, des vases d'airain de Dodone, une cuirasse et un casque d'or aux lourdes aigrettes qui avaient appartenu à Pyrrhus. Mon père eut aussi sa part de présents.

« J'allais prendre congé d'Hélénius quand Andromaque s'approcha de nous. En pleurant, elle embrassa Ascagne :

« — Cher enfant, dit-elle, tu emporteras toi aussi un souvenir de tiens qui te rappellera la patrie et ma tendresse. Prends cette chlamyde, ces tissus, ces tentures. Ce sont des mains phrygiennes qui les ont brodés, sous mes yeux, dans ces jours bénis où Troie comptait encore au nombre des cités. Quand ce manteau s'envolera sur tes épaules, au galop de ton cheval de guerre, plus tard, songe parfois, cher Ascagne, qu'il fut tissé par celle qui pleure à jamais son époux et son enfant.

« La voix d'Andromaque s'éteignit dans un sanglot. Ascagne pleurait. Sa ressemblance avec Astyanax augmentait encore à cette heure le déchirement de la séparation, pour cette mère désolée. J'arrachai doucement mon fils de ses bras et je montai avec lui sur le vaisseau.

« — Adieu ! adieu ! répétait Andromaque.

« Les matelots hissaient les voiles. Je me penchai sur le bordage vers ceux que nous allions quitter et je tendis mes mains au ciel.

« — Que les Dieux puissants vous bénissent, fis-je avec émotion, et qu'ils vous fassent vivre heureux dans le repos enfin accordé après tant de malheurs ! Que cette Troie construite par vos soins ne connaisse pas les vicissitudes de l'autre et que vos enfants, après vous, y règnent paisiblement ! Si jamais j'aborde au rivage souhaité du Tibre, si jamais je puis élever dans les champs d'Hespérie les remparts de la cité promise à ma race, je veux que nos peuples et nos villes qui eurent le même ancêtre et les mêmes malheurs soient unis durablement. Puisse ce même lien d'affection qui attache nos cœurs se transmettre à nos descendants.

« Mais déjà, emporté rapidement par la mer, mon vaisseau

s'éloignait ; le rivage ami, les silhouettes affligées entraient dans le voile du Passé. Les monts Cérauniens s'abaissaient eux-mêmes à l'horizon.

« Nous voguâmes la nuit après le jour et le jour après la nuit. Le pilote Palinure, les yeux sans cesse levés vers la voûte constellée du ciel, vers les Hyades, Arcturus, les deux Ourses, l'étincelant Orion, nous guidait avec certitude. Les ailes de nos voiles semblaient raser la mer comme le vol de grands oiseaux qui se bercent dans le creux des vagues. Une douce brise poussait nos proues vers les côtes désirées et chacun de nous, penché en avant, les yeux fouillant l'horizon, cherchait à voir la terre le premier.

« — Italie ! cria soudain Achate.

« Une rumeur de joie courut d'un vaisseau à l'autre. L'Italie ! Elle était donc là devant nos yeux, la terre de notre repos ! Chaque vague nous en rapprochait. Les collines sombres accentuaient leurs vertes masses immobiles au-dessus de l'immense et mouvante plaine azurée.

« Mon père s'était levé. – Cet instant appartenait aux Dieux. Il prit un grand cratère d'or, le remplit jusqu'au bord de vin pur, et montant sur la poupe, devant l'autel des divinités protectrices :

« — Ô Dieux puissants, dit-il, en faisant, en libation, couler quelques gouttes de vin, Neptune, père des océans et vous, vents, guides des vaisseaux, aplanissez notre route vers cette terre, ouvrez-nous ses ports, favorablement.

« Nos voiles s'enflèrent encore sous la brise propice. Devant nous les rochers et les plages se courbaient en caps et en baies. Des temples se profilaient sur des promontoires. Des chevaux paissaient paisiblement l'herbe d'une plaine. Ils étaient quatre et leur blancheur de neige tranchait sur la sombre verdure des prairies.

« — Présage ! s'écria mon père. Ces chevaux sont pour nous un présage de guerre ! N'est-ce pas à conduire le char du guerrier que servent les chevaux ? Et cependant ils paissent là avec tranquillité. Tout à l'heure un laboureur les attellera peut-être à quelque chariot chargé de blé ou de foin. Ils besogneront pour la vie paisible. Allons, il est encore un espoir pour nous, et les combats qui nous menacent sur ce sol auront une fin pacifique ! Que Pallas dont le temple s'élève sur ces hauts rochers en face de nous, que Junon Argienne si longtemps l'ennemie des Troyens, entendent nos prières et nos vœux, et qu'elles nous accueillent un jour sans colère sur ce sol d'Italie.

« — Descendons à terre ! criaient autour de nous les Troyens. Voyons ces champs fertiles, ce port naturel que forment les rochers de cette anse, quelle ville superbe pourrait s'élever ici !

« — Avez-vous oublié que les Grecs ont fondé sur cette côte nombre de colonies ? fis-je avec une autorité qui calma aussitôt les murmures. Nous ne devons point nous arrêter. Tel est l'oracle d'Hélénus.

« En soupirant, les Troyens orientèrent nos proues non plus droit sur la côte, mais la longeant vers le sud-est. Et sous nos yeux, lentement se déroula le panorama des monts, des villes et des champs blottis contre la ceinture bleue de la mer.

« Nous voyions se dresser tour à tour Tarente avec sa ville, bâtie, dit-on, par Hercule, le haut temple de Junon, les cités fortifiées du Bruttium. Puis au loin, et comme éclos sur la mer, l'Etna empanaché de fumée. Bientôt les Troyens se regardèrent en blêmissant. Une rumeur énorme parvenait à nos oreilles. On eût dit que toutes les bêtes fauves de la Terre hurlaient à la fois.

« — C'est là sans doute cette fameuse Charybde et ce Scylla dont a parlé l'oracle, s'écria Anchise. Compagnons, courbez-vous sur vos rames et remontons un peu vers la haute mer afin d'éviter les abîmes et les fureurs de ces monstres.

« L'ordre du vieillard fut aussitôt écouté. Toutes voiles au vent, aidés par la force redoublée des rameurs, nos navires s'éloignèrent de la côte dangereuse. Il était temps. Nous arrivions à cet endroit de la mer où se fait sentir déjà le halètement de Charybde. Pendant quelques heures nous fûmes ballottés comme par une tempête, mais le vent favorable nous emporta enfin loin du péril et de ses effrayants mugissements.

« L'aurore suivante nous trouva devant la terre des Cyclopes, ces monstrueux géants mangeurs d'hommes qui, dit-on, forgent, dans les flancs de l'Etna, sous les ordres du dieu Vulcain, les foudres de Jupiter et les armes des Dieux.

« Le fracas qui retentissait dans le mont enflammé était terrible. Des tourbillons de fumée, de feu et de cendres s'élevaient vers l'azur du ciel, incessamment. Parfois, des quartiers de rocs roulaient sur les pentes et s'en allaient s'engloutir dans la mer.

« — Faut-il croire, pensais-je, devant ce halètement de la terre, que sous ce mont gît écrasé à demi le corps monstrueux du géant Encelade, que Jupiter punit de sa révolte ? Est-ce lorsqu'il se dresse sur son flanc fatigué que la terre de Trinacrie fait entendre ce long et lugubre murmure ?

« Je rêvais ainsi tandis que le pilote dirigeait la proue du vaisseau vers le rivage. Nous avions laissé assez loin derrière nous l'énorme et fumante montagne ; son tumulte ne nous parvenait plus que comme un murmure, et la vue de ruisseaux scintillants, d'épais ombrages où parfois l'or des fruits sauvages mettait une tache claire avait décidé Anchise à faire halte.

« Les voiles s'abaissèrent au pied des mâts. Bientôt nous fûmes tous sur le rivage. Les viandes, la farine ne nous faisaient pas défaut — Hélénus en avait fait charger abondamment nos navires. — Les feux s'allumèrent et chacun s'assit joyeux autour des tables improvisées.

« Je me délassais de la longue traversée quand une rumeur proche me parvint. Un homme inconnu, d'une maigreur extrême et dont le visage livide portait la marque des plus grandes privations, venait de sortir d'un bois voisin. En chancelant, il s'était dirigé vers nous.

« Interrogé aussitôt, il n'avait répondu que par quelques paroles confuses, tant sa faiblesse était grande. Je m'approchai. En me voyant, il eut un faible cri et tomba sur les genoux.

« — Qui es-tu ? fis-je surpris.

« Mais il ne pouvait parler et je compris que la faim était la cause de son demi-évanouissement. Je lui fis apporter des aliments et il se jeta sur eux avec une sorte de joie farouche qui montrait jusqu'où pouvait avoir été pour lui l'excès des privations.

« Ses vêtements en lambeaux rattachés par des épines, sa saleté repoussante, ses cheveux hirsutes et la longue barbe qui descendait jusqu'à sa poitrine le présentaient à nos yeux seulement comme un pauvre sauvage, comme un homme des bois depuis longtemps isolé de ses semblables.

« Mais la finesse de ses traits décelait sa race. Nous avions devant nous un Grec. Le voyant un peu remis de sa faiblesse, je me penchai vers lui ; il se laissa tomber à mes pieds et les embrassa en suppliant :

« — Illustre Énée, dit-il, car je te reconnais (pendant dix années ne t'ai-je pas aperçu au premier rang des Troyens dans les plaines de Dardanie ?), grand prince, aie pitié de moi ! N'appesantis pas ta colère sur un malheureux poursuivi par le courroux des Dieux. Par le Soleil qui nous éclaire, par les Divinités qui peuplent le ciel et la terre, arrache-moi à ce rivage maudit.

« Il sanglotait et couvrait mes pieds de larmes. Mon père lui tendit la main et prenant la sienne le releva doucement.

« — Tu es guerrier, lui dit-il, et quoique notre ennemi, tu as combattu avec bravoure. Pour un cœur troyen, ceci est une sauvegarde.

« Le Grec ouvrit de grands yeux :

« — Quoi, dit-il, étonné, vous ne me repoussez pas, moi qui fus un de ceux qui portèrent l'incendie dans les murs d'Ilion, moi qui suivis votre ennemi le plus dangereux, Ulysse d'Ithaque ! J'hésitais à m'approcher de vous, reconnaissant de loin des Dardaniens. Je pensais que vous vous vengeriez sur moi de tous les malheurs dont les Grecs vous ont accablés et que vous me jetteriez à la mer. Mais cette crainte ne m'a pas arrêté. Périr de la main d'un homme m'eût été doux auprès des horreurs que j'endure.

« — Relève-toi donc et rassure-toi, fit mon père, nous n'avons aucun mauvais dessein contre ta vie. Si tu nous étais apparu revêtu de ta cuirasse, armé et menaçant au milieu de tes compagnons, pas un de nous ne t'eût laissé vivant ; mais suppliant, seul, sans défense, tu es un

frère que nous retrouvons. Qui es-tu ? Tu es de l'île d'Ithaque ?

— Oui, dit le Grec, c'est là ma patrie. Je me nomme Achéménide, et la pauvreté de mon père me fit me joindre aux guerriers qui partirent avec Ulysse. Quand celui-ci s'embarqua pour le retour, j'étais sur son vaisseau. J'ai partagé ses tristes aventures jusqu'au jour où, attiré dans ce lieu par le charme de la contrée, par sa verdure et ses ruisseaux, je le suivis dans l'expédition de découverte qu'il voulut y tenter.

« Nous cherchions de quoi renouveler nos approvisionnements d'eau et de vivres, nous tombâmes sur un affreux péril dont, pour mon malheur, je n'ai pu sortir.

« Une grotte spacieuse entourée d'un enclos s'était offerte à notre vue, sitôt débarqués sur le rivage et nous y avions pénétré en quête de son occupant. « Un pasteur sans doute, disions-nous, puisque cette caverne renferme bon nombre de moutons. » C'était un pasteur, en effet, mais de quelle effroyable stature ! C'était un Cyclope portant au front un seul œil et dont la tête semblait toucher le ciel. En nous voyant dans sa demeure, il fut saisi de colère et, sans écouter nos supplications, il se saisit de deux de nos compagnons qu'il dévora aussitôt, non sans leur avoir brisé la tête contre un des rochers de la grotte. Ulysse, après être resté un instant, comme nous tous, terrassé par la peur et la peine, imagina une vengeance de la cruauté du Cyclope. Le lendemain, après avoir vu mourir encore deux des nôtres de cette mort atroce, il fit boire au Cyclope le contenu d'une grande outre d'un excellent vin que nous avions par bonheur apporté avec nous dans notre expédition. Quand nous vîmes l'exécrable Polyphème (c'est le nom du géant) plongé dans le sommeil de l'ivresse, nous nous approchâmes de lui avec précaution et, de toute notre force, nous enfonçâmes dans son œil unique un grand pieu aigu. De quels cris horribles il ébranla la contrée ! Il voulait nous saisir et nous tuer, mais ses mains tâtonnantes ne réussirent pas à nous prendre, car nous fuyions hors de leur atteinte. Par un stratagème que j'ignore (je m'étais endormi de fatigue), Ulysse et nos compagnons purent s'échapper à l'aube de la caverne de Polyphème. Sans doute, comme je le fis moi-même quelques jours plus tard, se mêlèrent-ils au troupeau partant pour le pâturage. Mon funeste sommeil m'empêcha de me joindre à eux. Quand je réussis à sortir à mon tour de mon affreuse prison et que je courus au rivage dans l'espoir que mes compagnons m'auraient attendu, je manquai mourir de désespoir. Les vaisseaux d'Ulysse étaient hors de vue et je me trouvais seul, abandonné parmi des monstres.

« Achéménide passa la main sur ses yeux avec horreur au souvenir des effrayantes images.

« — Dardaniens, reprit-il vivement avec insistance, il vous faut partir. Le géant Polyphème n'est pas seul ici et si sa cécité l'empêche

d'être un péril insurmontable, la présence de cent autres cyclopes qui, comme lui, vivent du soin de leurs troupeaux, fait de ce pays un séjour d'épouvante et de mort. Depuis tant de mois que je traîne ma misérable vie entre ces rochers, me nourrissant pour toute substance de quelques fruits et de baies amères, je ne me souviens pas d'avoir vraiment dormi. J'ai constamment l'oreille au guet, je tremble au moindre bruit du vent dans les feuilles, au moindre craquement des branches. Mes abris sont les antres des bêtes fauves qui me paraissent moins dangereuses que ces effroyables Cyclopes. Quand j'ai vu votre flotte se diriger vers cette terre je l'ai saluée comme une libératrice et je me suis glissé vers vous, même au risque de recevoir la mort de votre main. Respectable Énée et toi, noble vieillard, vous savez tout de moi. Puisque vous daignez me faire grâce, je vous supplie d'écouter mon conseil. Fuyez ce rivage, remontez sur vos vaisseaux pour échapper à un danger épouvantable. Fuyez puisqu'il en est temps encore.

« La frayeur d'Achéménide me commandait la prudence. Je fis recharger en hâte les vaisseaux des grandes outres pleines de l'eau qu'on venait de puiser. Et les Troyens regagnèrent vivement l'abri des flancs de bois. Je montai le dernier sur mon navire ; depuis quelques instants un bruit martelant retentissait au delà de la forêt.

« — C'est lui ! c'est Polyphème ! cria avec horreur Achéménide en saisissant mon bras. Coupez les câbles qui retiennent les vaisseaux à la rive ou c'en est fait de nous tous. Ses enjambées sont si énormes qu'il sera sur vous sans que vous l'ayez vu venir.

« Au même instant un visage monstrueux apparut très haut au-dessus des cimes des arbres. On eût cru qu'une tempête soudaine agitait la forêt ; elle était produite par le passage de ce corps immense. Des bêlements remplissaient l'air, entrecoupés par les blasphèmes du pasteur aveugle.

« Nos câbles furent coupés en un clin d'œil et nos rameurs se courbant sur les avirons firent, d'un même élan, voler nos navires sur la mer. Nous étions tremblants tant la vue du géant horrible nous paraissait effrayante et bien au-delà de ce que nous eussions pu imaginer malgré le récit d'Achéménide.

« Cependant le bruit de nos rames battant les flots était parvenu aux oreilles du Cyclope ; et il se dirigea de notre côté, tendant devant lui son bâton, un grand pin ébranché dont il soutenait et guidait ses pas. Il grondait de colère, retroussant dans un rictus épouvantable à voir ses lèvres épaisses sur ses dents aiguës de mangeur d'hommes.

« — Plus vite ! plus vite ! faisait fiévreusement Achéménide, encourageant les rameurs. Dieux ! le voilà qui entre dans la mer à grands pas ! Sa main s'étend vers nous. Il va nous atteindre. Plus vite !

« Les rameurs redoublèrent d'efforts et Polyphème, sentant que nous

lui échappions, poussa un cri de rage qui ébranla la terre en un long écho et fit mugir au loin les flancs de l'Etna.

« Alors, comme si cette clameur eût éveillé le peuple géant de ce rivage, nous vîmes les collines, les bois, les rochers se hérissier de formes immenses. On eût dit qu'une forêt descendait vers la rive. Les yeux dardaient des rayonnements fulgurants, les poings brandissaient des massues faites de chênes centenaires. Et toujours il arrivait de nouveaux géants. Nous sentions sur nous, comme un feu brûlant, se poser leurs regards pleins de colère.

« Quelques-uns entrèrent dans les flots à notre poursuite. S'ils avaient essayé de nous rejoindre à la nage, nous étions perdus, mais heureusement, le vent qui vint gonfler nos voiles mit à profit pour nous leurs hésitations. En peu de temps nous fûmes hors de toute atteinte.

« — Ne dirigeons pas nos vaisseaux vers Charybde et Scylla, souvenons-nous des prophéties d'Hélénus, fis-je à mon père qui, assis à la proue du navire, tenait sur ses genoux la tête d'Asagne endormi ; il nous faut donc rebrousser chemin.

« — Ceci nous sera facile, remarqua vivement Palinure, le vent du Nord qui souffle à cette heure du détroit de Pélore nous aidera à contourner la Trinacrie. Jamais Borée le tempétueux ne s'est montré plus propice aux navigateurs. Il nous fera franchir sans encombre, sous son souffle puissant, ce fleuve qui se jette dans la mer à travers des rochers abrupts sur un lit de cailloux.

« — Ce fleuve est le Pantagia, remarqua Achéménide, qui respirait avec soulagement en voyant s'estomper dans le lointain la terre des Cyclopes.

« — As-tu donc déjà suivi ces bords ? demanda mon père.

« — Oui, noble Anchise. En venant des dangereux pays des « lotophages », les vaisseaux qui portaient le roi Ulysse et l'armée sont passés par ici. Je puis vous guider aussi bien qu'un pilote. Nous trouverons plus loin dans cette direction le golfe qui baigne la petite ville de Mégare puis, plus au sud, la presqu'île plate de Thapsus, qui est posée comme un alcyon sur les flots. Plus loin, ce sera le golfe Sicanien...

« Les jours passèrent, les mois. Nous allions lentement, nous arrêtant le long des rivages qui nous paraissaient hospitaliers. Et cependant nous étions pleins d'impatience. Arriver sur le sol qui serait nôtre, celui que nous accordaient les Dieux, était l'objet de nos conversations et de nos pensées. Mais un devoir plus haut nous obligeait à réfréner notre hâte : la santé de mon père déclinait.

« Chaque jour en s'en allant emportait un peu de la force du vieux guerrier. Malgré nos soins nous voyions ce corps si robuste naguère plier et s'amoindrir comme si déjà il avait senti autour de ses os

l'étreinte impérieuse et dévorante de la terre.

« Ascagne, en proie à un muet effarement, regardait avec de grands yeux songeurs cette lutte silencieuse si différente des sanglantes batailles, des rougeoiements et des crépitements d'incendie où avait sombré, quelques années auparavant, la vie de son autre aïeul.

« Parfois Anchise posait sa main sur la tête du jeune garçon et le regardait avec ce sourire mystérieux et doux que seules connaissent les lèvres déjà plus qu'à moitié fermées sur les mots de la vie.

« Puis le vieillard relevait ses yeux sur moi avec une telle expression d'orgueil que je n'avais pas besoin de paroles pour comprendre ce que me disait ce regard.

« — Énée, mon fils, criait-il, je m'en vais vers le fleuve sombre, vers le rocher impassible et les Juges sévères, mais je pars sans crainte. Celui-ci nous succédera. Il portera bien haut le flambeau de notre race. Tous les oracles ont dit vrai. Le livre immense de l'Avenir est parfois ouvert à ceux qui vont mourir. Et j'y lis. Oh ! le peuple nombreux issu de mon petit Iule ! Oh ! le diadème qui ceint les fronts augustes de ses chefs ! Jamais monarques d'Asie n'ont connu puissance plus absolue. Ce ne sont plus des cités, des provinces qui se courbent devant eux. Ce sont des nations. Au-delà des mers, au-delà des montagnes marchent les armées des descendants d'Énée et d'Anchise ; elles passent, et le monde est changé. Et le Temps recule, impuissant, devant la force de cet Empire et les Barbares s'écroulent à genoux devant lui. Ilion, la cité de Priam, est un village auprès de la ville pleine de palais qui se dresse, glorieuse, sur les collines et les vallons...

« Puis le vieillard, comme fatigué d'avoir parlé, fermait les yeux avec sérénité. Et mon cœur bondissait à la fois de douleur et d'orgueil devant cette précieuse vie qui s'éteignait, et celle ardente et faite de gloire en puissance de l'enfant qui pleurait sur mon cœur.

« Ce fut avec ferveur, avec une sorte de terreur sacrée, que, parvenus en face du promontoire de Plemmugre toujours battu par les flots, je voulus m'arrêter devant l'île d'Ortygie.

« Achéménide et Palinure m'avaient appris que cette île, qu'un étroit bras de mer sépare de Syracuse, était tout entière consacrée au culte de Diane chasseresse, sœur d'Apollon. La légende assure que le fleuve Alphée qui vient d'Élide y mêle, par des conduits souterrains, ses eaux à celles de la fontaine d'Aréthuse.

« Hélénius m'avait enjoint d'y prier, en passant, les Dieux qu'on y adore. Des sacrifices et des libations eurent donc lieu sur tous nos navires en l'honneur de la rapide Diane et des dieux des bois et des eaux. Mon père tint à répandre lui-même le vin sacré, assuré qu'il était que ce sacrifice solennel aux divinités serait l'un des derniers que pussent contempler ses yeux.

« C'était vrai : son corps se glaçait peu à peu : il me semblait parfois, tant son immobilité était grande, que ces rivages devant lesquels nous passions était une procession d'ombres qui défilaient devant un cadavre.

« Attentifs à réveiller en lui la vie et la curiosité nous lui nommions les villes, les lieux que côtoyait la flotte : les marais du fleuve Hélore bordant le promontoire rocheux du Pachynum, Camarine la blanche, jadis cité fière et libre, esclave à présent, les champs arrosés par le Géla, leur ville immense, les hauts remparts d'Agrigente, la ville des beaux chevaux rapides comme le vent, la vaste et prospère Sélinonte dans ses forêts de palmiers, le promontoire de Lilybée que défend une dangereuse ceinture d'écueils, Drépane enfin, Drépane la rocheuse et la stérile, dont le triste aspect demeure en mon souvenir entouré d'un voile funèbre. Car c'est là, devant cette côte sans verdure, implacablement brûlée de soleil, que mon père ferma les yeux pour jamais.

« Hélas ! ni le devin Hélénius, ni la terrible Harpie ne m'avaient prédit un tel deuil. Il me sembla que la fatigue pesait tout d'un coup sur mes épaules comme si la frêle main du vieillard m'en avait jusqu'alors épargné le poids.

« Reine, voici toute mon histoire, elle se termine sur cette fin. C'est après nous être éloignés de la funeste Drépane que la flotte fut assaillie par cette terrible tempête qui nous a jetés sur tes bords. Au moment où nous touchions enfin au terme de notre voyage, les Dieux, qui accumulent autour des mortels les obstacles, les séparations, les douleurs, nous avaient préparé ce destin. »



LIVRE V

Didon



L'aurore vient de remplacer la nuit quand Didon qui, durant des heures, a parcouru d'un pas fiévreux les salles et les terrasses de son palais, s'approche de sa sœur.

Anne, penchée au-dessus d'une grande corbeille pleine de lin y cherchait de quoi tisser une tunique pour la reine. Elle relève la tête avec un sourire. Ses cheveux blonds serrés en chignon par des bandelettes d'argent encadrent de bouclettes son visage aux grands yeux sombres, visage si pareil à celui de Didon qu'on croirait voir le reflet de celui-ci.

— Que veux-tu, sœur chérie ? demande-t-elle, quel souci te fait désertar ta couche ? À peine si les servantes sont levées. Vois, je prépare leur tâche. As-tu décidé de te rendre au temple de Junon ou aux remparts avant les ouvriers eux-mêmes ? Et n'es-tu pas lasse du long festin d'hier et du récit plus long encore que le Troyen Énée nous fit de son aventureux voyage ? Tu es pâle, tu soupîres. Souffres-tu ?

— Oui, je souffre, fait Didon qui froisse entre ses doigts son léger voile de lin de la couleur du safran. Je souffre et je ne puis te dire pourquoi.

Anne se relève vivement, vient à Didon et entoure de son bras caressant le cou blanc de sa sœur.

— Oh ! dit-elle avec reproche. Est-il donc quelque chose que tu puisses me cacher, à moi ta confidente de toujours ? Ne te suis-je plus chère ? Quand fuyant la tyrannie cruelle de notre frère Pygmalion, du

meurtrier de ton époux, tu as quitté Tyr, ne t'ai-je pas suivie ? N'ai-je pas partagé ta peine ? Je me souviens de ces jours où nous faisons en secret nos préparatifs de départ, échappant – avec quelle adresse ! – aux espions de Pygmalion. C'est moi que tu chargeas alors de sonder les intentions des principaux chefs tyriens. Voulaient-ils subir un tyran assassin dans l'antique ville de leurs pères ou voulaient-ils, sur les traces de la reine Élisca, s'en aller fonder sur des rives moins ensanglantées une nouvelle Tyr ? Dans l'ombre d'une nuit sans lune tant de vaisseaux quittèrent le port derrière le tien, Élisca, ma sœur bien digne d'être appelée dès lors Didon, l'Aventureuse. Et nous touchâmes au rivage africain. N'ai-je pas su t'aider à entourer la future ville des minces lanières coupées dans la peau d'un taureau, nous jouant ainsi des prétentions du roi Iarbas qui ne nous accordait, pour nous établir sur son sol « que le terrain que pouvait embrasser la peau d'un taureau ». Chère Élisca, ma ruse est venue au secours de la tienne. Souviens-toi.

Mais Didon ne répond rien au tendre reproche de sa sœur. Ses yeux suivent au loin un rêve pénible. Un pli de souffrance creuse son front. Anne essaye de distraire cette pensée qu'elle sent obsédée et douloureuse.

— Regarde, reprend-elle, les mâts des vaisseaux troyens se mirer dans l'eau du port de Carthage. Quand ils s'en iront, portant leurs guerriers à la recherche d'une nouvelle patrie, ils sèmeront ici et là le renom des Tyriens et de l'hospitalité généreuse de Didon. Énée, leur héros...

Didon pousse un cri et pose ses doigts sur la bouche de sa sœur.

— Ne prononce pas ce nom, dit-elle d'une voix sourde. N'occupe-t-il donc pas déjà assez ma pensée !

— Quoi ? fait Anne avec étonnement. Est-ce là ton secret ? Ce Troyen t'a plu ?

Didon penche douloureusement la tête sur sa poitrine. Et elle murmure si bas qu'Anne a peine à l'entendre :

— Depuis le jour où Sychée, l'époux que j'aimais, est tombé sous les coups de notre frère, Anne, tu le sais, rien ne m'a consolée. J'ai vécu dans son souvenir, à jamais veuve. Tout mon but était la grandeur de ma ville ; ma gloire, notre affection étaient mes seuls soucis. Et maintenant...

Elle sanglote et se laisse tomber sur un siège. Anne s'est agenouillée auprès d'elle et essuie les larmes qui ruissellent sur son visage.

— Qu'il est courageux, ce Troyen ! reprend Didon qui soupire, et que l'on sent bien, à le voir, qu'il est de race divine ! Un homme comme tous les autres aurait-il pu faire battre mon cœur orgueilleux ? Et si Vénus n'était pas là, auréolant son fils d'un halo enchanteur, aurait-il pu à ce point m'intéresser à ses malheurs, à sa bravoure ?

— On croit volontiers que l'être que l'on aime est issu des Dieux, fait Anne en souriant, car il nous apparaît toujours doué de vertus inaccessibles aux autres.

— Aimer Énée ? s'écrie Didon qui se dresse avec une sorte d'horreur. Non, ma sœur, je n'en ai pas le droit. Tout mon cœur ne doit battre que pour le souvenir de mon bien-aimé Sychée, de l'époux à qui le destin m'avait unie et qui, en mourant, a emporté mes amours. La torche d'aubépine qu'un bel enfant tenait bien haut devant le cortège de mes noces ne peut brûler une seconde fois.

— Pourquoi cela ? fit Anne en riant.

— Ce serait mal.

— Chère Éliッサ, c'est trop de scrupules. Tu as accompli depuis des années ton devoir de veuve en pleurant Sychée, en offrant aux Dieux, à ses mânes, de solennels, de grandioses sacrifices. N'oublie pas un si bon époux, certes, mais je t'en conjure, au nom de Junon la divine Argienne, ne combats pas plus longtemps un amour qui te plaît. Tu es jeune. Après toi, il faut un fils de ta race sur le trône de Carthage.

— C'est un crime, balbutie Didon faiblement.

Sa sœur reprend avec persuasion :

— Non, et c'est peut-être pour toi un devoir. Songes-y bien. Cette ville nouvelle créée en Afrique par des Tyriens a suscité des jalousies, des colères. Iarbas le nomade t'a recherchée en mariage. Il ne te pardonne pas de l'avoir repoussé. Ses guerriers sèment la rapine et le meurtre jusqu'auprès de nos remparts et ils insultent chaque jour ton armée. Commandée par une femme, celle-ci leur apparaît peu redoutable. Et ils ne sont pas seuls à penser ainsi. Les Gétules, qui habitent au sud, dans le désert, au-delà de l'Atlas, les Numides, nos dangereux voisins d'Occident aux chevaux indomptables, et ceux de la Syrie et ceux des déserts de Libye et les terribles habitants du port de Barcé ne sont-ils pas autour de nous comme des bêtes fauves, comme de sauvages lions d'Afrique, l'œil au guet, attendant une fatigue, une faiblesse des nôtres ? Oublies-tu aussi les menaces constantes de notre frère, furieux de l'exode de tant de grands de Tyr ? Sur un trône que l'on élève il faut un roi valeureux et fort qui, par son exemple, puisse entraîner l'armée aux heures de péril. Que feraient alors les prières ou les ordres d'une femme ? Ma sœur, est-ce seulement ton cœur que tu dois écouter quand il s'agit peut-être de la vie du peuple qui t'a suivie ?

L'accent d'Anne est si convaincant – ou du moins il apparaît tel à ce cœur qui ne demandait qu'à se laisser convaincre – que Didon lève sur sa sœur un regard brillant d'espoir.

— Tu crois donc, lui demande-t-elle, que mon devoir de reine exige que je prenne un second époux ?

— Oui, je le crois. Et je dirai plus, c'est agir selon la volonté sacrée

des Dieux. Si ce Troyen a abordé ici, si les vents et la mer ont été chercher ses vaisseaux jusque près des côtes de Sicile pour l'amener irrésistiblement dans ce port, n'est-ce pas par l'ordre de Junon qui préside aux hyménées ? Si tu secondais mal ses desseins, crains la colère de la déesse. Elle a accordé à la ville qu'elle aime la venue d'un défenseur héroïque. C'est à toi qu'il appartient à présent de fixer à tout jamais dans nos murs les pas de ces Teucères errants et d'enrichir de leur force l'avenir de Carthage.

— Cependant, fait Didon émue, ma volonté n'est pas toute-puissante. Les oracles auxquels Énée obéit en aveugle ont marqué l'avenir de son peuple, non pas sur la terre d'Afrique, mais sur celle d'Italie. Parviendrai-je à l'arrêter dans sa course ? Oserai-je seulement lui parler ?

Anne secoue la tête d'un air mutin et fier :

— À quoi servirait notre ruse féminine, dit-elle, si nous ne tournions les obstacles dressés devant nous ? Sans questionner le Troyen, invente des causes de retard à son départ de Carthage. Fais que ton hospitalité apparaisse si bonne à ses compagnons que ceux-ci ne songent qu'aux plaisirs et aux douceurs qu'ils possèdent ici. Laisse-moi faire. De pauvres êtres lassés par un si long et si pénible voyage doivent apprécier d'autant mieux les bienfaits du repos sous des ombrages, des festins parmi les fleurs. C'est le peuple troyen lui-même qui se fera l'allié de ton charme pour persuader Énée de demeurer à Carthage.

— Que Junon souveraine veuille en décider ainsi ! fait Didon avec angoisse.

— Allons la supplier, reprend Anne en entraînant sa sœur vers l'autel de la déesse. Nous irons à tous ses sanctuaires, nous lui immolerons nos plus belles brebis. À elle, notre protectrice, et aussi à Cérès la féconde, qui métamorphose le sol par le printemps comme les cœurs le sont par l'amour, à Phœbus qui blesse mais qui guérit, au joyeux Bacchus qui délie de tout souci. Viens, Éliッサ, je tiendrai la patère dans ma main droite et c'est toi-même qui verseras la liqueur entre les cornes des victimes.

Les deux sœurs se prosternèrent ensemble au pied de l'autel de Junon. Avec ferveur, elles la supplient et le sang d'une blanche génisse coule en offrande sur la dalle sacrée. Les deux cœurs sont pleins d'espérance. Il semble impossible à Anne, la compagne dévouée, qu'on puisse ne pas chérir sa sœur, et Didon, convaincue que la volonté céleste est favorable à ses vœux, attend, palpitante, le résultat de toutes ses prières.

Mais les Dieux se sont-ils jamais accordés ? La gloire des Teucères conserve, dans l'Olympe, ses partisans comme ses adversaires, semblablement acharnés. Junon souhaiterait arrêter Énée sur la

montée de sa fortune. Elle n'accepte pas aisément que cette race troyenne, si durement ennemie des Grecs qu'elle chérit, parvienne à un destin plus magnifique encore que le leur. Quoi, les descendants de Dardanus soumettraient une partie de la terre ! Quoi, ils viendraient détruire cette Carthage où Énée lassé par la tempête a trouvé un asile ! C'est impossible.

Et la déesse se jure de barrer la route d'avenir aux Teucères, de seconder les desseins de Didon. Si Énée épouse la reine de Carthage, c'est Carthage qui connaîtra alors un haut destin. C'est elle que les descendants de Dardanus défendront et rendront toujours plus puissante. Mais ils ne seront que les auxiliaires de cette grandeur et non pas ses fondateurs ; et plus tard, quand les siècles auront passé, leurs mânes ne seront pas des divinités augustes honorées dans des temples.

Et Junon sourit à cette pensée qui laisse la gloire de ses Grecs sans rivale dans les esprits des hommes à venir. Cependant sa puissance à elle a des limites. Le destin des Teucères peut-il être modifié par ses seules forces ? Non. Il lui faut une alliée, et elle songe à Vénus.

Cette déesse est la mère d'Énée, elle peut tout sur l'esprit du héros, sur son cœur. Elle se rend auprès d'elle :

— Belle Cythérée, lui dit-elle d'une voix douce, fille chérie du grand Jupiter, mon époux, souvent la mésentente a régné entre nous deux. Nos goûts, nos plaisirs sont différents. Tu es la déesse de la libre joie, de la volupté, tandis que je veux inspirer aux hommes l'amour du devoir et la fidélité au foyer. Tu as été la protectrice de Pâris, le fils de Priam, quand il osa venir à Sparte enlever la belle Hélène, en l'absence de Ménélas, son époux... Mais je ne veux pas te rappeler ces souvenirs attristants, car tu as souffert de voir tes chers Phrygiens anéantis et leur ville détruite, malgré tous tes efforts. Maintenant, il s'agit de ton fils Énée.

Vénus s'attendait à cette démarche de Junon. Elle sait que Carthage, la nouvelle Tyr, a toute l'affection de la reine des Dieux et elle sait aussi que les Troyens – ce qui en reste – n'ont pas encore pu désarmer sa haine. Les paroles de Junon ne peuvent qu'être un piège où sombrera soit la vie, soit la gloire d'Énée. Elle sourit, car elle est habile à dissimuler.

— Que souhaites-tu, grande déesse ? lui demanda-t-elle avec câlinerie. Je suis prête à t'obéir si cela n'est pas contraire à la volonté de Jupiter, toutefois.

— Quand la paix règne dans l'Olympe entre les Dieux, le Tout-Puissant peut-il n'être pas satisfait ? dit Junon, cachant derrière un sourire sa préoccupation. S'il nous voit unies au lieu d'être divisées, cela ne vaut-il pas qu'il commande au Destin ? Écoute, tu sais avec quel plaisir je vois fumer l'encens sur les autels que les Tyriens m'ont

élevés dans Carthage, leur nouvelle cité. Or, Didon aime ton fils et souhaite l'avoir pour époux. Ne sont-ce pas tes artifices, belle Vénus, qui ont rendu si tendre le cœur de cette reine orgueilleuse ? Avoue-le. Tu as craint qu'Énée ne trouvât un mauvais accueil chez les Tyriens. Lui et ses Troyens étaient affaiblis par leurs longues luttes avec la mer, ils n'auraient pas eu la force de combattre des ennemis humains. Tu as rendu favorable à Énée la reine tyrienne par le plus sûr moyen en ton pouvoir, par l'amour. Tu as apitoyé ce cœur de femme aux malheurs d'un héros et à ceux du jeune Ascagne. Vénus, unissons ces êtres nobles et beaux qui, ni l'un ni l'autre, n'ont craint la fureur des mers, les périlleux voyages, pour aller fonder loin de la cité qui les a vus naître une nouvelle patrie. Ne veux-tu pas que ton fils devienne le roi et le maître de cette Carthage dont les remparts enserrent déjà d'une couronne élevée un port aux nombreux navires, des palais précieux, tout un peuple que les tribus africaines regardent avec crainte et envie ? Ne veux-tu pas que nos deux cultes protègent cette cité et que, dans les siècles, les temples que l'on nous élèvera rivalisent paisiblement de grandeur, de prières et d'offrandes ?

Vénus feint un air joyeux :

— Oui, puissante Junon, dit-elle, j'accepte l'alliance que tu souhaites à cette seule condition, c'est que Jupiter la ratifie. Je disposerai le cœur de mon fils à son union avec Didon la Tyrienne. Toi, cependant, tu feras comprendre à la reine suppliante que les Dieux l'ont entendue.

Les deux déesses se tenant par la main se dirigent vers le sommet du mont Ida où, parmi les nuées, à l'écart des autres dieux se tient le tout-puissant Jupiter. Il est assis sur son trône éblouissant parmi les nuages qui le cachent aux regards implorants des hommes. Il tient dans la main droite ce foudre qui de sa flamme vient parfois traverser les airs et porter la terreur aux cœurs des mortels. Près de lui, rêve son aigle au vol puissant.

Junon s'approche de son époux avec humilité. N'est-il pas le maître de l'Univers ? Elle supplie :

— Jupiter, père des Dieux, souverain des êtres et des choses, si tes yeux m'ont vue sans déplaisir, si Vénus, ta fille, t'est toujours chère, daigne nous exaucer...

Longuement Junon implore Celui qui ordonne ou défend et devant qui tout se courbe. Elle montre le Troyen Énée, fils d'une race condamnée, plus qu'à demi détruite, errant depuis tant de temps à la recherche d'un asile où abriter ses Pénates et le trouvant enfin dans le port où l'a jeté la tempête sur les côtes de la nouvelle Tyr.

— Par pitié, ajoute la déesse d'une voix douce et suppliante, si la race des Teucères est chère encore à ton cœur, épargne au fils de Vénus d'autres périls, d'autres souffrances. Permetts qu'il connaisse enfin la paix et le repos auprès de Didon, dans Carthage. N'a-t-il pas

bien mérité par sa longue persévérance cette gloire de commander à un peuple que lui a promis le Destin ? Grand Dieu, ne sens-tu pas monter jusqu'ici l'encens agréable que la reine de Tyr fait fumer, pour nous plaire, sur les autels ? Vois les offrandes précieuses et les grasses victimes, tout ce sang qui coule en notre honneur entre ces cornes dorées, on entend les sanglots d'un cœur plein d'amour. Roi de l'Univers, arrête ici le destin du proscrit.

— Qui peut arrêter le Destin ? fait Jupiter de sa voix formidable dont les montagnes roulent les longs échos. Que parles-tu, ô Déesse, de sacrifices et d'amour ? Qu'importe tout ce qu'écrase dans sa route celui qui doit marcher encore. Qu'importe un cœur flétri, quand la Gloire, quand le Devoir commandent. Junon, sous ta pitié feinte, je sens ton inimitié toujours vivace contre les Troyens. Tu as pu obtenir de Neptune qu'il partageât contre eux ta colère. Mais rien ne m'est caché et tu m'implores en vain pour ta chère Carthage. En vain tu tentes d'obtenir de moi l'arrêt qui condamnerait Énée à n'être plus que le serviteur d'une reine impérieuse. Oui, le sang troyen m'est précieux toujours à cause de cela il ne coulera pas inutilement contre les tribus africaines sous les remparts de Carthage. L'Italie l'attend.

Junon a courbé la tête, domptée par l'accent irrésistible du tout-puissant maître des Cieux. Vénus triomphe dans son orgueil maternel, mais elle dissimule à la vindicative Junon la satisfaction qu'elle éprouve, et elle feint de soupirer à l'arrêt prononcé par Jupiter.

Cependant, celui-ci craignant qu'un retour d'orgueil ne vienne dresser la reine des Dieux contre sa volonté, fait signe à Mercure, son messager rapide.

— Mon fils, lui dit-il, prends ton essor, je veux t'envoyer auprès des hommes. Au-delà de la Grande Mer, sur la côte d'Afrique, un Dardanien que j'aime est en péril. Cours vers Énée, fils d'Anchise, et dis-lui mon ordre. Qu'il quitte Carthage promptement et qu'il lance ses vaisseaux vers le Nord, vers cette Italie où ses descendants doivent régner avec gloire. Qu'il déjoue les pièges de Didon et qu'il ferme son cœur à l'amour intéressé de cette reine. Ce n'est pas pour être esclave des Tyriens que je l'ai laissé sortir vivant de la destruction de sa cité. Dans les champs d'Ausonie la postérité d'Iule doit régner sur Rome, l'immense ville. Énée est le porteur de flambeau de cette gloire. Que toute autre pensée, que toute autre attente disparaissent de son esprit. Qu'il parte, sur-le-champ, tel est mon ordre.

Mercure attache aussitôt à ses pieds les deux ailes d'or qui lui permettent de parcourir l'espace avec la rapidité de la pensée et qui le soutiennent au-dessus de la terre et des flots comme les oiseaux du ciel. Quand il passe au-dessus d'eux, les hommes lèvent la tête et l'aperçoivent comme un de ces légers nuages blancs que les brises d'été emportent dans l'azur.

Mercure a saisi sa baguette au charme magique qui lui sert à pousser devant lui les vents ainsi qu'un berger mène son troupeau à la houlette, et il s'envole d'un puissant élan. Les sommets, les campagnes disparaissent rapidement à ses yeux.

La barrière des flots où les vaisseaux des hommes sont ballottés pendant des mois sans aborder à aucune terre s'allonge inutilement devant lui. Il la franchit en quelques coups de ses ailes d'or, et il domine la terre de Lybie.

Alors il redescend vers le sol. Les vaisseaux troyens sont là, dans le port de Carthage, endormis comme de grands oiseaux lassés par les tempêtes. Il n'y a pas un matelot, pas un guerrier à bord. Mercure, de son regard pénétrant d'immortel, cherche les équipages dans la ville.

Anne la Tyrienne n'a pas manqué à la promesse faite à sa sœur. À la tête des habitants de Carthage, elle est descendue au port et a su si bien engager les Troyens à venir se reposer et festoyer dans les maisons de la ville et la fraîcheur des jardins, que tous les compagnons d'Énée ont accepté avec joie le délice de voir autre chose que les flots clapotants de la mer et les étroits flancs de bois des carènes.

Chaque maison de Carthage a reçu au moins un hôte et obéissant à l'exemple et à l'ordre de la reine, les habitants se sont empressés pour plaire aux Troyens. Ce ne sont que chants, danses et bonne chère. Le vin d'Afrique coule à flots ; et les descendants de Dardanus éblouis d'un tel accueil ne sont pas loin de prendre la nouvelle Tyr pour le séjour des Dieux sur la terre. Tous chantent à qui mieux mieux les louanges de Didon qui traite les errants comme des frères élus.

Énée partage les sentiments de son peuple. La reine lui a donné pour logement la partie la plus agréable de son palais, et les serviteurs tyriens sont attentifs à ses moindres désirs. Les horreurs de la guerre, l'ennui et les dangers de son long voyage s'estompent peu à peu dans sa pensée. Sans être importune, Didon veille sur son bien-être et sur celui d'Ascagne. Une douce torpeur s'empare de l'âme guerrière du chef troyen.

— Que tout est beau, ici ! s'écrie Ascagne qui bondit de joie dans les jardins.

Énée sourit devant le plaisir de son fils.

— As-tu oublié les fleurs de notre pays ? lui demande-t-il. Et l'ombre douce des palmiers ?

— Non, fait Ascagne qui caresse un petit chevreau blanc qu'Anne vient de lui donner, non, père, je n'ai rien oublié de là-bas où il faisait si bon vivre auprès de ma mère. Mais depuis, souviens-toi de toutes nos fatigues, du mouvement constant des vaisseaux, de cet horizon de vagues si monotone. Oh ! avec quelle joie j'ai retrouvé la terre ! Et elle est si belle ici ! La reine est si bonne ! Regarde le beau vêtement qu'elle m'a donné. Il est brodé de ses propres mains. Et ces bracelets,

vois comme ils ornent bien mon bras. Nous resterons toujours ici, n'est-ce pas, père ?

Énée ne répond que par un sourire et, laissant son fils reprendre ses jeux, il entre dans le palais ; il s'étend à demi sur une moelleuse couche recouverte de riches tapis. Sa tunique dont le tissu s'entrelace d'un mince fil d'or, son grand manteau de laine bordé de pourpre aux précieuses agrafes, son épée incrustée de jaspe sont autant de cadeaux qu'on lui a portés de la part de la reine. Ainsi vêtu, il ne ressemble guère au survivant de Troie, à l'homme qui fuyait par un soir d'incendie, courbé sous le poids de son père et tenant dans sa main la main du petit Ascagne éperdu d'horreur. Il y a déjà dans Énée un peu de mollesse tyrienne.

Mais les Dieux veillent sur lui, malgré lui-même.

Mercure a franchi le seuil royal.

Pour s'approcher des hommes, il a pris la forme d'un vieillard à longue barbe blanche, et c'est ainsi dissimulé qu'il s'avance vers le lit de repos où Énée rêve doucement, paresseusement.



LIVRE VI

Le bûcher sur la terrasse



née, appelle doucement Mercure, en mettant sa main sur l'épaule du prince assoupi. Énée, que fais-tu là ?

Le Troyen ouvre les yeux à cette voix divine, il se dresse sur son séant. Devant lui, entre les arcades de la terrasse fleurie s'élèvent les édifices de Carthage ; et la nuée d'ouvriers qui y travaillent donne à la ville une apparence de ruche joyeuse. Mercure s'est placé devant ce riant tableau.

— Que fais-tu là, Énée ? reprend le dieu avec reproche. Et quels plaisirs te font oublier ta mission ? As-tu perdu le souvenir de Troie ensanglantée, ruinée, vidée à tout jamais ? As-tu perdu le souvenir de ton peuple décimé qui a mis en toi sa seule espérance ? As-tu donc rêvé d'être un esclave sur la terre d'Afrique, esclave oisif et sans but, toi que le Destin avait marqué pour une gloire plus haute ?

— Qui es-tu ? balbutie Énée dont le front s'est empourpré.

— Ne le devines-tu pas ?

Et le dieu, dépouillant sa forme fugitive, apparaît aux yeux du prince dans son éclat surhumain.

— Ciel ! s'écrie Énée, tendant des mains implorantes vers le messager de Jupiter, est-ce toi, divin Hermès, qui daignes venir du haut de l'Olympe jusqu'à moi ?

Les yeux égarés, les cheveux dressés sur sa tête, de saisissement, Énée écoute l'ordre du Maître du Monde. La honte habite son cœur. Oui, il oubliait dans les charmes de la nouvelle Tyr son impérieuse

mission ; oui, il avait rêvé un instant, lui le fugitif, de s'arrêter sur le sol accueillant, de commander dans cette ville, d'être l'époux de la reine de Carthage.

— Voici l'ordre de Jupiter...

Mercure s'est envolé qu'Énée l'écoute encore, anéanti, la gorge étreinte. Ses yeux croient voir sans cesse devant lui le dieu aux ailes d'or. Enfin, il se lève, l'esprit en proie à mille pensées confuses.

— Grand Jupiter, fait-il en frissonnant, ai-je pu mériter l'aide que tu me donnes et la protection que tu accordes à ma race ! Tu me retiens sur le bord de l'abîme sans gloire où j'allais rouler. Je t'obéis, je pars vers cette Italie que m'ouvre le Destin. Qu'importent les fatigues à venir puisque tu ordonnes, grand Jupiter.

Énée a retrouvé sa mâle vigueur. Il appelle les chefs troyens que l'hospitalité de Didon a logés près de lui au palais.

— Mnesthée ! Ségeste ! Cléanthe ! venez, mes vaillants ; il nous faut partir, braver les vents contraires. Les Dieux en ont décidé ainsi.

Les trois chefs s'empressent joyeusement. Ils voyaient avec ennui leur prince devenir le serviteur obéissant d'une étrangère.

— Je cours rassembler les nôtres, fait Ségeste.

— Et moi m'occuper des navires, ajoute Cléanthe.

Mnesthée secoue la tête avec inquiétude. Il ne dit rien, mais il craint que le peuple troyen entouré de bien-être ne se laisse pas facilement convaincre de retourner aux dangers et aux fatigues d'un voyage. Cependant, il suit les pas de Ségeste et parcourt la ville à la recherche de ses compatriotes dispersés.

À sa grande surprise, il n'a aucune peine à disposer les Troyens à laisser là plaisirs, danses, festins pour aller s'enfermer dans les vaisseaux immondes. Ah ! c'est que ces flancs de bois, c'est tout ce qui reste de palpable de la patrie. Ces chefs qui les appellent, ce prince qui les attend, ce sont les guides de toujours, ceux que leurs pères ont écoutés avant eux.

Bientôt le port est envahi de la foule des fugitifs et chacun travaille activement à remettre en état les navires.

Cependant les habitants de Carthage se sont étonnés du départ rapide de leurs hôtes, de leur rassemblement autour des navires et des préparatifs qu'ils font.

— Les Troyens vont-ils donc partir ? se demandent-ils les uns aux autres.

Une secrète joie se glisse dans leur cœur à cette pensée. Malgré les ordres de leur reine, ils voyaient avec ennui ces étrangers s'installer dans leurs maisons et dans leur ville. L'union de Didon avec un prince troyen ne les réjouissait guère. Ils craignaient de n'être plus bientôt maîtres dans leur cité.

Aussi, au lieu de retenir leurs hôtes, ils leur ont facilité le départ, dès

qu'ils l'ont compris. Les ouvriers laissent là la construction des temples et des palais pour aider les équipages troyens à réparer et à équiper leurs vaisseaux.

La rumeur de tout ce mouvement est parvenue jusqu'au palais où la reine, occupée de pensées agréables d'amour et d'avenir glorieux, échafaudé avec sa sœur cent projets de bonheur et de puissance. Elle est confiante. Elle a tant prié, tant consacré d'offrandes ! Les Dieux l'ont sûrement entendue.

— Reine, fait à ce moment une esclave haletante d'avoir couru, les Troyens vont quitter Carthage. Et malgré tes ordres, tous les nôtres s'empressent à les aider dans leur départ.

Didon s'est dressée d'un bond, frappée au cœur. Une pâleur livide s'est étendue sur ses traits ; ses yeux sont hagards. Elle arrache le voile posé sur sa tête et le foule aux pieds avec des cris de rage. Puis, elle se jette sur sa couche en sanglotant et en se meurtrissant le visage de ses ongles.

— Ma sœur, ma sœur, s'écrie Anne en courant à elle et en essayant de la calmer, cesse de te désespérer ainsi. Cours au port, parle à Énée. Sans doute n'a-t-il pas compris la tendresse que ton cœur lui a vouée. Il est impossible qu'il y soit indifférent. Courage. Prends mon bras. Descendons jusqu'à la flotte troyenne.

Didon, en une minute, est rendue à l'espérance. Elle vole jusqu'au port où Énée, au milieu des siens, donne des ordres et presse le départ. Ascagne, avec le ravissement d'un enfant que tout mouvement enchante, seconde son père.

— Prince, fait Didon s'efforçant au calme, quel est ton dessein en équipant ainsi tes navires ? Les tempêtes de l'hiver sont proches et tu oses affronter la mer dans cette dangereuse saison ? Qu'espères-tu ? Les vents qui t'ont jeté sur mes côtes n'ont pas varié. L'hospitalité de Carthage ne t'a-t-elle donc pas semblé bonne ? Je croyais lire dans ton regard du plaisir à me voir, à m'entendre. Me suis-je trompée ?

— Non, reine, dit Énée avec douceur, j'ai trouvé près de toi, dans ta ville, bonheur et repos, mais je ne suis pas maître de mon destin. Les rois plus que les autres hommes sont esclaves d'impérieuses nécessités. Je dois songer à l'avenir de mon peuple, à la gloire de ma race avant mon bonheur même. Et c'est pourquoi je pars.

— Sans crainte des tempêtes ?

— La voix de Jupiter retentit plus fort que les flots et les vents déchaînés.

— Mais n'as-tu pas senti que je t'aime ! crie alors Didon cessant de se contraindre. N'as-tu pas compris qu'en t'en allant tu m'arraches le cœur !

À cette clameur désespérée, Énée tressaille. Son âme n'est pas insensible. N'a-t-il pas entrevu lui aussi la possibilité d'unir sa vie à

celle de Didon ? Pourtant l'ordre de Jupiter compte avant tout pour lui. Il est soumis aux Dieux, et les passions des êtres ne peuvent l'emporter sur sa pieuse obéissance. De la main, il écarte doucement la reine qui s'accroche à lui.

— Je t'en conjure, dit-il, ne brave pas la volonté des Immortels et domine les sentiments de ton cœur. Tu te dois à ton peuple comme je me dois au mien. C'est à Carthage qu'est ta vie, c'est là que grandira ta gloire. Ma gloire, ma vie à moi sont sur les rives d'Ausonie.

— Ingrat ! crie Didon avec une furieuse douleur. Quoi ! C'est tout ce que tu trouves à me dire après mon aveu ! Tu ne penses qu'à ta gloire quand je piétine la mienne, quand sans honte de manquer à la fidélité que je dois à la mémoire de mon époux, j'ose te dire le secret de mon cœur ! Ah ! tu n'as pas eu pour mère une déesse, c'est une tigresse féroce qui t'a allaité. Je vous ai recueillis, toi et les tiens, alors qu'épuisés par la tempête vous étiez prêts de périr, et c'est ainsi que tu me paies de mon hospitalité ! Dieux, les Furies me brûlent et me déchirent de leurs ongles sanglants ! Cruel, perfide, oui, tu as raison, pars, va-t'en chercher ton royaume à travers la mer ! Je ne te retiens plus. Et que les Dieux m'entendent et m'exaucent, que les justes Divinités te fassent trouver le supplice au milieu des écueils. Tu seras puni, misérable, pour tout le mal que tu me fais, et jusqu'à la mort la pensée de ta souffrance me fera hurler de joie.

— Didon !... crie Énée déchiré d'un si furieux désespoir.

Mais toute à l'horrible colère qui l'emporte dans ses flots délirants, la reine a couru vers son palais. Elle s'affaisse sur le seuil, livide et prononçant des mots incohérents : la folie a saisi son âme. Anne, pleurant, s'est jetée sur sa sœur, mais celle-ci la repousse avec dureté.

— C'est ta faute, lui dit-elle d'une voix rauque qui sort à peine de sa gorge, c'est toi qui m'as fait espérer d'être aimée, c'est toi qui m'as conseillé cet aveu humiliant, cet inutile aveu qui me tue.

— Sœur chérie... sanglote Anne qui presse sur son sein la tête brûlante aux grands yeux hagards. Je t'en supplie... Vas-tu regretter cet étranger au cœur dur plus que l'époux qui t'aimait ? Chasse de ton âme le souvenir d'Énée. À cause de lui, ne repousse pas ta sœur, ta compagne. Bien-aimée, laisse fuir ces vaisseaux loin de nos rives, ils emporteront ta peine.

— Ils emporteront ma vie, dit sourdement Didon. Amour maudit, à quoi ne réduis-tu pas mon cœur ? Je brûle, je souffre ; sombre Hadès, ta nuit seule pourra m'apporter le repos !

Anne pousse un cri déchirant. Ses baisers essayent d'arracher sa sœur à ses horribles pensées de mort. Mais rien n'en peut plus distraire cet esprit malade, ce cœur exaspéré.

— Laisse-moi implorer Énée, supplie Anne en pleurant. Peut-être pourrai-je changer sa détermination.

Et sans attendre une réponse de la reine, la jeune fille descend en courant vers le port.

— Prince, s'écrie-t-elle en s'approchant d'Énée et en embrassant ses genoux dans une attitude suppliante, ne réduis pas une femme au désespoir, prends pitié de Didon, de ce cœur où règne ton image. Hélas ! si tu l'abandonnes, c'en est fait de son bonheur, de sa vie même. Seras-tu cruel à ce point de condamner ma sœur qui n'a commis d'autre crime que de t'aimer ?

L'accent de la jeune fille émeut Énée. Des pleurs mouillent les yeux du héros et pendant un long moment ses sanglots l'empêchent de répondre.

Inquiets, les Troyens se sont approchés de leur chef.

— Prince, fait Ségeste, les avirons et les mâts sont à leur place, les ais enfoncés par la tempête ont été réparés. Nous n'attendons plus pour partir que ton ordre.

— Le vent est propice, ajoute Mnesthée avec insistance.

— Partons ! partons ! crient les Troyens qui, voyant la douleur d'Énée, le croient hésitant et prêt à renoncer à sa mission de conquête.

Mais le héros, tout attendri qu'il soit, n'a pas varié dans sa résolution. Il ne peut désobéir aux Dieux. Il soupire, cache son visage pour ne pas voir le regard implorant de la jeune fille.

— Je ne puis t'entendre, fait-il d'une voix qu'il affermit à force de volonté. Je « dois » partir. Si j'étais libre de rester ici, ah ! je te le jure, jeune fille, tu n'aurais pas besoin de me prier. J'ai le cœur déchiré. Toute ma vie, je pleurerai Didon. Vers elle s'en iront mes pensées et mes regrets. Mais je pars. Jupiter l'ordonne.

Il se dégage doucement, mais avec fermeté, de l'étreinte suppliante, et marche à pas pressés vers la mer. Derrière lui, la troupe des Troyens se précipite en acclamant son chef. En un clin d'œil ils grimpent sur les navires, les rameurs gagnent déjà leurs places. Mais Énée calme leur hâte :

— Le jour s'achève, dit-il. Ne nous lançons pas sur les flots à cette heure qui appartient au sommeil. Nous sommes tous las de tant de préparatifs. Dormons. Nous partirons demain aux premiers rayons du soleil.

Quelques murmures de désappointement se font entendre.

— Que craignez-vous ? demande tristement Énée. Que je ne revienne sur ma décision ? Que j'écoute la pitié qui parle dans mon cœur ? Les Dieux ont endurci mon âme. Si je refuse de quitter ce soir le port de Carthage, c'est par prudence.

Le héros se leurre lui-même. Il croit n'agir que pour le bien de son peuple, mais son regard, instinctivement, se dirige vers la terrasse du palais, vers cette forme blanche qui se penche avec anxiété, vers ce voile qui flotte sur des cheveux dorés.

— Allons ! soupire Ségeste qui sent ce qui se passe dans la pensée émue du prince, remettons à demain notre départ, puisqu'il le faut. Et par des libations et des offrandes, préparons les dieux des flots et des vents à nous être favorables.

Cependant, Anne est remontée lentement, à regret, vers le palais. Elle tremble à la pensée de paraître devant sa sœur et de devoir lui dire l'inutile de sa prière. Mais, du haut de la terrasse, la reine a tout vu et tout compris. Elle n'a plus rien à espérer, Énée est perdu pour elle, à jamais.

La certitude de son malheur a mis en elle une sorte d'apaisement. Elle est au fond de l'abîme de douleur et il n'est qu'une seule issue. C'est presque avec calme qu'elle accueille sa sœur désolée.

— Ne t'afflige pas ainsi pour moi, lui dit-elle. Tu vois, je ne pleure plus. À quoi bon ? Il ne veut pas m'entendre. Les Dieux me vengeront de son dédain, de sa fuite lâche et cruelle ; moi, je veux le chasser de ma pensée.

Elle évite de prononcer le nom qui lui brûle les lèvres. Son apparente résignation en impose à Anne qui se jette dans les bras de sa sœur en pleurant de joie.

— Bien-aimée, lui dit-elle, pardonne-moi ces larmes. Mais j'ai tant redouté cette minute et, à la trouver si différente de ce que j'appréhendais, je ne puis me contenir.

— Que craignais-tu donc ? demande la reine en redressant la tête avec fierté. Avais-tu pensé que pour un vagabond s'abolirait le sentiment de ma dignité ? As-tu pu le penser ?

Sa voix est froide, presque dure, mais aucune ride ne barre son beau front et ses yeux sont secs.

Anne sent une immense joie la saisir à cette vue.

— Oui, ma sœur, dit-elle en prenant les mains de Didon avec tendresse, ne songe plus à cet ingrat Troyen, à ce cruel...

Les pleurs l'interrompent, mais cette fois ce sont des pleurs de joie. Leur douce vie va recommencer. L'Amour qui meurtrit les cœurs n'aura fait que passer comme un sombre nuage, sans rien emporter du fraternel bonheur.

Anne presse sa sœur dans ses bras :

— Bien-aimée, dit-elle, pleurant et riant à la fois, comme il me plaît de te voir redevenue une grande reine, la reine Didon occupée seulement de la gloire et de la vie du peuple de la nouvelle Tyr.

Didon répond aux embrassements de sa sœur, mais avec une froideur qui avertirait Anne si celle-ci était moins émue. Les sourcils se contractent ; son regard glacé semble déjà ne plus appartenir à la vie. Pourtant son visage reste calme tant est grand son empire sur son propre cœur.

— Ma sœur, reprend-elle du même air impassible, pour se délivrer

des sentiments qui les enchaînent les êtres doivent avoir recours à la magie, seule assez puissante pour changer le cours des choses. Souviens-toi de ce que nous en disait notre nourrice. Je sais qu'une femme numide est dans ce palais. Elle connaît les secrets magiques et prétend pouvoir, par ses charmes, soit apaiser les cœurs, soit y verser un inapaisable tourment ; elle assure qu'elle arrête l'eau des fleuves, change la course des astres, évoque les esprits, fait descendre les arbres des montagnes et fait mugir la terre. Ma sœur, fais-la venir. Le jour s'enfuit ; la nuit est propice aux sombres pratiques de la magie. Pendant que la sorcière cueillera au clair de lune les herbes nécessaires à ses charmes, aide-moi à préparer un bûcher sur cette terrasse.

— Un bûcher ? fait Anne étonnée et inquiète.

— Oui (et Didon trouve la force de sourire). Je veux brûler et détruire tout ce qui a appartenu, ne fût-ce qu'une minute, à cet homme, dans mon palais ; le lit où il s'est reposé, la table où il s'est assis, les vêtements, les armes qu'il a quittés pour prendre ceux que je lui donnais. Nous dresserons des autels autour du bûcher, afin d'y invoquer l'Érèbe, le Chaos, la triple Hécate, les divinités infernales.

Anne s'empresse pour satisfaire le dessein de sa sœur. La sorcière s'empare d'une feuille d'airain et va couper les herbes duvetées dont le lait est un poison noir. Un énorme bûcher fait de morceaux de pins et d'yeuses est dressé sur la terrasse et Didon elle-même l'orne de guirlandes et des feuilles funèbres du cyprès.



Là-bas, les vaisseaux qui portent les Troyens voguent vers l'Ausonie

Tous ses gestes sont précis et mesurés, mais le délire est dans son âme ; des images fulgurantes et terribles se pressent devant ses yeux. N'a-t-elle pas vu à l'instant dans les libations aux dieux de la nuit se changer en un sang bouillonnant le vin du sacrifice et l'onde lustrale rouler dans un flot noir ? N'a-t-elle pas entendu la voix de son époux Sychée l'appeler à travers la terre ? Et n'est-ce pas sur elle que pleure le cri funèbre du hibou, ce cri qui se traîne en une plainte prolongée dans l'ombre des jardins ?

— Que devenir ? Comment vivre ? murmure la malheureuse. Il fait nuit. C'est l'heure où les êtres fatigués se recréent dans le sommeil et où tout se tait dans la campagne. Les astres ont accompli la moitié de leur course. Dans les champs et les lacs, bêtes et plantes connaissent eux aussi cette joie : dormir. Et moi, je ne puis espérer qu'un sommeil, celui de la mort... Me venger ? Incendier ces vaisseaux à l'ancre dans le port ? Ou suivre cette flotte en suppliante, en esclave ? Mais accepterait-il même que je le suive ? Et moi, m'humilier ainsi, moi, la reine de Carthage ! Non, non, mourir, il faut mourir !

Les heures passent et mille pensées se partagent cette âme qui flotte à la dérive. Les Furies agitent autour de ce front pâli leurs torches sanglantes. Et à ce moment, dans le port où se mirent les mâts des vaisseaux troyens, Énée qui vient seulement de s'abandonner au sommeil est tout à coup éveillé par une blanche vision.

N'est-ce pas le divin Mercure qu'il entrevoit dans la pénombre ? Mercure qui se penche vers lui et qui lui dit :

— Debout ! Éloigne-toi de ce rivage, Énée, car les cœurs de femme sont changeants et la haine y remplace l'amour avec rapidité. Enfuis-toi, quand il en est temps encore. Entends-tu le vent qui se lève pour t'emporter loin d'ici ?

La vision s'est évanouie, mais Énée, bien éveillé cette fois, s'est dressé d'un bond. Il appelle ses compagnons et les presse de partir. Puis, tirant son épée il en coupe les amarres qui retenaient son navire au rivage. On hisse les voiles, les rameurs se courbent sur les avirons battant de toutes leurs forces les flots écumants. Avec une clameur joyeuse, les Troyens ont repris la mer.

Du haut de la terrasse de son palais, Didon a perçu dans la vague lueur de l'aube commençante le mouvement de la flotte d'Énée ; le cri de joie des Phrygiens est monté jusqu'à elle. Alors, elle se rue sur ce lit qui se dresse, promis à la flamme du bûcher.

— C'est fini ! crie-t-elle en déchirant sa poitrine de ses ongles et en s'arrachant les cheveux. Qu'avais-je donc espéré encore ! Oh ! n'avoir pu les massacrer, lui, ses compagnons, son Ascarne ! N'avoir pu les anéantir avant de disparaître ! Dieux ! Soleil qui éclaire le monde, Junon, témoin de ma douleur, Hécate vers laquelle les chiens crient si lugubrement dans le soir, et vous, sombres divinités de la vengeance,

entendez-moi ! Que l'insensible qui m'a fuie ne jouisse pas du trône qu'il convoite, qu'il meure avant la vieillesse et que son corps demeure sans sépulture. Qu'à jamais entre les Tyriens et la race de Dardanus se dresse une haine inapaisable. Dieux ! suscitez-moi un vengeur dans l'avenir, un vengeur qui fasse payer cher au peuple d'Italie la douleur et la mort de la reine de Carthage.

Hagarde, éperdue, Didon a saisi le glaive d'Énée, elle s'en frappe et tombe ; le sang sort en bouillonnant de sa blessure mortelle. Autour d'elle une clameur retentit. Ses femmes affolées s'enfuient en hurlant.

— La reine est morte ! crient-elles.

En un instant, Carthage est remplie de cette nouvelle. Les lamentations, les gémissements s'élèvent dans la ville entière. On dirait qu'envahie par l'ennemi la cité s'écroule et que l'incendie roule furieux, sur les temples et les palais.

Anne a chancelé sous le coup qui la frappe au cœur. Elle s'élance parmi la foule, se penche sur la mourante, guettant dans ses yeux un regard, sur ses lèvres un souffle de vie.

— Sœur, sanglote-t-elle sans que de ses yeux puisse jaillir une larme tant est affreuse la peine qui étreint son cœur fidèle, Sœur, pourquoi t'en aller toute seule dans les prairies élyséennes ? Nous ne tresserons donc pas ensemble des couronnes de blancs asphodèles ? Ainsi, tu m'as menti pour mourir plus sûrement. Ah ! que n'as-tu percé mon cœur le premier !

Elle serre la mourante sur son sein, cherchant à la réchauffer de son étreinte et séchant avec sa robe le sang qui coule de la blessure.

Didon soulève un peu sa tête appesantie. Elle jette à sa sœur un triste regard d'adieu. Ses lèvres s'entrouvrent sur un mot, sur un nom. Puis brusquement, son front retombe. Sa pensée s'est envolée.

Là-bas, sur la mer, les vaisseaux qui portent les Troyens voguent vers l'Ausonie et, accoudé à la poupe, Énée regarde, le cœur étreint d'une déchirante angoisse, la fumée d'un haut bûcher qui brûle sur la terrasse du palais.



LIVRE VII

Pourquoi fut élevé Acesta



es Teucères, tout en ignorant la cause du brasier qui rougeoie au lointain, en ont ressenti un étonnement attristé qui plane sur eux comme un signe de sinistre augure au prompt résultat. Le pilote regarde en effet avec inquiétude un nuage d'un bleu-noirâtre qui grandit à l'horizon.

— Neptune ne nous aime pas, dit-il à Énée en lui montrant les vagues que l'aquilon commence à soulever avec force. Holà, vous autres, crie-t-il aux matelots qui attendent anxieusement ses ordres, serrez la voilure, présentez-en obliquement les plis au vent et faites force de rames. Jamais, Prince, ajoute-t-il tout bas pour n'être entendu que du seul Énée, nous n'atteindrons les côtes d'Italie avec un ciel semblable. Les vents ont changé, les nuages s'amoncellent à chaque instant. Nous ne sommes pas de force à lutter contre la Fortune. Renonçons à poursuivre notre route vers l'Ausonie. Je suppute que nous ne sommes pas loin de la terre de Sicile.

— Eh bien, fait Énée, puisque nous nous efforcerions en vain de lutter contre l'Aquilon, tournons nos proues vers les contrées où règne le Dardanien Acesta, vers le sol où repose mon père. Là nous serons en sûreté.

Fuyant la tempête, la flotte oblique vers les ports accueillants. C'est avec joie que les Troyens débarquent sur le rivage connu.

Acesta est accouru au-devant d'eux et lorsque Énée pose le pied sur le sable c'est une main amie qui se tend vers lui.

— Les récoltes de mes champs, la laine et la chair de mes troupeaux, tout cela est à toi, cher Énée, lui dit-il. Je suis le fils d'une Troyenne et je n'ai point perdu la mémoire de mes ancêtres. Sur ce sol, vous êtes chez vous. Demeurez aussi longtemps qu'il vous plaira. Trop heureux si je pouvais vous garder toujours.

— Aceste, dit Énée en souriant doucement, ce n'est pas sans la volonté des Dieux que les vents nous ont ramenés vers ces rivages. La sépulture de mon père n'a pas été suffisamment honorée, je le comprends à cette heure. Tout à mon pesant chagrin j'ai quitté l'île de Drépane sans rendre à mon père les honneurs qui lui étaient dus. Les Dieux n'ont pas permis que j'entrasse sur la terre nouvelle promise à ma race sans que je pusse m'acquitter envers le passé. Joignez-vous donc à nous, cher Aceste, pour rendre à mon père les honneurs funèbres.

— Qu'il en soit ainsi, fait Aceste, et pour le banquet qui va nous réunir tous, j'offre deux bœufs par navire.

Prévenus des fêtes qui se préparent, les Troyens ceignent leurs tempes du myrthe sacré. Les compagnons du vieil Aceste et ceux d'Énée, jusqu'au petit Ascagne, rivalisent de zèle dans les apprêts de la solennité.

Et d'abord, en un long cortège, ils se rendent au tombeau d'Anchise. Énée offre en libations aux cendres paternelles deux coupes de vin pur, deux autres de lait et du sang d'un jeune taureau, puis, prenant des fleurs vermeilles, il les jette sur le mausolée.

Au moment où il salue tristement ces cendres, un mouvement se produit dans le petit temple élevé naguère à la mémoire d'Anchise, et sous les yeux de l'assistance frappée de stupeur un long serpent ondulant en sept replis se glisse sur la tombe parmi les patères et les coupes étincelantes.

Sans hâte et sans crainte, il goûte aux mets sacrés, puis, de la même allure tranquille, inoffensif, il rentre dans le temple.

— Dieux ! crie Énée, le cœur plein d'une sainte joie. Nous venons de voir le génie protecteur de ce lieu, gardien et serviteur des cendres de mon père. Comment douter, après un tel signe, de la gloire attachée à la race d'Anchise !

Les Troyens applaudissent avec transport. Les offrandes s'entassent sur le tombeau. On immole de jeunes taureaux, dont on fait rôtir les chairs ; on aligne des vases d'airain remplis de vin. Chacun, selon ses moyens, enrichit l'autel funèbre de ses présents.

Quand la cérémonie est terminée, Énée, dressé de toute sa haute taille, s'adresse à ceux qui l'entourent.

— Merci à vous, dit-il, compagnons de lutte et de gloire ; cette journée a encore un davantage nos cœurs. À présent, regagnez vos tentes et préparez-vous aux jeux funèbres qui auront lieu dans neuf

jours.

Tous se dispersent à ces mots. Bientôt le rivage retentit des exercices de courses, de sauts, de lancements de disques, de tout ce par quoi les Phrygiens, à l'imitation de leurs ancêtres, honorent la mémoire sacrée de leurs morts...

La neuvième Aurore est revenue dans sa course sereine, le jour attendu est arrivé.

Énée a tracé l'enceinte des jeux, il y fait placer au milieu les précieux trépieds, les couronnes et les palmes qui seront les récompenses des vainqueurs. Des vêtements de pourpre, des talents d'or et d'argent complètent ces prix enviés.

Les jeux nautiques commencent les premiers. Quatre vaisseaux ayant le même nombre de bancs de rameurs rivalisent de vitesse pour atteindre le but – un rocher que bat le rythme des flots. Les chars ne sont pas si rapides au combat du cirque que ces navires qui, soulevés par l'effort de leurs rameurs aux épaules reluisantes d'huile, déchirent la plaine liquide du choc de leurs longs avirons et de leurs rostres à trois dents.

C'est Cléanthe qui sort vainqueur du tournoi dont les nombreuses péripéties ont tenu les spectateurs en suspens : un pilote est tombé à l'eau, un navire a endommagé sa proue sur l'écueil, mais nul accident grave n'est venu interrompre la gaîté de cette course.

Énée couronne Cléanthe d'un laurier vert et les récompenses s'accumulent devant le vainqueur. Celui-ci, modestement, les partage avec les rameurs infatigables à qui il doit le succès. Puis, le fils du noble Anchise va s'asseoir sur une estrade au centre du cirque où doit se disputer la course à pied.

Deux javelots de fer poli et une hache à deux tranchants garnie d'argent ciselé seront remis au vainqueur que couronnera un pacifique rameau d'olivier. Un cheval richement harnaché sera joint à ces présents bien dignes de verser l'émulation au cœur des guerriers rivaux.

Le cirque retentit bientôt de clameurs : Salius, un des Troyens les plus aimés de tous, est arrivé au premier rang. La foule l'acclame.

— À présent, dit Énée en posant la verte couronne sur le front victorieux, que celui qui ose lutter contre Darès, le champion souvent vainqueur de Pâris, se présente. Je propose pour ce combat à mains bandées un double prix : un jeune taureau aux cornes dorées pour le triomphateur, une épée et un casque à titre de consolation pour le vaincu.

Nul, parmi les compagnons d'Énée, ne se soucie de se mesurer avec le gigantesque Darès, qu'on a vu renverser le colosse Butès, le plus fort des Grecs. Cet exploit accompli devant Troie auréole encore Darès aux yeux de ses compagnons, à tant d'années de distance. Nul ne bouge

donc et Darès sourit orgueilleusement. Il saisit le taureau par sa corne dorée et réclame sa récompense, puisque personne n'ose lutter avec lui.

— Entelle ! s'écrie alors Aceste en se tournant vers un de ses compagnons dont le corps maigre et osseux fait un saisissant contraste avec la robuste carrure de Darès, souffriras-tu donc qu'un prix si important soit emporté sans combat ? Ne te souviens-tu plus que les dépouilles de maints héros pendent sous ton toit ?

— Je ne suis plus jeune, fait Entelle en secouant sa tête grisonnante, mais pourtant je ne puis laisser douter de ma valeur ce jeune fat si confiant dans ses larges épaules.

Il jette loin de lui son manteau et découvre sa grande ossature, ses muscles qui semblent autant de tiges d'airain.

— Que les Dieux soient avec toi, Entelle ! crie la foule.

Et c'est la lutte. Les coups pleuvent sur les corps, les mâchoires craquent, les souffles halètent. Entelle est renversé le premier, mais il se relève bientôt et force Darès à rompre, sous la vigueur de son poing, qui incessamment martèle et retourne son adversaire.

— Halte ! commande alors Énée qui voit l'épuisement de Darès. Le combat est fini et Entelle est vainqueur. Ce n'est pas encore pour cette fois que de jeunes hommes triompheront de la science et de l'endurance d'un homme mûr.

Et tandis que la foule acclame le vainqueur, on emporte l'orgueilleux Darès qui crache ses dents dans un flot de sang noirâtre.

— Dardaniens, crie alors Entelle en levant la main, ne soyez pas impitoyables pour la défaite de Darès. Ma force est prodigieuse. Voyez plutôt.

Il lève le poing et, se plaçant devant le jeune taureau, prix de sa victoire, il le laisse tomber entre les cornes dorées de l'animal. Celui-ci s'affaisse, la cervelle brisée.

Une clameur flatteuse salue cette preuve insigne de force. Mais déjà d'autres jeux réclament l'attention des spectateurs.

Une colombe a été attachée au sommet d'un mât, elle doit servir de cible aux flèches des concurrents. L'adroit et impétueux Mnesthée bande le premier son arc. Il tire... et la colombe s'envole, car le fer a seulement coupé le nœud de lin qui la tenait captive.

Des applaudissements ironiques retentissent.

— Belle chasse ! crie-t-on. Oh ! le redoutable archer.

Mnesthée est rouge de colère ; il cherche dans l'azur la colombe qui s'est si bien ri de lui, mais l'oiseau n'est déjà plus qu'un point à l'horizon ; et, tout honteux, Mnesthée se perd dans la foule.

Mais celle-ci ne songe plus à la colombe : un prodige qui, d'après les devins présents, est terrifiant, vient d'avoir lieu ; une flèche lancée par Aceste s'est embrasée en volant dans de légers nuages. Consumée, elle

s'est évanouie dans l'air sans que ses débris fussent revenus au sol. Les Teucères tremblent devant cet étrange résultat de l'adresse d'Aceste qui demeure interdit : Énée embrasse le vieillard.

— Bon père, fait-il avec amitié, sois joyeux de ce que le grand roi de l'Olympe ait accepté ton message. Jupiter a voulu par de tels signes te prouver sa protection. Ta flèche enflammée est devenue une constellation qui roulera éternellement dans l'azur pour la gloire de ta race et de ton peuple. Que les devins se rassurent, il n'y a là rien qui puisse porter ombrage à la joie de cette journée.

L'heureuse explication du sage Énée calme à point l'inquiétude qui s'emparait de la foule, et c'est sans arrière-pensée triste que tous les regards se portent sur les tournois où la jeunesse troyenne, Ascagne en tête, fait évoluer avec adresse les fougueux petits chevaux de l'île de Trinacrie.

Les Dardaniens accueillent par des clameurs enthousiastes les enfants un peu intimidés.

— Ah ! crient-ils, voici le jeune Priam, fils de Politès. Il est bien digne de son aïeul malgré son jeune âge !... Avez-vous vu comme il a su lancer son cheval !... Les Dieux soient avec toi, Iule ! Comment le fils du héros ne serait-il pas vainqueur ?

La beauté, l'intrépidité d'Ascagne arrachent à son père un sourire de fierté, et c'est avec orgueil qu'Énée distribue les prix aux jeunes cavaliers.

— Allons, dit-il en les baisant au front, le bon et valeureux sang troyen est vif encore. Les siècles sont à nous. Vous nous avez montré, enfants, que le courage et la ruse peuvent s'allier noblement. Qu'à jamais, dans les cités que nous bâtitons, se perpétuent pour la jeunesse de tels jeux et de tels exemples...

Mais pendant que les Troyens, vieillards, hommes et jeunes gens applaudissent à ces spectacles captivants de force et d'adresse, les femmes demeurées sur le rivage, sous les tentes, soupirent et pleurent.

Déjà, leur pensée n'a plus cet enthousiasme qui les a tirées de Carthage avec des cris de joie. Elles regardent avec une sorte d'horreur cette mer aux flots glauques sur laquelle se balancent les navires.

— Partir encore, toujours ! se disent-elles. Quand donc Énée sera-t-il las de cet éternel voyage ? Quand pourrons-nous donner à nos enfants un autre horizon que le moutonnement des vagues ? Oh ! entendre le chant de la brise entre les branches des arbres, sur le toit d'une maison, et non pas ces hurlements que le vent de tempête tire des flots furieux !

Junon n'est pas étrangère à cette inquiétude, à ces murmures grandissants. Elle a envoyé Iris, sa messagère habituelle, semer parmi les femmes de Troie cette colère imprévue contre leur prince. Iris, pour mieux se dissimuler, a revêtu la forme de la vieille Béroé, épouse

de Doryclus. Elle circule de groupes en groupes, criant d'une voix lamentable :

— Voilà le septième été qui s'achève depuis la chute de Troie. Combien avons-nous parcouru de flots depuis lors ? L'Italie ? Elle est si loin, elle se dérobe sans cesse ! Cette chimérique patrie ne veut pas de nous. Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? Les Trinacriens sont nos frères de race, issus comme nous du sang troyen ; qui nous empêche d'élever une ville sur le territoire du généreux Aceste ? Ne nous y convie-t-il pas lui-même ? Hélas, mes sœurs, éternelles errantes, devons-nous envier le sort de celles qui, dans Troie incendiée, sont devenues la proie des Achéens ? D'ailleurs, la prophétesse Cassandre m'est apparue en songe et elle m'a dit : « N'allez pas plus avant, c'est cette terre qui est votre patrie, incendiez les vaisseaux de l'insatiable Énée. »

L'accent de la déesse est tel que toutes les femmes se ruent d'un seul élan vers les navires à l'ancre. Des torches sont brandies au bout des poings.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria alors la vieille Pyrgo, qui nourrit naguère bien des enfants de Priam. N'obéissez pas aussi facilement à celle qui vous parle d'incendier nos navires. Vous croyez voir en elle la femme de Doryclus, mais c'est impossible. Je quitte à l'instant Béroé, la laissant sous sa tente bien malade et bien désolée de ne pouvoir rendre avec nous les honneurs funèbres au noble Anchise. Mes sœurs, regardez mieux celle-ci ! Ses yeux étincelants, la fierté de son allure, le son de sa voix ne vous disent-ils pas que ce n'est pas une femme qui est au milieu de nous, mais une déesse...

— Assez ! interrompent des voix en foule. Déesse ou femme, son conseil est bon. Nous sommes lasses de tant de voyages, incendions les vaisseaux.

Et les torches enflammées volent parmi les mâts, les bancs, les rames.

De l'amphithéâtre des jeux, les Troyens voient s'élever un nuage de cendres noires. Ils s'interrogent avec anxiété.

— Les vaisseaux brûlent ! crie alors Ascagne qui, le premier, a compris quelle catastrophe menace la flotte.

Il lance son cheval vers le rivage à toute vitesse. Les jeunes cavaliers, ses émules dans les jeux qui viennent de se dérouler, l'imitent aussitôt, et les enfants troyens se trouvent face à face avec les femmes incendiaires, leurs mères et leurs sœurs.

— Que faites-vous, malheureuses ? s'écria Ascagne en saisissant le bras de la plus acharnée. Êtes-vous devenues ennemies de votre propre sang ? Ce que vous brûlez là, ce n'est pas le camp des Grecs détestés, c'est toute notre espérance. Arrière, obéissez-moi ! Ne reconnaissez-vous plus votre Ascagne ?

En une minute, cette voix jeune, mais pleine d'autorité, a changé les sentiments des femmes phrygiennes. Leur colère se transforme en honte et en crainte. Conduits par Énée, les hommes arrivent au pas de course ; toutes, jetant leurs torches, s'enfuient parmi les rochers et les bois.

Mais, contre le fléau qui menace de destruction toute la flotte, les efforts des hommes peuvent bien peu. Énée lève vers le ciel ses paumes suppliantes.

— Grand Jupiter, crie-t-il, aie pitié ! Si tu chéris encore les Troyens, sauve-les ! protège leurs dernières ressources ! Ou pour achever l'œuvre de mort, écrase-moi de ta foudre !

Aussitôt, l'azur, immaculé jusqu'alors, s'emplit de nuages ; sous les coups du tonnerre monts et plaines tremblent et paraissent prêts de s'entrouvrir ; une pluie torrentielle s'abat sur le rivage, sur les vaisseaux brûlants, noyant les flammes. Jupiter a écouté la prière d'Énée.

L'incendie est fini, mais quatre vaisseaux sont détruits et Énée, contemplant cette perte, se demande avec une soudaine inquiétude comment le nombre amoindri de ses navires pourra suffire à porter les Dardaniens trop nombreux déjà pour la flotte intacte.

— Prince, fait à ce moment le vieux Nautès qui avait, à Troie, la garde du fameux palladium de Minerve et que pour cela la déesse avait doué d'une sagesse peu commune, cesse de te tourmenter l'esprit. Aceste est généreux, il est ton ami et celui des Troyens. Remets-lui ceux qui, par la perte des vaisseaux, sont en surnombre, ceux principalement que rebutent les dangers et les fatigues du long voyage vers l'Italie. Laisse ceux qui sont las, vieillards, femmes épuisées, sur cette terre. Élève-leur des murs au besoin et qu'ils construisent une ville.

Énée ne répond pas tout de suite aux conseils de son vieil ami. Il sort de sa tente, réfléchissant à ce qu'il vient d'entendre.

La nuit est noire. Soudain, un halo blanc flottant autour d'une ombre frappe les regards du prince troyen. Dans le fantôme entrevu il reconnaît les traits chéris de son père et la voix d'Anchise, légère, impalpable, dirait-on, à l'oreille se fait entendre :

— Écoute, ô mon fils, les avis du sage Nautès. Transporte en Italie l'élite de la jeunesse troyenne, les cœurs les plus vaillants, car les ennemis qui t'attendent dans le Latium sont difficiles à vaincre. Jupiter t'a pris en pitié, il t'ouvre enfin le chemin de la rive souhaitée. Mais avant d'y aborder, enfonce-toi, par les profondeurs du lac Aверne, jusqu'aux demeures infernales. La Sibylle t'y conduira, mon fils ; mes baisers t'y attendent.

Éperdu de joie, Énée veut étreindre l'ombre diaphane d'Anchise, mais celle-ci s'évanouit subtilement, et le héros se retrouve seul, le

cœur rasséréné toutefois.

Dès l'aube du lendemain, il assemble ses compagnons. Il les instruit de la volonté de Jupiter et des paroles d'Anchise. Aceste est le premier à applaudir à la résolution d'Énée, et, séance tenante, il est fait un choix parmi les Troyens.

— Qui doit partir ? Qui doit rester ?

Le nombre de ceux qui décident de suivre Énée jusqu'à son but est petit mais plein d'ardeur. Leurs vertus guerrières sont écrites dans leurs regards. Quelques femmes seulement se sont jointes à ces hommes vaillants. Tous s'empressent de remplacer dans les vaisseaux ce qui a souffert de la flamme.

Pendant ce temps, Énée trace à la charrue l'emplacement de la nouvelle ville et fait tirer au sort les lots de terre où s'élèvera la maison de chaque famille.

— Là, dit-il, seront les portes, là s'élèvera le Forum, là les temples. Un sanctuaire sera élevé à Vénus sur ce sommet ; un bois sacré entourera le tombeau vénérable de mon père. Maintenant, chers compagnons, frères et sœurs d'exil, séparons-nous. Que les Dieux vous accordent de vivre heureux dans Acesta, votre nouvelle cité.

À ces mots des gémissements, des sanglots éclatent de toute part. On se presse autour d'Énée, on baise ses mains, on s'accroche à ses vêtements. Les plus acharnées des femmes incendiaires voudraient à présent partir avec lui et affronter encore les fatigues du voyage.

Mais il les repousse doucement ; il les console avec d'amicales paroles et les confie à Aceste. Puis, après un dernier sacrifice aux Dieux, en particulier à Neptune qui l'a si longtemps poursuivi de sa colère, il monte sur son vaisseau où il rejoint ses compagnons fidèles.

Le vent enfle les voiles. Pour la première fois, il souffle favorablement. Vénus n'a-t-elle pas intercédé pour son fils auprès du maître des Eaux ? Ne l'a-t-elle pas supplié de renoncer à seconder l'implacable rancune de Junon ? Et apaisé par les ardentes prières de cette mère, le puissant dieu des mers offre à présent au voyageur des flots d'azur aussi calmes que ceux d'un beau lac. Des souffles propices poussent la flotte parmi les jeux des Tritons et des Néréides. Palinure, les yeux fixés sur les astres qui commencent à s'allumer dans le ciel pâli par l'approche du soir, dirige la file des vaisseaux.

Les écueils où chantent, allongées sur le sable, les voluptueuses sirènes, sont bientôt dépassés par la flotte troyenne. Énée, courbé sur la proue, cherche des yeux dans l'ombre cet antre fameux qui, sur le rivage de Cumès, abrite la Sybille, la prêtresse qu'anime le souffle sacré d'Apollon et qui traduit aux mortels la volonté du dieu.

C'est la Sibylle qui doit servir de guide à Énée dans sa descente aux Enfers. L'ombre d'Anchise l'a commandé au héros troyen. Et c'est pourquoi, dans le soir qui tombe, les vaisseaux abordent au pied de la

montagne qui porte la ville de Cumes et que battent les flots de la mer tyrrhénienne.



LIVRE VIII

Aux Enfers



Sept jeunes taureaux viennent de tomber sous le couteau du sacrifice. La Sibylle, son pâle visage contracté par la présence divine qui l'habite, a présidé à cette immolation.

— Venez, dit-elle ensuite à Énée et à ses guerriers en les conduisant dans les profondeurs du temple.

Celui-ci est creusé dans le roc. Trois étages se superposent, reliés par de nombreuses galeries. Déiphobé, la Sibylle, mène les Troyens jusqu'au réduit secret où elle donne ses audiences.

Arrivée là, elle monte sur un siège élevé, et se recueille un moment. Elle a dénoué les bandelettes qui retenaient ses cheveux, afin que rien ne soit un obstacle à la venue du dieu dans tout son être. Soudain, sa poitrine palpite avec violence, son regard prend une expression farouche, insoutenable, et elle s'écrie :

— Voici le dieu ! Hommes, interrogez ! Vous allez connaître vos destins.

Son accent est tel que tous les assistants frissonnent, saisis de crainte et de respect.

— Ô Phébus, fait Énée avec prière, tu as toujours eu pitié des Troyens. C'est toi, c'est ta protection qui nous a menés jusqu'ici. Permets que notre mauvais destin nous abandonne sur ces bords et que l'avenir nous en accorde un autre tout de joie et de lumière. Un des premiers temples qui s'élèvera dans la nouvelle Troie sera le tien, dieu secourable, et à jamais ma race te sera dévouée. Apollon, parle,

que la bouche de la prêtresse nous exprime tes ordres divins...

À ce moment, une rumeur immense remplit les salles, les cent portes du temple se sont ouvertes à la fois comme sous la poussée d'une main toute-puissante. La Sibylle a roulé de son siège, haletante, l'écume aux lèvres. D'une voix rauque, sans timbre, elle dit :

— Dardanides, si les dangers de la mer sont écartés de vous, ceux de la terre restent à combattre. Oui, le royaume de Lavinium vous est ouvert, mais des luttes sans nombre vous feront parfois regretter d'y être venus. Éternel recommencement des choses ! C'est encore l'union des femmes qui fera couler tout ce sang. Et toi, Énée, toi l'ennemi des Grecs, tu devras à une ville grecque ta puissance et ton salut.

La Sibylle se tait, elle reste prostrée, à demi évanouie de fatigue. Enfin, elle reprend ses sens.

— Ô Déiphobé, lui dit Énée, pardonne-moi de t'importuner encore. Toi seule, m'a dit la voix chérie de mon père, peut me mener à travers le ténébreux marais où coule l'Achéron, toi seule peut m'accorder la joie suprême de voir, d'entendre, d'embrasser le père que j'ai perdu. Consens-tu à entreprendre avec moi cette course ?

— Oui, Dardanien, oui, fils d'Anchise et de Vénus, fait la Sibylle en se relevant et en rattachant avec fatigue ses cheveux dénoués. Je te conduirai vers celui qui t'attend. Si la descente à l'Averne est facile, si les portes du sombre empire sont ouvertes à tout venant, revenir sur ses pas, sortir du royaume d'Hadès est une difficile épreuve. Il faut être chéri de Jupiter pour la tenter et pour traverser ces forêts et ces fleuves. Mais viens ; nous allons offrir d'abord un sacrifice à Hécate, à la Nuit, à la Terre, à Pluton et à Proserpine.

Les Teucères s'empresment de réunir les victimes, dès leur sortie du temple. Il faut n'offrir aux dieux infernaux que des victimes noires. Bientôt le sang de quatre jeunes taureaux, d'une génisse, de brebis aux toisons sombres coule sur l'autel, parmi les flammes d'un bûcher fait de bois résineux.

La Sibylle, cette tâche terminée, désigne à Énée les bois épais qui s'accrochent au flanc de la montagne.

— Hâte-toi, lui dit-elle, d'aller cueillir le rameau d'or qui, au plus profond de la forêt, dans l'enchevêtrement sombre des branches, rutilé, étincelant. Ce présent plaira à la puissante Proserpine et nous sera un sauf-conduit dans son ténébreux royaume. Ne le détache pas de la branche qui le soutient, à coups de hache, il perdrait tout espoir et nul fer ne pourrait l'entamer. Mais si les destins t'appellent vraiment en Enfer, le rameau d'or cédera à la seule pression de tes doigts. Hâte-toi. Je t'attends. Nous partirons aussitôt pour le royaume qui n'a pas de chemin pour les vivants.

Énée s'éloigne ; il marche rapidement à travers la forêt, mais celle-ci est grande et le fidèle Achate a eu beau rejoindre son ami pour l'aider

dans sa recherche, la conquête du rameau d'or sera longue sinon impossible pour le héros.

Tout à coup Énée pousse un cri de joie. Des colombes, ces colombes chères à sa mère Vénus, volètent devant lui et semblent l'inviter à les suivre. Il hâte le pas et derrière elles il fait mille détours. Bientôt les colombes s'arrêtent et se perchent sur une branche d'yeuse sombre, au milieu de laquelle scintille le rameau d'or.

Énée se précipite et, sans effort, cueille le précieux feuillage, puis il court retrouver la Sibylle, et lui présente son trophée.

— Tu es chéri des Dieux, dit Déiphobé en souriant. Partons. Suis-moi sans crainte.

Ils se dirigent vers une immense caverne que défendent un lac aux sombres eaux et une épaisse forêt. Des vapeurs sulfureuses s'en échappent qui écartent de ces lieux les hommes et les animaux. Arrivée au bord de l'excavation, la prêtresse se retourne vers les compagnons d'Énée qui ont suivi leur chef.

— Arrière ! dit-elle, ne posez pas un pied profane sur ce seuil sacré ou craignez la colère des Dieux infernaux.

Et comme à ce moment un long mugissement sort de la terre, comme le sommet de la montagne oscille, les Teucères effrayés prennent la fuite et vont se réfugier dans leur camp, sur le rivage.

— Partons ! dit alors Déiphobé à Énée. Marche derrière moi et tire ton épée. Que rien ne vienne ébranler ta fermeté d'âme.

Et elle s'élance avec une sorte de fureur sur les pentes de nuit qui s'ouvrent devant eux. Une pénombre les entoure. Énée croirait marcher dans un bois sombre mal éclairé d'un mince croissant de lune. Il aperçoit çà et là des formes aux hideux visages, des formes sans corps, impalpables comme la pensée.

— Tu vois là, lui dit à voix basse la Sibylle, les fléaux des hommes, les Maladies, la Vieillesse, la Crainte, la Faim, la Pauvreté, la Souffrance, le Sommeil frère de la Mort, les Joies mauvaises, la Guerre, la Discorde avec sa chevelure de vipères. Là-bas, ce sont les Songes vains, les formes monstrueuses de cauchemars, les Centaures et les Chimères, les Gorgones et les Harpies, Briarée aux cent bras et l'Hydre de Lerne. Mais ne crains pas ces sifflements, ces gueules ouvertes tendues si horriblement vers nous, ce ne sont que des ombres.

Les deux voyageurs s'arrêtent enfin. Un large fleuve bourbeux aux eaux bouillonnantes leur barre le passage. Sur ses bords se presse une foule muette mais qui tend ses mains avec supplication vers l'onde sombre.

— Que prient ainsi tous ces malheureux et qui sont-ils ? demande Énée à son guide.

— Cette foule est celle de tous les morts sans sépulture. Ceux à qui

la pitié de leurs parents ou de leurs amis n'a pu donner de tombeau. Ils errent sur les rives du Styx pendant cent ans avant de pouvoir franchir le fleuve, et celui qu'ils supplient ainsi c'est le nocher, c'est Charon le passeur, qui dans sa barque sombre porte les âmes des morts vers les Champs élyséens.

En apercevant Charon, Énée a peine à dissimuler son dégoût. Jamais, sur la Terre, il n'a vu un visage d'une saleté aussi repoussante, d'une expression aussi dure. Le vieux nocher a arrêté son radeau près de l'endroit où se tiennent Énée et la Sibylle et, tout en repoussant à grands coups de sa gaffe la foule des âmes qui veut se précipiter dans l'esquif, il interpelle ces mortels audacieux :

— Que venez-vous faire ici ? leur dit-il avec colère. Ces lieux appartiennent aux Ombres, au Sommeil, à la Nuit. Il m'est défendu de passer des vivants sur le fleuve du Styx. Quel perfide dessein vous amène ?

La Sibylle élève alors au-dessus de sa tête le rameau d'or qu'elle tenait caché sous son manteau. À cette vue, la figure de Charon se rassérène, il aide les deux voyageurs à monter dans sa barque et les transporte sur l'autre rive, sans plus de questions.

— Du courage ! fait la Sibylle à Énée en l'entraînant sur le bord limoneux où ils viennent de descendre. Ne t'écarte pas de moi. Nous allons passer devant Cerbère, le monstre à trois têtes qui garde le seuil infernal. J'ai préparé, pour assouvir sa faim enragée, ce gâteau de miel qui enrobe des graines soporifiques. Aussitôt après l'avoir mangé, le monstre s'endormira et nous passerons sans danger devant lui.

Cerbère s'est jeté sur le gâteau. Bientôt il se couche, il s'endort, la Sibylle et Énée s'élancent et franchissent le seuil de mort.

De faibles cris s'élèvent dans l'ombre. Ce sont les voix des enfants morts avant que de naître, celles des innocents condamnés à mort par erreur, celles de ceux qui se sont suicidés par lâcheté ou par désespoir, ceux qui sont morts d'amour.

— Dieux ! fait Énée dont les yeux se remplissent de larmes. Cette ombre qui glisse, farouche, et qui fuit à travers cette forêt de myrthes, n'est-ce pas Didon ? Oh ! reine, reine infortunée, quoi, tu n'as pu survivre ? Sans savoir ta fin, je la craignais. Hélas ! pourquoi les Dieux ne m'ont-ils pas permis d'empêcher ce crime contre ta jeunesse ? Didon, jusqu'à mon dernier souffle, je te verrai ainsi, errante et pâle, et mon cœur ne cessera de t'aimer.

Les sanglots d'Énée retentissent en vain. Celle qu'il pleure passe, indifférente à sa peine. N'a-t-elle pas rejoint pour l'éternité, dans les sombres bosquets de myrthe, Sychée, son époux, ses premiers amours ? Que lui importent les larmes de celui qui fit couler les siennes au point de lui rendre la vie haïssable ? En mourant, son cœur détestait ce Troyen. Au séjour des Morts, les sentiments de haine

habitent encore son âme.

En soupirant, Énée reprend sa marche derrière son guide, cherchant à cuirasser son cœur contre tant de douleurs qui le frôlent. Sur quelques-unes des ombres qui passent auprès de lui, il met des noms, Phèdre, Ériphyle, Pasiphaé, Laodamie... Les fantômes désespérés que leur passion a emportés jusqu'aux sombres demeures.

Puis, c'est la foule des guerriers morts en combattant et qui errent parmi les Champs fleuris. Énée reconnaît là Tydée, Parthénopée, la longue file des Dardanides mêlée parfois à celle des Grecs et des phalanges d'Agamemnon. Les visages amis, les visages ennemis se pressent sur le chemin que suit le guerrier vivant, comme attirés encore, malgré la paix profonde de la Terre, par le reflet étincelant de son épée.

Énée tend les bras à ses compagnons de lutte de naguère. Voilà le roi Priam, ses fils, ses gendres, tous ceux qui sont tombés dans les champs phrygiens, entre les murailles de la cité incendiée.

— Amis ! murmure le héros, avec quelle douloureuse joie je vous retrouve. Vaillants défenseurs de la patrie, souvenirs vivaces dans mon cœur ! Des noms sur des lèvres, des ombres dans ce noir séjour, voilà tout ce qui reste de tant d'hommes courageux...

— Viens, viens, fait la Sibylle en entraînant Énée, ne te livre pas aux tristes réflexions que fait surgir en toi la vue des âmes errantes. Sois satisfait au contraire de connaître encore les douceurs de la vie alors que la mort nous entoure. Hâtons-nous. Voici l'endroit où bifurque la route. Celle-ci sur la droite est celle que nous devons prendre, c'est le chemin de l'Élysée, du séjour des âmes heureuses. Là tu retrouveras toutes ces ombres, d'autres encore, toutes les ombres de ceux qui vécurent dans l'honneur et dans la vertu. L'autre route mène au Tartare maudit.

Tout en suivant son guide sur le bon chemin, Énée ne peut s'empêcher de tourner curieusement la tête vers le lieu où s'enfonce la voie des tourments.

Un énorme rocher se profile à l'horizon ; il est ceint de larges remparts qu'entoure un triple mur. Le Phlégéon aux eaux enflammées l'enveloppe de ses vagues tumultueuses. Une tour de fer se dresse au sommet du roc et une énorme porte d'airain barre l'entrée. Des cris horribles, des bruits de chaînes, des claquements de fouets retentissent.

— Déiphobé, fait Énée qui, malgré son courage, sent son cœur palpiter de crainte, qui donc crie ainsi ? Quel châtiment peut arracher à des êtres d'aussi terribles plaintes ?

— Ne t'émeus point, commande la Sibylle en pressant le pas. Ceux que l'on punit en ce lieu d'épouvante, ceux que Tisiphone flagelle de coups de fouet reçoivent là la juste récompense de leurs crimes sur la

terre. Tu verrais dans le profond Tartare Ixion enchaîné à la roue qui tourne éternellement, Tityos dont un monstrueux vautour ronge le foie de son bec recourbé, les Titans qui osèrent s'attaquer à Jupiter, tous ceux qui ont volé, tué, haï leurs frères humains, ceux qui ont trahi leurs serments, qui ont vendu leur patrie, ils sont tous là soumis à la torture, contraints d'avouer, sous le fouet des Furies, le secret qu'ils avaient emporté dans la mort. Ferme ton oreille à leurs plaintes. Ils ne méritent pas un soupir.

La Sibylle et Énée s'avancent du même pas le long de la route ténébreuse parmi la foule des fantômes diaphanes. Ils arrivent enfin devant les portes du bienheureux séjour.

Sur un signe de sa compagne, Énée attache le rameau d'or au seuil qu'il va franchir, puis il pousse la porte.

Devant ses yeux enchantés s'ouvre alors un horizon que nul mot humain ne peut dépeindre. Un soleil, près duquel celui qui éclaire la Terre n'a qu'une faible lumière, inonde un éther transparent de ses rayons pourpres. Des prairies, des bosquets pleins de fleurs et d'oiseaux merveilleux offrent de toutes parts leurs parfums ou leurs ombres chantantes.

Tous les plaisirs de la Terre, d'autres plus beaux, plus doux encore, inimaginables à nos sens restreints, occupent la vie des ombres bienheureuses. Les danses, les jeux, la musique, les luttes, les courses joyeuses mettent leur ardeur parmi la magnificence des choses. Chacune des âmes retrouve amplifiées les joies saines qu'elle aimait dans la vie. Nul ennui, nulle satiété ne s'emparent d'elle, le renouveau de son plaisir est éternel. Au front de toutes ces ombres s'enroule un bandeau blanc, en symbole de pureté et de joie.

— Âmes vertueuses, fait la Sibylle en s'adressant à des vieillards qui devisent assis à l'ombre bleutée d'un bosquet, dites-nous où se trouve Anchise le Troyen. C'est pour le voir, c'est pour que son fils puisse l'embrasser, que nous avons quitté le séjour des vivants et traversé les grands fleuves de l'Érèbe. Où demeure-t-il ?

— Nous n'avons pas de demeure fixe, répond, doucement un des vieillards dans lequel Énée reconnaît Musée, le meilleur des poètes, celui dont les chants sacrés contiennent les vérités fondamentales de la morale – les berges des rives, les fraîches prairies sont tour à tour hantées par nos pas sans fatigue. Mais je sais où est Anchise, où il se plaît à aller et à revenir. La pensée de sa race occupe à jamais son âme, il est là-bas, derrière cette colline, dans ce frais et verdoyant vallon où il se penche sur l'Avenir.

— Que veux-tu dire ? fait Énée surpris. Mais déjà l'ombre du poète s'est écartée d'eux retournant à ses doux entretiens. Et les deux voyageurs se dirigent vers le vallon indiqué.

Énée ne peut retenir un cri de joie en apercevant l'ombre chérie de

son père. Il court à Anchise, lui tend les bras en pleurant, cherchant à étreindre contre sa poitrine, contre le battement de son cœur la forme diaphane qui est l'enveloppe de l'âme paternelle. Mais les baisers du héros passent comme des souffles vains sur l'impalpable présence.

— Ne pleure pas, ô mon fils, dit Anchise en souriant, quelles étreintes valent le rapprochement de nos âmes, leur tendre union à travers la barrière de la vie ? Ton amour filial n'a pas hésité devant les dangers de ce voyage au séjour des Morts. Je t'attendais et tu es venu !

— Ô mon père, mon père, fait Énée dont les yeux sont baignés de douces larmes, les portes du Tartare elles-mêmes ne m'auraient point arrêté dans mon élan vers toi. J'ai laissé ma flotte à l'ancre dans la mer Tyrrhénienne et le guide que tu m'avais indiqué m'a mené jusqu'ici. Mon père, es-tu heureux ?

Anchise, sans répondre, montre d'un geste à Énée surpris le spectacle du vallon où il aime à se promener.

Un fleuve aux eaux paisibles d'un transparent azur coule entre des rives fleuries et des halliers ombreux, et, le long des berges, ainsi qu'on voit dans les prés, dansant dans les rayons du soleil, les innombrables et bourdonnants insectes qui se posent sur la blancheur des calices, une foule se presse, se penche vers l'onde, y boit avec délice à sa fraîcheur.

Énée ne peut compter les hommes et les femmes qui composent cette foule, tant ils sont nombreux.

— Qui sont-ils ? demande à Anchise le héros qui ne peut se lasser de contempler ce spectacle. Où vont ces hommes ? Pourquoi se désaltèrent-ils ainsi à la coupe du fleuve ?

— Ce fleuve s'appelle le Léthé, dit le vieillard, et ses eaux apportent l'oubli à qui s'y désaltère. Toutes ces formes que tu vois sont des âmes qui attendent des corps. Déjà elles ont vécu sur la terre dans des enveloppes de chair, elles ont souffert, aimé, haï. Le Léthé leur enlève le souvenir de leurs maux terrestres.

— Ainsi, ces âmes ont connu la fatigue de vivre ! fait Énée avec étonnement, et elles ambitionnent encore de quitter ce séjour enchanteur ?

— Elles sont oublieuses du passé, dit Anchise qui hoche la tête. Le désir, l'ardeur de vivre sont éternels dans chaque être, homme ou plante, monde ou parcelle de poussière. Et comme les âmes ne meurent pas, celles qui étaient sans crimes vrais et qui se sont purifiées de leurs souillures par mille ans d'attente, recommencent sans cesse à vivre. Tu me demandais si je suis heureux dans ce lieu, ô mon fils ? Oui, car – on te l'a dit peut-être – je passe mes jours penché sur l'avenir. Tu vas me comprendre. Viens. Approchons-nous du fleuve.



La Sibylle élève au-dessus de sa tête un rameau c'or

Anchise entraîne le héros et ils arrivent bientôt au milieu de la foule silencieuse qui passe, passe, sans arrêt.

— Voici l'Avenir, dit Anchise d'une voix profonde en désignant à Énée des hommes de haute taille dont le front large et droit a quelque chose d'impérieux – masques de chefs et de rois. – Voici ceux de notre race qui feront de nous, Teucères vaincus et exilés, les ancêtres vénéralés d'un peuple surhumain. Énée, sur la terre d'Italie, te naîtra un fils. Tu le vois. Ce sera le rejeton de ta vieillesse. Il vivra peu, mais assez pour transmettre à son fils la couronne d'Albe-la-Longue. Et voici Procas, Capys, Numitor, Silvius Énée, nos descendants ; voici Romulus, le fondateur de la ville, de notre Ville, de l'illustre Rome, reine du Monde et féconde en héros, voici Numa Pompilius, Tullus, Ancus, les Tarquins. Voici les grands hommes issus de notre sang, de notre peuple, les Brutus, les Décimus, les Torquatus, les Horaces, les Catons, les Maximus ; voici le grand, le divin César et plus haut que lui encore, voici Auguste !... Mon fils, comment pourrais-je me lasser de contempler ces vies glorieuses qui rempliront les siècles à venir du bruit de leurs vertus et de leur génie. Il y a du sang autour d'eux, des luttes, des larmes, toute une vie ardente, mais que de gloire ! Oh ! l'agenouillement des peuples soumis devant ces vainqueurs, les chants des poètes, les écrits des historiens, les palais, les flottes, les armées en marche ! Oh ! la gloire future des descendants de Dardanus, des fils d'Énée et d'Anchise !

Énée sent son cœur se dilater de joie à voir soulever devant ses yeux le voile d'avenir de sa race ; il redresse son front plein de fierté. Et suivant son père à travers les larges plaines nébuleuses, il promène partout ses regards.

Sur chaque visage entrevu – tous ces visages à naître – Anchise met un nom qui sonne comme un tintement triomphal de trompette : Maximus, Scipion, Marcellus...

Puis, le vieillard, arrêtant les pas d'Énée, demande tendrement au héros :

— Puis-je te plaindre après ce que tu as vu, ô mon fils ? Toutes les peines, toutes les guerres que va te coûter la conquête du Latium ne sont-elles pas amplement payées, au centuple, par toute la gloire promise à nos descendants ? Jetons à pleines mains les lis et répandons les fleurs vermeilles pour embaumer le chemin de notre race, cette voie large et claire où passeront les fils d'Anchise, d'Énée et de Iule, les Romains !

Alors, Énée s'écrie d'une voix triomphante :

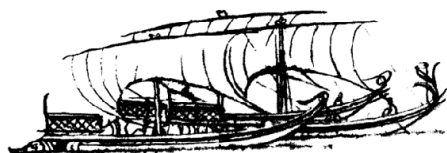
— L'avenir seul compte, qu'importe le reste ! Adieu, mon père, ajoute le héros en voyant la Sibylle faire un geste d'appel, près de toi j'oubliais la Terre et la fin de ma tâche. Quand les jours mauvais luiront pour moi, j'évoquerai ta face sereine dans ces champs paisibles

et lumineux, ce fleuve azuré près duquel marchent nos glorieux descendants ; en songeant au bonheur sans fin qui m'attend dans l'Élysée, je me lèverai prêt à la lutte, plus confiant et plus fort.

— Illustre Énée, fait la Sibylle interrompant les adieux du père et du fils, les heures nous sont comptées, il faut partir. Une issue s'offre à nous pour remonter vers les hommes. C'est la porte d'ivoire que franchissent les fantômes lorsqu'ils viennent se pencher sur les dormeurs ; elle nous mènera sur un chemin facile et court.

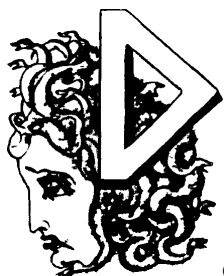
Derrière son guide, Énée s'éloigne non sans se retourner pour saluer l'ombre paternelle. Bientôt l'Élysée, les routes, les fleuves infernaux, le peuple impalpable des âmes n'est plus qu'un souvenir pour le héros. Et les bruits de la Terre frappent de nouveau son oreille.

Ses compagnons l'accueillent avec joie. On hisse les voiles, on les tend au vent du Sud, et, longeant la côte où se creuse le port de Caiète, aux confins du Latium et de la Campanie, la flotte troyenne vogue vers la terre souhaitée.



LIVRE IX

Le temple de Janus



— Déjà l'Aurore vermeille rosissait les vagues de la mer quand tout à coup Énée, qui veillait, attentif, à la proue du navire conducteur de la flotte, tend la main et s'écrie :

— Compagnons, n'apercevez-vous pas sur la côte cet immense bois que borde un fleuve au cours rapide semé d'îles sablonneuses ? Voyez quel riant tableau et ces oiseaux de toutes sortes. Tournons nos proues vers cette terre. Il nous faut refaire notre provision d'eau. Nous nous assiérons à l'ombre de ces grands arbres pour prendre notre repas. Peut-être sommes-nous loin encore de la terre d'Ausonie, il convient que nous réparions nos forces.

Quelques instants plus tard Énée, Achate, le jeune Ascagne et les principaux chefs se reposaient sous un chêne. Devant eux, dans l'herbe, les mets avaient été placés et l'on s'était servi comme tables de grands gâteaux ronds de froment.

— Que j'avais faim ! s'écrie gaiement Ascagne en saisissant un de ces gâteaux et en l'attaquant à belles dents, et toi aussi, père, et vous aussi, noble Achate. Il ne nous reste plus ni fruits, ni légumes, ni viandes et j'ai tant d'appétit encore que je suis obligé de manger nos tables !

— Que dis-tu ? fait Énée qui se dresse, pâle de surprise.

L'enfant répète sa phrase d'un air confus, craignant d'avoir mécontenté son père par sa plaisanterie. Mais le héros saisi, troublé, murmure à mi-voix comme pour lui-même :

— Manger nos tables ! N'est-ce pas là la prédiction de la Harpie, celle qu'elle nous jeta dans sa colère quand nous dûmes, harassés par la tempête, nous arrêter dans les îles des Strophodes. « Vous n'atteindrez pas l'Italie avant d'avoir mangé vos tables. » Et nous les avons mangées ! ajoute le héros au comble de la joie en montrant les gâteaux de froment où chacun s'était taillé une part. Salut, ô terre marquée par les destins ! Pénates de Troie, dieux fidèles qu'ont respectés les tempêtes, voici votre demeure et votre patrie ! Compagnons, voici le sol où nos fils honoreront nos tombes. Voici l'Italie !

Tous se sont levés, émus jusqu'aux larmes. Ils font des libations à Jupiter, au génie du lieu, à la Terre, aux divinités du fleuve et des bois ; et en l'honneur de Vénus, en l'honneur d'Anchise, Énée emplit de nouveau les cratères jusqu'aux bords. Puis le festin reprend, joyeux, car chacun se sent maintenant libéré de son long souci.

La nuit a seule interrompu la joie des Troyens. Un calme sommeil a terminé cette heureuse journée à jamais chère entre toutes au souvenir du peuple errant.

— Il faut reconnaître le territoire, les villes qui y sont élevées, les peuples qui les habitent, commande Énée à ses compagnons, dès que la venue de l'aube les a tirés de leur sommeil. Je vais choisir parmi vous cent hérauts. Portant un rameau d'olivier – pour bien montrer vos intentions pacifiques – ils se rendront dans la ville dont j'aperçois les tours, ils porteront au roi des présents et une demande de paix pour les Teucères. Pendant ce temps, je tracerai l'enceinte de notre ville.

Alors, tandis qu'Énée, joyeux et courbé sur la charrue, commence à creuser dans le sol ce sillon qui sera des tours, des remparts, des bastions, des portes hérissées de fer, ses messagers conduits par le vaillant Ilionée s'acheminent vers la ville de Laurente, vers l'édifice majestueux qui se dresse à son sommet, demeure du roi Latinus.

Ce matin-là, justement, le vieux roi s'est éveillé, songeur et anxieux. Dans la nuit, à l'heure où la présence des Dieux se fait mieux sentir aux hommes – tant est solennel le silence nocturne – Latinus s'est rendu au pied de la montagne d'Albumée, près de la source qui jaillit du bois sacré. Il a voulu y consulter un devin célèbre sur un prodige qui l'inquiète.

Quelques heures auparavant, alors qu'il offrait des sacrifices à Phébus, aidé de sa fille Lavinie, son unique enfant, il a vu le laurier feuillu qui ombrage l'autel se charger soudain d'un essaim bourdonnant ; il a vu – spectacle inimaginable ! – des flammes voltiger sur la tête blonde de sa fille, brûler son bandeau royal, le voile posé sur ses cheveux, et de proche en proche, les draperies du palais.

— Est-ce une fantasmagorie de ma pensée ? a-t-il demandé avec

inquiétude au devin.

— Non, a répondu celui-ci, c'est un avertissement du dieu donné à un roi qu'il aime. Cet essaim d'abeilles représente une armée étrangère qui s'établira en maîtresse dans la citadelle. L'incendie présage que ta fille aura un renom éclatant, mais qu'à cause d'elle une grande guerre menace ton peuple.

Et le devin a conclu d'une voix grave :

— Le mariage de ta fille préoccupe ton esprit. Ce n'est pas un hymen latin qui l'attend. Les enfants qui naîtront d'elle et de l'étranger qui sera son époux verront soumis à leurs lois tous les pays qu'éclaire le soleil.

Cette prédiction fait rêver le vieux roi. La reine Amata, sa femme, en a ri. Elle veut donner sa fille en mariage au roi des Rutules, Turnus, fils de sa sœur Vénulie, qui règne sur Ardée. Elle a déjà préparé la chambre nuptiale et n'a cessé d'importuner Latinus pour conclure rapidement cet hymen qui lui plaît. Mais Apollon ne vient-il pas, par la bouche de son prêtre, par les prodiges de la veille, de déclarer que la belle Lavinie n'épousera pas un prince latin ? Et le pieux Latinus désobéirait aux Dieux ? Impossible.

Aussi a-t-il poussé une exclamation de joie quand on lui a appris qu'une troupe nombreuse d'étrangers vient d'arriver dans la ville et désire le saluer. Il ne doute pas que ce gendre que lui promet Apollon ne soit en chemin vers lui. Il s'assied sur son trône et rassemble autour de lui tous les grands de Laurente afin de recevoir l'ambassade annoncée, avec solennité. Les Troyens sont devant lui.

— Roi, fait Ilionée en saluant Latinus, nous sommes des Troyens échappés, par la grâce insigne des Dieux, à la destruction de notre ville. Ce n'est pas la tempête qui nous a contraints d'aborder sur votre territoire, ce n'est pas non plus par une erreur de notre pilote. Nous sommes ici de notre plein gré. C'est notre chef Énée, fils de Vénus, qui nous a dépêchés vers vous pour vous demander un abri sur ce rivage, un asile où nous placerons nos Pénates et où nous vivrons avec le respect de nos voisins. Nous attendons de vous la permission de fonder une ville sur la côte. Votre renom et votre puissance ne seront pas diminués par notre reconnaissance et jamais les Ausoniens ne regretteront d'avoir accueilli ce qui reste de la sublime Troie. Avant d'arriver ici, nous avons parcouru bien des contrées, vu bien des peuples qui ont recherché notre alliance, tout exilés que nous fussions, mais l'ordre des Dieux et nos Destins nous avaient marqué comme but les terres de l'Ausonie. C'est de là que, jadis, notre ancêtre Dardanus partit pour les rivages d'Asie. Nous ne faisons que revenir à notre première patrie. Roi, ne repoussez pas ces présents que je vous offre au nom d'Énée, cette coupe d'or, ce sceptre, cette tiare qui appartinrent au grand et malheureux roi Priam, ces tissus qui sont

l'ouvrage des femmes de Troie.

Latinus pensif écoute la harangue d'Ilionée. Ce ne sont pas les précieux présents qu'on lui offre qui le font réfléchir ; il ne songe qu'à la prédiction du prêtre d'Apollon et au mariage de sa fille.

Énée, ce héros dont le monde entier sait la valeur, est là sur son rivage, il lui demande paix et amitié ! Le voilà, l'époux futur de Lavinie, celui dont la race doit s'imposer à l'Univers. Une flamme de joie passe dans les yeux du vieux roi.

— Troyens, dit-il, tant que régnera Latinus, la paix fleurira entre nous. Qu'Énée vienne mettre sa main dans la mienne. Dès maintenant, il est notre allié et notre ami. Je voudrais lui donner un titre plus cher. Allez lui dire ceci : « Latinus a une fille qui, disent les oracles, est réservée à un époux étranger dont la race éblouira le monde. Il voit dans le Troyen Énée cet époux attendu. S'est-il trompé ? » Allez, et que j'obtienne la réponse que je souhaite.

Le roi congédia les hérauts non sans avoir offert à chacun d'eux un cheval magnifique au précieux harnachement. Il leur confie en présent, pour Énée, un char attelé de deux chevaux si beaux et si fougueux qu'on les dit issus des coursiers du Soleil. Énée reçoit avec joie les promesses de paix de Latinus et la plus grande liesse règne dans le camp troyen. Tous les maux sont finis et le sol d'Italie est à ses conquérants sans luttes et sans peines.

Ainsi disent les hommes. Mais Junon n'a pas désarmé. Cette ville qui se fonde dans la paix, cette amicale hospitalité qui s'offre aux Troyens qu'elle déteste remplissent son cœur de rage. Quoi, en vain, elle aurait semé devant eux les obstacles, les tempêtes, les vents contraires, les passions humaines ! Et elle serait vaincue par Énée, elle, la puissante épouse de Jupiter ! Non. Ces Teucères audacieux ne gagneront pas sans souffrance la gloire que le Destin leur réserve. Énée et Latinus feront alliance, mais ce ne sera pas sans avoir vu exterminer leurs deux peuples !

Junon a appelé d'un signe la Furie Allecto, dont les cheveux se hérissent de serpents.

— Va, lui dit-elle, toi qui sais jeter la haine jusque dans les familles, apporte dans ces peuples prêts à s'unir des causes de discorde telles que le sang leur paraisse, de part et d'autre, seul capable d'éteindre leur gravité. Dans ton cœur fécond, tu as mille moyens de nuire aux hommes. Fille de la Nuit, seconde ma vengeance.

Allecto a agité sa tête monstrueuse avec une horrible joie. Et tout de suite elle s'envole vers le palais de Latinus. C'est chez le roi si désireux de paix et d'amitié qu'elle va d'abord semer ses poisons.

Mais elle ne se hasarde pas à s'approcher du cœur sincère et doux du vieux monarque. Il est, dans le palais royal de Laurente un esprit qui est un champ tout ouvert au terrible souffle d'Allecto : c'est celui

de la reine Amata.

Penchée sur son métier à tisser, Amata rêvait tristement. Cette union de Lavinie et du prince troyen chagrinait son cœur et elle soupirait.

La Furie s'est glissée subtilement auprès d'elle. Elle détache un des serpents de sa chevelure et le lance sur le sein d'Amata. La bête rampante se love contre le cœur attristé et y allume aussitôt une rage brûlante ; puis elle s'enlace dans les cheveux de la reine, pose sa visqueuse caresse sur son front, étreignant sa pensée de replis empoisonnés.

Amata a jeté loin d'elle avec colère son métier. Elle court à Latinus et, d'une voix irritée :

— Que vas-tu faire, père sans pitié ? lui dit-elle. Tu vas livrer une seconde Hélène à un second Pâris. Qui te dit que ces Teucères ne gagneront pas la haute mer sitôt que notre Lavinie aura franchi le seuil de leur chef ? Quoi ! pour un oracle que tu interprètes fausement peut-être, tu vas livrer à un inconnu notre unique enfant ! Je ne le permettrai pas. Turnus doit être notre gendre. D'ailleurs, lui aussi est d'origine étrangère, ses aïeux ont eu Mycènes pour patrie. Ainsi les conditions imposées par l'oracle se trouvent remplies...

Mais c'est en vain qu'Amata essaie de détourner Latinus de son dessein.

— Ma parole est donnée, dit simplement le roi. Femme, obéis à ma volonté.

Amata ne répond que par un menaçant éclat de rire. Le serpent d'Allecto a bien soufflé sur ce cœur son haleine insensée.

— C'est Bacchus seul qui aura ma fille ! crie-t-elle, et elle court par la ville, hurlante, comme possédée par les mêmes fureurs qui animent les prêtresses du dieu des orgies.

— Femmes, mes sœurs ! appelle-t-elle, io ! io ! suivez-moi. Prêtez-moi votre secours pour défendre mon enfant !

Alors, il semble que toutes les femmes de la ville soient prises de démence. Les cheveux dénoués, la torche au poing, elles courent derrière leur reine et Lavinie se réfugie dans le bois sacré, qu'elles emplissent de cris, de danses, de rires effrénés.

Allecto est fière de son succès, mais elle ne s'arrête pas en chemin ; elle vole dans Ardée, au palais du roi des Rutules et, prenant l'apparence d'une des prêtresses du temple de Junon, elle se présente devant Turnus.

— Prince, lui dit-elle, Lavinie que tu chéris va appartenir à un autre. Le roi Latinus a accordé sa fille au chef de colons dardaniens. Te voilà bien payé des efforts que tu as faits pour protéger les Latins. On se rit de toi, trop généreux héros, et l'immortelle Junon s'indigne de voir ainsi traité le vaillant Turnus.

Le roi des Rutules regarde la messagère avec incrédulité.

— Me préférer un étranger ! un, exilé ! Latinus est-il donc insensé ? Mais tu ne sais ce que tu dis, femme. Occupe-toi des soins à donner aux temples et laisse aux guerriers ce qui concerne le métier des armes. Je n'ai que faire de tes avis.

— Ne me reconnais-tu pas, pauvre dupe ? crie Allecto en reprenant son vrai et effrayant visage. Suis-je une servante paisible ? Tiens !

Elle a lancé dans la poitrine du jeune homme une torche brûlante. À ce contact, Turnus, le cœur subitement plein de fureur, s'élance sur ses armes et, sortant de son palais, il appelle à grands cris les chefs de ses troupes. Il leur fait part de l'injure que vient de lui faire Latinus.

— L'Italie est en danger, fait-il avec ardeur. C'est à nous de la défendre contre les Teucères puisque le roi de Laurente, appesanti par la faiblesse de son âge, courbe la tête devant eux et les laisse s'installer en vainqueurs sur le sol du Latium. Nous sommes assez forts pour affronter à la fois l'armée de Latinus et celle du Dardanien. Souvenons-nous que les Grecs sont venus à bout des Teucères. Il en sera de la « seconde Troie » comme de la première.

— Marche, Turnus, nous te suivrons ! crient à l'envi les chefs pleins d'enthousiasme. Nous vaincrons avec l'aide de Junon.

Tandis que s'arment et s'ébranlent vers Laurente les guerriers rutules, Allecto poursuit sa tâche. Celle-ci n'est pas terminée puisque la paix règne toujours entre le peuple de Latinus et celui du Troyen Énée. Quand le sang aura coulé entre eux, alors seulement la sinistre déesse de haine sera satisfaite. Elle s'est lancée vers un nouveau but.

Le jeune Iule, tandis que son père et les principaux chefs troyens s'entretiennent, a entrepris de chasser. Le gibier abonde le long du Tibre et dans les bois qui ombragent ses bords. Avec l'ardeur de son âge, suivi de sa meute qui galope pleine d'acharnement, il poursuit les proies agiles.

Soudain, il a un cri de joie et Allecto qui court invisible auprès de lui hume l'air avec triomphe. Un cerf d'une taille et d'une beauté remarquables vient d'être pris en chasse par les chiens alors qu'il buvait au fleuve.

Le jeune Iule a saisi une flèche dans son carquois, il l'ajuste, il tire. Le trait ne saurait dévier, malgré les bonds désespérés du cerf, car la main d'Allecto a guidé la flèche avec sûreté.

C'est que la Furie sait que le léger animal appartient à Tyrrhus, l'intendant des troupeaux du roi Latinus. Il est le favori de ses enfants, obéit à leur appel et vient manger dans leur main. Silvie, la fille de Tyrrhus, lui donne tous ses soins. Aussi quels cris d'horreur et de chagrin accueillent l'arrivée du cerf épuisé et sanglant qui, cherchant un refuge dans la maison familiale, vient de tomber aux pieds de la petite fille.

— Mes frères ! crie Silvie, en courant aux jeunes gens qui rentrent

du labour, sifflant et chantant gaïement. On a tué notre Rapide-Course, notre beau cerf. Ah ! voyez, voyez, il agonise. Quel est le cruel qui a pu commettre un acte aussi horrible ?

— Un chasseur sans doute ! s'écrie Almon, l'aîné des frères, saisi d'une soudaine fureur. Venez tous, et toi, sœur, ne pleure pas, nous allons venger Rapide-Course.

Les jeunes gens se ruent en suivant à rebours la piste fraîche laissée par le cerf. Les taches sanglantes les guident aisément. Tyrrhus qui fendait du bois est accouru aussi, la hache au poing ; les laboureurs et les bergers se sont joints à l'intendant du roi.

Allecto rugit de joie, elle bondit sur le toit le plus élevé de l'habitation de Tyrrhus et, de sa voix stridente qui retentit en longs échos dans la campagne, elle appelle à la lutte et au carnage les habitants des hameaux voisins.

Ceux-ci arrivent en foule, car Tyrrhus est aimé.

— Qui est le coupable ? crie-t-on. Qui a massacré les troupeaux du roi ?

La nouvelle s'est grossie rapidement. Le geste isolé d'un chasseur est devenu une attaque meurtrière de ces Teucères dont les vaisseaux sont à l'ancre à l'embouchure du Tibre.

— Ainsi, se dit-on avec indignation, voici comment ils répondent au geste amical du roi ! Aux javelots ! aux javelots !

Mais auprès d'Ascagne qu'ont attaqué les fils de Tyrrhus et qui, devant le nombre, a appelé les siens, toute la jeunesse troyenne s'est rangée. C'est maintenant une bataille en règle. Ce sont les épées, les haches, les boucliers qui brillent au soleil et que brandissent les poings.

Et bientôt tombent les premières victimes de la lutte.

Almon s'est abattu, la gorge percée d'une flèche.

— Arrêtez ! crie en vain Galésus, homme juste et puissant de l'Ausonie qui, comprenant la futilité du motif d'une semblable bataille, tâche de calmer les belligérants. Nos rois ont fait la paix, ne l'oubliez pas. Ne mettez pas de sang autour de leur alliance. Arrêtez !...

C'est le dernier mot de cet homme sage. Une flèche lancée par une main troyenne renverse Galésus dans son sang.

Une clameur s'élève parmi les Laurentins.

— Au palais ! crient les cultivateurs. Portons au roi les corps de nos amis.

Et tandis que les jeunes Troyens se retirent dans leur camp, Tyrrhus et les siens se précipitent dans la ville. Ils ont placé sur des brancards de feuillage leurs blessés et leurs morts et ils demandent à grands cris la vengeance.

Devant le palais de Latinus leur groupe ivre de colère voit soudain devant elle Turnus le Rutule et les chefs de son armée. Ils le saluent

d'une immense acclamation.

— Mes amis, crie Turnus de sa voix rude faite pour le commandement, ce n'est pas en vain que vous implorez les Dieux et réclamez la punition des coupables. Latinus vous entendra. Il le faut. Je le veux. Il n'est plus d'alliance possible entre lui et vos assassins. Voilà donc le premier acte de celui qu'on m'a préféré.

Pendant que Turnus redouble de ses âpres paroles la colère des Latins, les femmes de Laurente menées par Amata descendent des forêts, échevelées, gémissantes. Leurs cris se joignent aux clameurs de Tyrrhus et des paysans, de Turnus et des guerriers rutules.

La place, devant le palais, est envahie par la foule qui déborde jusqu'aux degrés du trône royal, avec des remous de fureur.

Latinus est assis, tenant droite et ferme sa tête blanche. Sa main qui porte le sceptre garde sa rigide dignité. Et cependant le cœur du roi est plein de tristesse et de découragement. Malgré les oracles, malgré la volonté des Dieux, tous réclament la guerre !

Amata, penchée vers son époux, le supplie, l'abjure ; Turnus, sous un apparent respect, parle haut et menace. Aux pieds du roi les cadavres défigurés ont, dans leur silence, une terrible éloquence. Mais Latinus détourne les yeux, il se lève de son trône.

— Rien, dit-il, ne pourra m'obliger à résister aux ordres des Dieux ni à reprendre ma parole quand je l'ai donnée. Mais je ne puis plus supporter cette vue ni vous entendre, guerriers affamés de carnage. Je ne vous mènerai pas contre les Troyens. Donnez à un autre ce rôle impie. J'abandonne le pouvoir. La tempête m'emporte ; le Destin est plus fort que moi.

Il dit et, sans plus écouter les exhortations et menaces, il rentre lentement dans son palais, suivi de ses conseillers, sombres et brisés comme lui.

— Tant mieux ! crie Amata en voyant se refermer sur son époux la porte du palais, nous nous défendrons seuls, sans le roi, et nous ne serons pas arrêtés par ses lâches scrupules. Turnus, vous prendrez le commandement de nos deux peuples.

— Est-ce à moi d'ouvrir à deux battants la porte du temple de Janus, toujours fermée en temps de paix ? fait Turnus qui hésite devant cet acte décisif. C'est au roi Latinus, au roi seul qu'il appartient de faire ce geste.

— Le roi s'y refuse, dit un des grands de Laurente.

— Que faire alors ?

Turnus, Amata, les chefs des deux armées se consultent du regard. Ouvrir le temple de Janus, faire tourner sur ses gonds cette porte qui proclame la guerre, celle dont le grincement terrible verse l'épouvante aux cœurs des femmes et des mères, quel roi, tout avide qu'il soit de guerre ou de conquête, a fait sans pâlir ce geste impitoyable ?

Malgré leur colère Turnus et Amata restent immobiles. Vont-ils donc renoncer à la lutte sanglante ? Allecto aura-t-elle en vain soufflé sur eux son haleine empoisonnée ? Non. De ses deux poings tendus, l'immortelle Junon pousse elle-même les battants d'airain.

— Les Dieux ont parlé ! s'écrie Turnus devant ce prodige. En avant, Latins ! Renversons les murs de la seconde Troie.

Toute l'Ausonie semble avoir entendu le cri de guerre de Turnus. Chacun s'arme, monte à cheval. On déploie des enseignes. Les enclumes d'Atina, de Tibur, d'Ardée, de Crustunérie, d'Antemnes retentissent, forgeant des armes neuves. On retrempe les épées des ancêtres et les paisibles laboureurs redeviennent des soldats.

Le mot d'ordre inscrit sur une tablette de bois circule de groupe en groupe. Les rois et les princes latins ou d'origine étrusque, alliés des Rutules et des Laurentins, se mettent en marche pour joindre ceux-ci. Il y a là l'ancien roi d'Étrurie, Mézence et son fils Lausus qui, réfugiés à la cour de Turnus, marchent à la tête de mille guerriers ; Aventin, Catillus, Coras descendus des remparts de Tibur ; Céculus, le fondateur de la ville de Préneste qu'escorte une foule de montagnards armés d'épieux et la tête coiffée d'un bonnet de peau de loup ; Messape, le vaillant dompteur de chevaux, qui mène en bataillons serrés les habitants de Faléries, de Soracte, de Flavinie ; puis Clansus, avec ses cohortes nombreuses comme les flots de la mer de Libye ou comme les épis grillés sous le soleil de la plaine d'Hermus.

Il y a là Halésus, fils d'un compagnon d'Agamemnon, et ses farouches soldats, célèbres par leur adresse dans le jet du javelot ; Ufeus qui commande à de rudes chasseurs qui, même en temps de paix, travaillent la terre tout armés et ne se plaisent qu'à vivre de rapines ; il y a là Virbius, qu'on dit fils du célèbre Hippolyte et qui, habitant des forêts, s'est mis à la tête de ses bûcherons.

Tous ces chefs entourent Turnus et le reconnaissent pour le guide de la guerre. Sa haute taille le distingue parmi leur foule, de même que, par son courage, il les dépasse tous sur le champ de bataille. Son casque à la triple aigrette est dominé par une chimère d'or qui semble cracher du feu ; son bouclier rutile.

Derrière lui, derrière les chefs alliés, l'armée s'ébranle, si nombreuse qu'elle couvre la plaine. Fantassins et cavaliers marchent en ordre, pleins d'enthousiasme. Le sol tremble sous la cadence de leurs pas. Les chants de guerre montent vers le tranquille azur. Et dans son palais Latinus gémit de voir sa parole méconnue et son alliance brisée.



LIVRE X

L'hospitalité de l'Arcadien



Le bruit des apprêts de guerre de Turnus et de ses alliés est parvenu aussitôt à Énée. Il examine ses maigres forces. Certes, les Troyens sont vaillants et aguerris, certes ils se pressent autour de leur chef en appelant à grands cris la bataille, la vengeance à cette rupture éclatante des traités, mais que leur nombre est restreint ! Pour s'opposer au Latium tout entier que pourra ce groupe d'exilés ?

Et Énée songe tristement dans le soir. En prêtant l'oreille, il entendrait les cris des guerriers ennemis réunis dans Laurente, le bruit des armes que l'on forge. Mais la douce quiétude de l'obscurité l'enveloppe. Le Tibre roule ses eaux avec un chant berceur. Et malgré son anxiété, le héros s'est endormi.

Alors, devant ses paupières fermées se lève une image. C'est comme si le dieu du fleuve lui-même se dressait en une immense vague couronnée d'écume blanche que ceint un bandeau fait de feuillage de peuplier. Un manteau mouvant aux tons glauques recouvre le corps chenu du dieu. Et une voix se fait entendre, grave et persuasive.

— Vaillant chef des Teucères, tu hésites et tu doutes. Le bruit de tant de peuples qui s'arment retentit à tes oreilles comme un effrayant tonnerre. Volontiers, tu abandonnerais cette ville que tu dois fonder ici même. La vérité des oracles qui t'ont si souvent guidé t'apparaît aujourd'hui contestable. Chef, saisi d'une crainte légitime, tu n'oses pas aventurer dans une lutte inégale ceux qui t'ont confié leur vie. Mais écoute. Les Dieux sont avec toi malgré toute apparence. Un

seul... Fléchis Junon. Force-la, par tes prières et tes offrandes, à te regarder enfin d'un œil plus favorable. Quand tu verras sur mes bords, dans l'ombre bleutée d'une de mes rives, une laie blanche occupée à allaiter ses trente petits, alors dis-toi qu'à cette place même sera le terme de tes fatigues. Dis-toi que dans trente ans ton Ascagne y fondera Albe, la blanche cité. Énée, ce que je t'annonce n'est point un songe menteur.

Le dieu s'arrête un instant. Énée, dans son sommeil, écoute avec anxiété.

— Je lis dans ton âme, reprend le Tibre. Tu penses que pas un Dardanien ne sortira vivant du choc de tous ces peuples ligués contre toi. Mais tu vas chercher des alliés, mais contre cette écrasante force tu dresseras une force semblable. Dès que l'aube paraîtra, prends avec toi quelques-uns de tes compagnons. Cueillez sur mes rives de tendres rameaux d'olivier ; puis, sur un de vos vaisseaux remonte mon cours jusqu'à la ville de Pallantée. Elle appartient au roi Évandre qui, venu d'Arcadie, de ses montagnes glacées que réchauffe mal le soleil de Grèce, a apporté ses Pénates sur mes bords. Évandre est continuellement en guerre avec les Latins. Il accueillera bien celui qu'ils attaquent. Forme un pacte avec lui. Pour te mener aisément à Pallantée, j'adoucirai le cours de mes ondes et ton vaisseau n'aura pas à lutter. J'ai dit. Que ton cœur s'apaise, victorieux Énée.

Le héros troyen s'éveille aussitôt ; l'aube rosit le beau fleuve qui coule avec une tranquillité inaccoutumée. Dans cette eau pure et claire, plus semblable à la surface unie d'un étang qu'au mouvement d'une onde courante, Énée trempe ses mains et il étend ses paumes implorantes vers l'Orient.

— Tibre paternel, s'écrie-t-il, et vous, Nymphes bocagères qui vous penchez sur lui, assistez-moi. J'obéis à l'ordre que le fleuve sacré m'a donné cette nuit. Daignez m'accueillir et me guider... Compagnons, ajoute-t-il en éveillant Achate et les principaux Troyens, partons. Allons chercher des alliés dans la guerre qui se prépare. Tel est l'ordre des Dieux.

Il les met au courant du songe prophétique qu'il a eu quelques instants auparavant ; et, comme il achève son récit, il pousse tout à coup un cri : à travers la verdure des fourrés, il vient d'apercevoir tout au bord du fleuve une énorme laie au pelage d'un blanc immaculé étendue parmi l'herbe du rivage. Après d'elle, pressés et gloutons, trente petits, blancs comme leur mère, sont suspendus à ses mamelles. Les Troyens émerveillés font retentir l'air de leurs cris de joie.

— Que cette précieuse offrande soit pour Junon, reine des Dieux, déclare aussitôt Énée. Oh ! si par nos prières nous pouvions enfin la fléchir !

Quelques instants plus tard, Énée et quelques-uns de ses

compagnons montent sur deux birèmes légères ; les équipes de rameurs se courbant sur leurs avirons battent en cadence les eaux calmées du fleuve.

Jamais tâche n'a été plus aisée, les flots s'ouvrent sans peine sous les rames, et les rives aux vertes forêts, aux grasses prairies alternent sous les yeux ravis des Troyens.

Tout un jour, toute une nuit ils rament ainsi sans arrêt et sans lassitude. Enfin, devant eux, un amas de collines se dresse et, sur l'une d'elles, tout près du fleuve, s'élève une citadelle qu'entourent quelques maisons éparses. C'est là le royaume d'Évandre le Grec, pauvre domaine âprement disputé à ses farouches voisins, les Rutules.

Or, ce jour-là, sous l'éclatant soleil d'août, le roi arcadien offrait un sacrifice solennel à Hercule, le tueur de monstres et de brigands. Près de lui se tenaient les principaux chefs de son peuple et son fils Pallas, dont le front large et le clair regard semblent plutôt appartenir à un dieu qu'à un homme.

En apercevant la silhouette impérieuse des hauts navires qui remontent le Tibre, les Arcadiens se dressent, effrayés, prêts à s'enfuir.

— Continuez le sacrifice, ordonne alors le jeune Pallas avec calme. Je vais savoir ce que veulent ces guerriers.

Armé d'un javelot, il descend seul avec hardiesse vers le rivage où abordent les birèmes troyennes.

— Que voulez-vous ? demande-t-il avec rudesse, et qui êtes-vous, vous qui osez vous présenter armés dans le domaine d'Évandre ?

Énée admire le tranquille courage du jeune homme. Sur un geste de lui, les Troyens élèvent au-dessus de leur tête les rameaux d'olivier, en symbole de leurs intentions pacifiques.

— Nous sommes des fils de Troie, dit-il, et nos armes ne sont meurtrières que pour les Latins hostiles. Puis-je parler à Évandre ? Je viens ici implorer son secours.

Pallas, au grand nom de Troie, ému et stupéfait, a couru vers Énée, il serre ses mains et le conduit aussitôt devant Évandre.

— Roi, dit Énée en s'inclinant devant le vieillard dont le visage auguste est plein de douceur, je viens vers toi en suppliant et sans détours, sans user d'ambassadeur. Nous avons combattu dans deux camps opposés, toi Grec et moi Troyen, mais nos familles sont unies par les liens du sang ; ta grand-mère Maïa et mon aïeule Électre sont toutes deux filles d'Atlas, le titan qui porte le vaste ciel sur ses épaules. Et nous avons le même ennemi. Si les Latins parviennent à rejeter les Troyens hors de leur pays, comme ils l'espèrent, ils ne laisseront subsister aucun étranger sur son sol. Leur torrent armé viendra détruire ta ville comme il l'aura fait pour ses murailles à peine sorties de terre ; les Grecs après les Troyens seront chassés de cette Italie au doux ciel. Roi, nos guerriers sont intrépides. Nous les savons

expérimentés. Accepte mon alliance : nous serons plus forts pour résister aux Latins.

— Ah ! fait avec douceur Évandré, qui ne cesse de contempler le héros. Glorieux Énée, je retrouve en toi, à s'y méprendre, le visage, l'allure, la voix d'Anchise, ton père. Naguère il accompagna Priam à Salamine quand le roi troyen, allant visiter sa sœur Hésione, vint jusque dans nos montagnes d'Arcadie. J'admirais Anchise et il me témoigna de l'affection ; Des présents que je conserve avec respect sanctionnèrent notre amitié. C'est te dire qu'en te tendant la main je ne fais que renouveler avec ta race une vieille alliance. Asseyez-vous, toi et les tiens, à notre table, afin de vous reposer et de vous rafraîchir. Demain nous envisagerons ce qu'il convient de faire pour notre commune défense.

Les Troyens prennent joyeusement place à la table en fête. En l'honneur d'Hercule à qui ce jour est consacré les convives ceignent leur front de rameaux de peuplier, arbre entre tous cher au demi-dieu. Le dos entier d'un bœuf est servi aux Troyens, en signe de particulière estime, et les coupes se remplissent de vin couleur de rubis.

Pendant le repas, Évandré narre à ses hôtes les grands exploits d'Hercule sur ce sol et la raison des sacrifices qui lui sont offerts chaque année à pareille époque. Grâce à lui le brigand Cacus, géant mangeur de chair humaine, qui désolait le pays par ses meurtres et ses rapines, a été anéanti. Anéanti l'ancre de ses brigandages. La force colossale d'Hercule est venue à bout de ce monstre et du rocher qui l'abritait. Et depuis lors, un autel élevé sur les lieux de cette suprême lutte se charge tous les ans de sacrifices et d'offrandes, en témoignage de la reconnaissance des populations délivrées.

Le soir est venu, rougissant l'azur calme. Autour de l'autel, les prêtres entonnent un chœur qui célèbre les hauts faits d'Hercule. Les bois résonnent de leurs chants. Puis, la cérémonie terminée, Arcadiens et Troyens s'en retournent à la ville. Évandré, pour gravir la colline, s'appuie sur le bras robuste de son fils et sur celui d'Énée.

— Notre hospitalité, dit-il à celui-ci tout en marchant, ne sera pas fastueuse. Notre demeure n'a rien d'un palais et une simple couche de feuilles est le seul lit que je puisse t'offrir. Avant nous, ces collines chargées de bois abritaient une race d'hommes sans civilisation. Ils ne savaient pas atteler de bêtes de trait et ne cultivaient pas la terre. Leurs seules demeures étaient les troncs de gros arbres. Ils vivaient de fruits et de chasse. C'était l'âge d'or. Puis sont venues des bandes ausoniennes et sicanes, et bien souvent parmi toutes les luttes de l'âge de fer ce sol a changé de nom. Ce fleuve que nous appelons le Tibre se nommait jadis l'Albula. Mais viens, cher Énée, nous approchons. Voici devant nous la porte de Pallantée.

Énée suit son guide qui tour à tour lui désigne ces lieux que

l'Histoire rendra célèbres dans la suite des âges et qui sera Rome la divine. Dans la roche glacée, la grotte du Lupercal ouvre ses trois galeries ; l'énorme Bois sacré dont Romulus fera le lieu d'asile par excellence ; le bois d'Argilète, la roche Tarpéienne dont nul ne s'approche sans frémissement ; et cette lande hérissée de buissons sauvages où plus tard le Capitole dressera son fronton orné de statues d'or.

Avec émotion Énée parcourt des yeux ce territoire agreste où les Destins doivent faire grandir sa race et l'élever jusqu'aux cieux. Et quand il s'endort sous le toit rustique du roi arcadien, sur la couche feuillue que recouvre une peau d'ours, de son cœur s'élève vers les Dieux, dont l'éternité domine la passagère existence des hommes, une fervente imploration.

L'aube le trouve debout, attendant le réveil d'Évandre. Arcadiens et Troyens se réunissent autour de leurs chefs. Ils se sont assis à l'ombre des pins. Pallas vêtu de la dépouille d'une panthère ressemble au jeune Hippolyte, fier et beau comme lui. Son père le regarde avec amour et orgueil.

Cependant un nuage assombrit parfois le front du vieillard. Un secret pressentiment lui dit que cette vision de son fils debout, auréolé de soleil, est une des dernières qui frapperont ses yeux. Il soupire, mais se levant :

— Vaillant Énée, dit-il, invincible chef des Teucères, j'ai longuement réfléchi dans le silence de la nuit à ce que nous sommes, à ce que sont nos ennemis. Nos forces, à nous autres Arcadiens, sont de trop peu de poids – mon peuple n'est pas nombreux – pour équilibrer suffisamment la fortune des batailles entre nous et l'ennemi. Heureusement un hasard inattendu nous offre des alliés puissants et bien armés. Ce sont les descendants des Lydiens qui s'établirent jadis sur les monts Étrusques. Leur dernier roi Mézence était un farouche, un cruel tyran dont il est impossible d'énumérer les forfaits. Ses sujets lassés de lui se sont révoltés et, pour éviter d'être massacré par leur juste fureur, il s'est enfui et s'est réfugié sur le territoire des Rutules. Nul doute que, par reconnaissance, il n'accompagne Turnus dans la guerre que celui-ci te déclare. Or, les Étrusques ne se sont pas apaisés par cette fuite. Ils réclament la mort du roi criminel et sont prêts à envahir les états de celui qui t'a accueilli. C'est toi qui seras le chef de cette armée exercée et qui ne respire que la lutte.

— Mais, objecte Énée, les Étrusques voudront-ils se soumettre aux ordres d'un chef étranger ? Je crains que leur fierté n'y répugne.

— Nullement, répond Évandre. Au moment où l'armée se mettait en marche pour franchir la frontière des Rutules un devin les a arrêtés. « Un oracle, leur a-t-il dit, s'oppose à ce que vous ayez à votre tête un chef du même pays, et cela sous peine d'être vaincus. Choisissez donc

un prince étranger pour vous mener au combat. » Aussitôt Tarchon, l'un des grands d'Agylla, m'a envoyé des ambassadeurs portant le sceptre royal et la couronne. Mais je suis trop vieux, je ne puis plus combattre. Et mon fils ne peut me remplacer étant, par sa mère, d'origine italienne. Énée, tu es le chef indiqué de cette armée sans roi et les Dieux t'ont bien guidé en te menant ici à cette heure où les Étrusques réclament un chef. Pars donc à la tête de ces troupes. Mon fils te suivra. Il s'instruira et se formera à ton exemple. Je lui donne le commandement de quatre cents cavaliers. Que ne puis-je vous accompagner, défendre les exilés contre Turnus et ses alliés !

Énée demeurait pensif. Des yeux, il interrogeait Achate, le fidèle compagnon, celui dont les avis précieux et les encouragements l'ont soutenu toujours.

— Accepte, noble Énée, fait vivement Achate. Ne vois-tu pas que c'est la volonté des Dieux ?

Et comme pour donner une assurance formelle aux paroles du fidèle ami, à ce moment un éclair zigzague dans le ciel serein, un coup de tonnerre retentissant fait trembler la campagne. Des sons lointains de trompettes tyrrhéniennes semblent venir du ciel.

Troyens et Arcadiens saisis d'admiration et d'effroi lèvent la tête. Au-dessus d'eux dans l'azur, très haut, s'agitent des formes rutilantes, armes et cuirasses s'entrechoquent avec bruit.

— Demandons la guerre ! s'écrie alors Énée qui s'est dressé, le cœur palpitant. Ces images sont celles des batailles qui vont se livrer, des batailles où nous serons vainqueurs. Ô ma mère, déesse secourable à ton fils, tu m'as promis que lorsque la nue verrait s'agiter les futures images de combattants, c'est que la bataille serait proche pour moi. Ma mère, j'attends les armes que tu me promis alors.

Énée, les bras tendus vers la voûte étincelante, descend comme poussé par une force mystérieuse le long d'un ruisseau que bordent de noirs sapins. Bientôt un rideau d'arbres épais le dérobe à la vue de ses compagnons. Une lumière merveilleuse règne sous la feuillée. Dans un halo de rayons, Vénus, la plus belle des déesses, sourit à son fils.

— Tiens, dit-elle en posant ses lèvres sur le front du héros, voici des armes dignes de toi. Je les ai demandées moi-même à Vulcain. Je les ai obtenues de sa tendresse. Thétis et l'Aurore intervinrent naguère auprès de lui pour leurs fils, moi son épouse, n'aurais-je pas eu au moins le même pouvoir sur lui ? Toute cette nuit, sa forge de l'île Lipara a retenti du choc des marteaux sur les enclumes. L'airain et l'or ont coulé à flots sous les soufflets de peau de taureaux des Cyclopes. Admire le résultat de tout ce travail, mon fils : cet énorme bouclier formé de sept plaques d'or, ce casque qui semble jeter des flammes, cette cuirasse rayonnante qui te fera affronter sans péril l'assaut de l'impétueux Turnus et de ses alliés, fussent-ils vingt à l'attaquer à la

fois.

Énée prend avec une joie triomphante la longue épée à la garde richement ciselée. Il la brandit au-dessus de sa tête :

— Merci, ma mère, crie-t-il. Ton aide me donne la victoire. Oui, quel que soit le nombre de ses ennemis, le fils de Vénus ne peut s'avouer vaincu avec de telles armes. Merci, merci.

Portant ses armes éblouissantes, le héros va rejoindre Évandré et son fils qui l'accueillent avec des exclamations de joie. Arcadiens et Troyens se pressent autour d'Énée pour admirer l'épée, le bouclier, le casque sans pareils. Tous sont fiers d'avoir à obéir au fils d'une Immortelle.

Les préparatifs de guerre sont poussés rapidement. Des messagers vont en toute hâte prévenir Tarchon et les habitants d'Agylla. Ce ne sont, parmi les partisans d'Énée, que joyeuses rumeurs. Sous un héros comme le Dardanide les combats ne peuvent être qu'autant de victoires.

Des sacrifices sont offerts aux Dieux, puis tandis que, remontant sur un des vaisseaux quelques Troyens se laissent aller au fil du fleuve pour apporter à Ascagne la nouvelle de tous ces événements, Énée, Pallas, les guerriers troyens et arcadiens montent à cheval. Ils vont rejoindre les Étrusques et envahir les États du roi des Rutules.

Évandré, la main sur le pommeau de la selle de son fils, accompagne les cavaliers jusqu'à ce que ses jambes trop lasses ne lui permettent plus de suivre le pas des chevaux. Alors il s'arrête, et, les yeux baignés de larmes :

— Mon fils, dit-il, amour, espoir de ma vieillesse, toute ma richesse et ma joie, pourquoi faut-il que l'âge mette entre nos chemins une infranchissable barrière ? Si je pouvais marcher encore rien ne m'empêcherait de te suivre. Aucune volonté humaine. Te voir partir brise mon cœur. Ô grand Jupiter, si mon Pallas doit revenir, si le destin me le conserve, ah ! respecte ma vie. Fais que je puisse serrer sur mon cœur, vivant et glorieux, mon enfant bien-aimé. Mais si la Parque a déjà aiguisé pour lui ses ciseaux, si sa jeune vie doit s'éteindre dans les champs laurentins, sous les javelots de ses ennemis, prends, prends mes jours sans plus attendre. Mon fils, mon fils, si je ne dois pas te revoir, ah ! que je meure sur ce dernier baiser.

Pallas sanglotant s'arrache des bras de son père.

La tête blanche du vieillard s'est inclinée sur sa poitrine, ses gémissements s'éteignent dans un soupir douloureux et Évandré évanoui tombe entre les bras de ses serviteurs en larmes.

— Justes Dieux ! fait Énée qui ne peut s'empêcher de pleurer à la vue de cette douleur paternelle, vous ne permettrez pas que mon Destin, pour asseoir ma race sur cette terre d'Italie, puisse causer de si affreux malheurs dans des cœurs comme ceux-là.

Et afin de distraire le jeune Pallas de la pensée pénible de cette séparation, il règle le pas de son cheval sur le pas de celui du fils d'Évandre. Mais il doit lutter contre sa propre angoisse pour parler joyeusement. Ne sait-il pas que tant de gloire se paie d'une monnaie de sang ? Et au-dedans de lui il s'accuse de n'avoir répondu à l'hospitalité du vieux roi arcadien qu'en lui prenant son plus précieux trésor : la vie de son fils unique.

Debout sur les murailles de Pallantée, les mères, les vieillards regardent avec angoisse disparaître dans les tourbillons de poussière d'été les escadrons dont les cuirasses luisent au soleil.

À travers les buissons la colonne guerrière ondule, choisissant le chemin le plus court. Parfois un cri de commandement s'élève, la colonne serre ses rangs. Le fer d'un cheval heurte un fragment de roche et le bruit métallique emplit la plaine poudreuse.



LIVRE XI

Nisus et Euryale



ais pendant ce temps Junon n'est pas demeurée inactive devant ces événements qu'elle n'a pu empêcher et elle a chargé Iris, son habituelle messagère, de se rendre auprès de Turnus.

La rapide déesse se présente au roi des Rutules sous l'apparence d'un soldat qu'une longue course a essoufflé.

Turnus était assis pensif à l'ombre d'un rosier aux fleurs roses, quand Iris s'arrête devant lui.

— Roi, dit-elle, je t'apporte des nouvelles qui vont te permettre de porter un coup mortel à la résistance des Dardaniens. Énée a quitté son camp avec une bonne partie de ses soldats. Il a remonté, par le Tibre, jusqu'au Palatin d'Évandré et là, faisant sa jonction avec une bande – une poignée ! – d'habitants des monts Étrusques, il a pénétré dans l'Étrurie, cherchant du secours contre toi dans la ville de Corythus. Ne vas-tu pas profiter de son imprudent éloignement pour surprendre son camp, t'emparer de ses vaisseaux, de ses vivres et de son fils qu'il a laissés sous la surveillance de quelques chefs ? Allons, pars !

Turnus fronce le sourcil à cet ordre donné d'une voix brève par ce soldat bien hardi pour parler ainsi à son chef, mais Iris s'est envolée et, voyant dans le ciel l'arc-en-ciel que fait le déploiement de son écharpe divine, le roi des Rutules lève ses paumes vers l'azur.

— Déesse, dit-il, je t'obéis. Que grâces te soient rendues pour t'être intéressée à ma victoire. Rutules, Laurentins et vous tous, nos alliés, ajoute-t-il à très haute voix tout en rejoignant l'armée campée dans la

plaine, dirigeons-nous vers le camp des Troyens. Il faut l'attaquer sans retard. Je sais de source sûre – les Dieux sont avec nous – qu'Énée en est sorti. Nous l'emporterons sans peine.

Et bientôt une immense colonne de poussière accompagne l'armée en marche.

Turnus va le premier. Escorté de vingt cavaliers d'élite, il devance en éclaireur l'armée trop lente au gré de son impatience. Son cheval thrace à la robe pie galope comme le vent. Bientôt le roi des Rutules est en vue du camp fortifié. Alors, il brandit son javelot et le lance dans les airs en signe de combat. Toute l'armée a aperçu son geste et l'acclame avec ardeur.

Derrière leurs murailles où ils se sont réfugiés, dès que les guetteurs ont annoncé l'approche de l'immense et menaçante colonne de poussière, les Troyens ont aperçu aussi le javelot lancé en l'air par Turnus.

— C'est la guerre, dit Caïcus, un des plus vaillants officiers d'Énée. Souvenez-vous, guerriers, de l'ordre du chef. En cas d'attaque, nous ne devons à aucun prix sortir de nos murailles. Nous serions trop faibles pour combattre en plaine dans une bataille rangée, tandis que nous pouvons nous défendre avec succès à l'abri de nos retranchements et de nos murs.

Les Troyens soupirent un peu à l'idée de ne défendre leur camp qu'avec prudence et sans pouvoir faire des actions d'éclat, mais ils obéissent à celui qui parle, au nom de leur prince, le langage de la raison.

Les cris ironiques des troupes de Turnus leur parviennent. Des guerriers qui se cachent derrière leurs remparts comme des-femmes craintives ! Quelle lâcheté ! Et Turnus, enflammé de colère devant cette attitude imprévue, tourne à cheval autour des solides murailles, de l'air exaspéré d'un loup qui, palpitant de faim, rôde autour d'étables bien closes.

Quel moyen employer pour forcer ces Teucères à sortir, pour les entraîner dans la plaine ? Le Rutule se creuse l'esprit, et laisse son cheval marcher à son gré le long des murs troyens.

Le lit encaissé du Tibre arrête tout à coup le pas de l'animal et fait se relever avec espoir la tête de son maître.

Le fleuve, auquel est adossé tout un côté du camp, sert de port à la flotte troyenne. Elle se dissimulait là, aux premiers regards de l'ennemi, mais, découverte, elle ne peut lui échapper, et, du camp, nulle défense n'est possible.

— Rutules, Laurentins ! appelle Turnus plein d'espoir, la flotte dardanienne est à nous ! Fonçons sur elle, incendions-la. Ils n'auront plus aucun moyen de fuite.

Il saute à bas de son cheval, saisit un brandon de pin qu'il enflamme

puis, suivi de jeunes guerriers, il descend à la rive et, d'un bond prodigieux, atteint les vaisseaux. Cinquante, cent guerriers l'imitent aussitôt. Les Troyens impuissants pleurent et se lamentent derrière leurs remparts. Les poings se tendent avec colère vers les chefs qui ont commandé cette funeste inaction.

La fumée de la résine brûlante monte en nuages vers le ciel.

Mais les Dieux encore s'opposent aux desseins des hommes. Eux qui font périr soudain les joies près d'éclorre, ils arrêtent cette fois le malheur dans sa course. Jupiter enlève les vaisseaux phrygiens à l'incendie qui les menace.

Au temps où Énée construisit sur le mont Ida où il s'était réfugié la flotte qui devait l'emporter loin des ruines fumantes de Troie, il osa couper les noirs sapins et les érables dont il devait les façonner, dans un bois sacré qui appartenait à Cybèle, mère des Grands Dieux. Mais il ne le fit pas sans la permission de la bonne déesse. Elle lui donna avec joie ces arbres, objets de sa prédilection. Pourtant, dans son cœur elle soupirait à la pensée que ces troncs hauts et lisses où circulait la sève connaîtraient la pourriture et s'émietteraient, rongés par les vers. Et s'adressant à son fils Jupiter elle le pria d'accorder à ces arbres, pour l'amour d'elle, la faculté de ne point périr.

— Être immortels ? fit le Maître des Dieux en souriant, que me demandes-tu là, ma mère ? Je ne puis donner à des morceaux de bois, à des planches qui demain seront des carènes de navire une qualité qui n'appartient qu'aux divinités. Mais ce que je t'accorde c'est que, lorsque les Troyens auront été amenés aux lieux que leur marque le Destin, je changerai en divinités des ondes ces navires qui, si longtemps, auront fendu les flots.

Et Jupiter, pour appuyer solennellement sa promesse, fit un signe de tête dont tout l'Olympe trembla.

Or, à l'heure où Turnus, une torche à la main, se précipitait sur les navires, ceux-ci, de par la promesse du grand Jupiter qui ne pouvait les laisser périr pas plus par la flamme que par l'eau, se métamorphosèrent.

Sous les yeux ébahis des Rutules, sous ceux émerveillés des Troyens, chacun des vaisseaux, rompant de soi-même la corde qui le reliait à la rive, plongea lentement dans la mer.

Turnus n'avait eu que le temps de faire un saut en arrière pour ne pas être entraîné dans le tourbillon de ce brusque naufrage.

— Tout est mieux ainsi, déclara-t-il à ses alliés qui l'entouraient et le pressaient de questions, les Troyens perdent sans peine pour nous le secours de leur flotte, nous n'avons qu'à nous réjouir, et...

— Regardez, interrompit tout à coup Messape en poussant un cri vers les ondes à l'endroit où venaient de disparaître les navires.

De blanches figures semblables à des proues sortaient de l'eau

glauque ; doucement elles s'éloignaient, bercées par la brise, et leur nombre était égal au nombre des vaisseaux troyens.

Cependant une voix immense et redoutable emplissait l'air :

— Allez, disait-elle, neufs immortelles, allez vers la mère des Dieux et dites-lui que son fils a tenu sa promesse. Nul ne touchera plus à vous, déesses marines.

Quittant l'embouchure calme du fleuve, ce qui avait été des vaisseaux s'estompait parmi les cris des spectateurs.

— Eh bien, fait rudement Turnus, qui ne remarque pas sans crainte l'hésitation qui s'est emparée de ses troupes, vous laissez-vous arrêter par un futile incident qui n'a d'importance grave que pour les Teucères ? La terre nous appartient ; si la mer est refusée à nos ennemis, que leur restera-t-il ? Je bénis au contraire les Dieux propices qui livrent plus sûrement nos ennemis à nos coups. Je ne m'effraie pas de toutes les prédictions qui les concernent. Ils devaient aborder à la terre italienne, obtenir l'alliance d'un roi. C'est fait. Leur fortune s'arrête là. À moi aussi on a prédit de grandes choses. La meilleure prédiction, c'est moi-même qui me la fais : j'exterminerai les Teucères et je reconquerrai ma fiancée. Ah ! ils ont confiance, ces stupides, dans la solidité de leurs retranchements, mais ne se sentaient-ils pas aussi en sûreté entre les remparts de Troie et n'ont-ils pas vu ceux-ci s'abîmer dans les flammes ? Allons, guerriers, donnons l'assaut à ces murs. Je ne me cacherai pas, pour les prendre, dans les flancs poudreux d'un cheval de bois. Je n'agirai pas comme les Grecs plus subtils que vaillants et ils ne nous tiendront pas en échec pendant dix années. Demain, quand reviendra l'aube, le campement troyen sera tout près de sa fin. Allons nous reposer, amis. La nuit tombe. Nous nous éveillerons dispos et prêts à une victorieuse attaque.

Ayant dit, Turnus charge Messape d'entourer les bivouacs de fortifications légères et de placer des sentinelles aux portes. Une garde relevée de deux en deux heures fera le guet sur les parapets. Ces précautions prises, le roi des Rutules, qui a fait dresser sa tente non loin de là, va s'étendre, veillé par ses écuyers. Autour des chefs, les soldats boivent ou jouent, confiants dans la ronde que mène la garde. Couchés sur l'herbe, ils devisent gaïement de la prochaine défaite de leurs ennemis.

Du haut de leurs remparts, les Troyens, qui ne dorment ni ne jouent, Mnesthée, Ségeste et Caïcus, ces lieutenants d'Énée que le héros a choisis comme chefs du camp en son absence, tiennent conseil. La tranquille assurance de Turnus a rempli les cœurs troyens d'inquiétude. Sans arrêt, ils multiplient les rondes et visitent les portes. Malheur aux sentinelles qu'abattrait la fatigue.

Mais nul n'est à réprimander. Le soldat le moins vaillant sait que l'heure est grave, que la plus légère défaillance peut être pour le camp

une question de vie ou de mort, et chacun est à son poste.

À l'une des portes deux amis s'entretiennent à voix basse pour ne pas déranger le sommeil du jeune Ascagne qui dort dans la tente voisine. L'un de ces amis s'appelle Nisus. C'est un homme d'une trentaine d'années au mâle visage. Jamais il n'y a eu dans l'armée troyenne de lanceur de javelot plus adroit. Ses robustes épaules disent sa force et son clair regard sa loyauté.

L'autre est un jeune homme de dix-huit ans à peine. Ses grands yeux bleus au regard mélancolique et ses blonds cheveux bouclés accentuent encore son apparence enfantine. Sa voix est douce mais son âme ne connaît pas la peur. Il a nom Euryale et il ne quitte guère Nisus à qui il est uni, malgré la différence d'âge, par la plus vive amitié.

Aux combats, aux jeux, pendant le repos ou les repas, les deux compagnons sont toujours ensemble. Leur affection est légendaire parmi les Troyens.

Ce soir-là, Nisus a un air profondément absorbé. Euryale interroge son ami.

— À quoi songes-tu ? lui dit-il. Tu ne parles pas et tes yeux sont grands ouverts. Que regardes-tu dans la nuit ?

— Je regarde ces Rutules si paresseusement allongés dans l'herbe, répond Nisus d'un ton rêveur. Et je me dis que la barrière qu'ils ont mise tout autour de nous n'est pas infranchissable.

— Infranchissable ? fait vivement Euryale. Mais qui songerait à la franchir ?

— Un assiégé. Et je me sens être cet assiégé-là. Tout notre camp fait des vœux pour qu'Énée, prévenu du danger que nous courons, soit rappelé promptement. Il me semble qu'après avoir franchi cette ligne de dormeurs, il est aisé, en longeant le Tibre, de parvenir rapidement aux murs de Pallantée. Cher Euryale, j'ai le dessein, si le roi Ascagne consent à m'accorder la récompense promise à celui qui pourra joindre Énée, d'essayer dès ce soir de m'échapper du camp.

— Quoi, fait Euryale avec étonnement, tu songes à une récompense quand il s'agit d'un acte utile au roi ?

Nisus hausse les épaules.

— Je n'y songe que pour toi, fait-il simplement. À moi, la gloire seule me suffit. Mais toi, tu es jeune. Et puis tu as une vieille mère dont il faut adoucir la vie par un peu de bien-être. Aussi, si le roi t'accorde ce que je lui demanderai...

— Je n'en profiterai pas, dit Euryale avec reproche. Comment peux-tu envisager la possibilité de partir seul, sans m'emmener avec toi ?

— Une telle entreprise ne va pas sans danger.

— Et c'est pour cela que je ne te laisserai jamais partir sans moi, fait Euryale. Mon père n'a pas fait de moi un lâche dont l'amitié s'arrête

devant le péril. Mon cœur méprise la mort. Ce n'est pas trop payer la gloire que de l'acquérir au prix de sa vie.

— Allons ! soupire Nisus. Je vois bien que tu ne veux pas me laisser mourir seul. Je le regrette. Je comptais sur toi pour me rendre les honneurs funèbres. Mais, Euryale, as-tu songé à ta mère ? Tu es sa joie et son appui. C'est pour te suivre que, presque seule des femmes troyennes, elle n'a pas consenti à demeurer avec les autres entre les remparts d'Acesta. Si je devais te survivre, cher ami, comment oserais-je soutenir le regard de cette malheureuse mère ?

— Tais-toi, fait vivement Euryale qui a rougi, mais dont le sourcil reste froncé avec résolution. La nuit s'avance. Si nous tardons trop, nous devons renoncer à ton projet. Voici les sentinelles qui viennent nous relever, nous allons pouvoir quitter notre poste et parler au roi Ascagne. Viens, Nisus.

Bientôt les deux amis paraissent devant Ascagne, qui a réuni dans sa tente son conseil formé des lieutenants de son père.

Le visage du jeune prince est pâli par la fatigue et l'inquiétude. Malgré son inexpérience, le danger de la situation des Troyens lui apparaît nettement.

— Que me voulez-vous ? demande-t-il aux deux guerriers qui se tiennent debout devant lui. En quelques mots Nisus lui fait part de son projet :

— Les Rutules sont plongés dans le sommeil de l'ivresse pour la plupart, ajoute-t-il. La fumée de leurs feux mal entretenus obscurcit le ciel sans éclairer la terre. Euryale et moi, nous avons souvent longé le fleuve dans nos parties de chasse et plus d'une fois nous avons poussé non loin de la ville de Pallantée.

— Mais l'ennemi ?... objecte Ascagne.

Les deux jeunes gens lèvent les épaules avec intrépidité.

— Ah ! mon prince, fait Mnesthée en entourant de ses bras le cou des deux braves, nous ne pouvons douter du haut destin réservé à la race troyenne, puisque les Dieux peuvent mettre dans le cœur de nos jeunes gens tant de bravoure et de dévouement !

Ascagne s'est levé tout ému. Lui aussi il serre sur son cœur Nisus et Euryale.

— Quelle récompense peut être digne de vous, amis ? Si vous parvenez à joindre mon père, à nous le ramener, tout ce que je possède, tout ce que la Tyrienne Didon m'a donné en présents sera à vous. Mes deux coupes d'argent ciselé, un cratère antique, deux trépieds. Et si nous sommes vainqueurs des Latins, vous tirerez au sort entre vous deux le beau cheval de Turnus et son armure. Mon père vous donnera des captifs, des esclaves, des domaines. Euryale, tu es à peine plus âgé que moi, veux-tu être mon ami ? Je t'adopterai pour compagnon de tous mes travaux, de toutes mes gloires, pour

conseiller.

— Merci, prince, fait Euryale en souriant. Au-dessus de tous ces dons il en est un que je sollicite. Ma mère... je suis son seul enfant... Si je venais à lui manquer... Elle ne sait rien de mon projet et je ne l'ai pas même embrassée dans la crainte qu'elle ne devinât le danger que je cours. Promets-moi, ah ! promets-moi, prince, par cette main que j'embrasse, de consoler ma mère, de la secourir dans sa douleur et sa pauvreté...

Les yeux d'Euryale se sont remplis de larmes. Autour de lui retentissent les sanglots.

— Pars tranquille, dit Iule qui pleure, le cœur serré à la pensée de la peine de son père s'il venait à le perdre. Pars, Euryale. À dater de cette heure, ta mère sera la mienne. Au revoir, frère. Que les Dieux vous protègent tous deux.

Il a détaché de sa ceinture sa belle épée toute dorée dans son fourreau d'ivoire et ciselée par un artiste crétois ; il la tend à Euryale. Mnesthée revêt Nisus d'une peau de lion et lui met entre les mains ses pauvres javelots. Puis, jusqu'aux portes, Ascagne et ses conseillers accompagnent les deux amis en leur faisant mille recommandations de prudence. Hélas ! ces paroles sont autant de souffles vains qui se perdent dans l'espace.

Les portes ont tourné sans bruit sur leurs gonds et comme deux ombres impalpables, aussi silencieux, Nisus et Euryale se sont glissés au dehors. En rampant, ils franchissent les fossés et ils paraissent au camp des Rutules.

Là, ils s'arrêtent. Les dormeurs gisent enchevêtrés, couchés entre les chars sur l'herbe, sur le sable dans un pêle-mêle d'armes, de harnachements, de vases de vin vides.

— Ami, dit tout bas Nisus, se penchant à l'oreille d'Euryale, nous ne passerons qu'en nous faisant jour par le glaive. J'attaque le premier. Tu te glisseras par la trouée que j'aurai faite. Mais veille à ce que les ennemis ne nous surprennent pas par derrière.

Et l'épée à la main, il se jette d'un bond souple sur un groupe qui ronfle avec bruit. Rhamnès, un des rois alliés de Turnus, plusieurs serviteurs, des guerriers, sont ses premières victimes. Tous ces malheureux passent sans un cri du sommeil à la mort.

Euryale a pris sa part du massacre. Son épée frappe sans trêve, égorge, s'enfonce dans des poitrines. Nisus est obligé de retenir le bras de son ami.

— Le chemin est ouvert, lui dit-il. Ne perdons pas notre temps.

Et s'emparant chacun comme dépouilles opimes, Euryale du ceinturon d'or de Rhamnès, Nisus du léger casque de Messape, ils sortent du camp et s'éloignent avec rapidité.

— Qui va là ? fait soudain une voix devant eux.

— Pourquoi prenez-vous ce chemin, guerriers, et où courez-vous ainsi armés ? dit une seconde voix, mais qui celle-là part de la place qu'ils viennent de quitter.

Ils sont cernés. Des cavaliers revenaient en nombre de la ville, ils arrivaient au camp juste au moment où les deux amis en sortaient. Le casque de Nisus étincelant sous un faible rayon de lune a attiré leur attention.

Nisus et Euryale se sont jetés dans l'ombre d'un bosquet proche. Ils ne cherchent pas à donner avec audace une explication qui les sauverait peut-être. Ils ne songent qu'à fuir.

— Connaissez-vous ce bois et ses détours ? demande le chef des cavaliers à ses hommes.

La réponse de ceux-ci est affirmative, car ce sont des Laurentins. Tous ces alentours de leur ville leur sont familiers, tandis que Nisus et Euryale ne parviennent pas à sortir des broussailles épineuses où ils sont entrés au hasard.

Les ténèbres les égarent tout à fait. Les mains tendues en avant, buttant dans les racines, ils vont sans savoir où. Bientôt Nisus, qui a marché plus vite, se trouve éloigné d'Euryale. Le hasard a voulu que, d'instinct, par les clairières, il ait regagné le fleuve, échappant aux cavaliers qui ne le cherchent pas si loin. Il s'arrête et respire avec soulagement.

— Nous sommes sauvés, dit-il à mi-voix, car il croit Euryale derrière lui.

Mais il n'obtient aucune réponse. Il élève le ton. Il appelle avec angoisse.

— Euryale !

Rien que le silence des bois noirs.

Il semble à Nisus que son cœur se tord soudain dans sa poitrine ; ce cœur si robuste palpite à se briser comme un frêle cœur d'oiseau.

— Euryale !

Au loin un cri de souffrance et de colère est comme une réponse à l'appel angoissé. C'est la voix d'Euryale, la voix de l'ami, du frère qui est plus cher à Nisus que sa propre vie. À quoi bon être sauvé, à quoi bon vivre si Euryale, Euryale est mort !

Avec une clameur de rage, Nisus bondit en arrière, il court comme un fou à travers le bois, se déchirant aux épines, insoucieux de trahir sa présence par le bruit de sa course.

Il s'arrête enfin. Dans une clairière violemment éclairée par la lueur de torches qu'élèvent des cavaliers, Euryale se débat au milieu d'adversaires qui l'accablent et l'entraînent.

— Dieux ! fait Nisus qui chancelle de désespoir, et toi, Latone protectrice des chasseurs, permettez que mon adresse puisse secourir mon ami !

Il brandit son javelot et le lance avec force et précision. Le trait siffle dans la nuit, il traverse l'espace et s'enfonce dans le dos d'un des Laurentins qui levait au-dessus de la tête d'Euryale son poing armé d'un glaive. Le Laurentin tombe dans un flot de sang.

Un instant de confusion s'empare des cavaliers. Au milieu d'eux un second homme vient de tomber, la tête traversée d'un javelot. Euryale devant ce secours devine la présence de son ami ; il se débat avec plus de violence.

Peut-être échapperait-il à ses adversaires épouvantés de cette mort qui, venue de l'ombre, plane sur eux et choisit ses victimes, mais le chef des cavaliers, un Rutule nommé Volcens, bondit furieux sur le jeune Troyen.

— C'est toi qui paieras pour l'assassin caché, crie-t-il brandissant son épée.

— Arrêtez ! rugit Nisus au comble du désespoir et, sortant de l'ombre aussitôt. Arrêtez ! Euryale est innocent. C'est moi qui ai tout fait, c'est moi seul qu'il faut punir.

Un cri atroce sort de sa bouche. L'épée de Volcens s'est enfoncée dans la poitrine d'Euryale. Celui-ci ferme les yeux et tombe sans un gémissement comme une fleur tranchée par la charrue.

Alors Nisus ne connaît plus rien. Il se rue en hurlant sur les cavaliers qui, pris de peur, croient voir un démon et se défendent tout tremblants. Du bras, Nisus les écarte. Celui qu'il cherche, c'est Volcens, ah ! s'il pouvait lui manger le cœur ! Il bondit comme un fauve. Les cavaliers se sont repris et serrés en groupe devant leur chef, ils tâchent de le défendre contre Nisus.

Vains efforts. L'épée du Troyen, tournoyant au-dessus de la tête du Rutule avec de sauvages éclairs, s'est enfoncée dans cette bouche ouverte sur un cri d'horreur.

— Ah ! hurle Nisus. J'ai ma vengeance. Maintenant, je puis mourir. Euryale, cher Euryale, nous entrerons ensemble au séjour des Morts.

Percé de coups, il s'est jeté sur le corps sanglant de son ami et c'est dans un dernier embrassement que s'exhale son âme fidèle.

Oh ! dans les mémoires des hommes, beaux jeunes gens, doux amis, vous vivrez aussi longtemps que ces récits iront transmettre aux races les grandes choses du Passé.

Les cavaliers laurentins ramenant leurs morts et les cadavres des deux Troyens reviennent en hâte au camp de Turnus, qu'ils trouvent dans la consternation. L'aurore en répandant ses rayons sur la terre a dévoilé le drame sanglant de la nuit. Les soldats de Rhamnès pleurent leur chef.

— Nous le vengerons ! promet Turnus. Aujourd'hui même, nous attaquerons le camp troyen. La vie de Rhamnès sera payée chèrement.

Il fait attacher au bout de deux piques les têtes d'Euryale et de

Nisus, et les fait porter devant les murailles des Troyens avec des menaces et des cris.

La vue de ces têtes dégouttantes de sang éveille parmi les soldats d'Ascagne un effroi douloureux. La nouvelle se répand avec rapidité à travers le camp. Elle parvient aux oreilles de la mère d'Euryale.

Un nuage passe devant les yeux de la malheureuse femme, la navette que conduisaient ses doigts habiles tombe de sa main. D'un pas saccadé, elle sort de sa tente et marche vers les remparts.

Sans crainte des traits qui commencent à semer la mort, elle se penche comme pour baiser le visage sanglant qu'une main élève vers elle, en dérisoire offrande. Les mots se pressent en tumulte sur ses lèvres couleur de cendres d'où la vie semble se retirer.

— Mon fils, halète-t-elle, c'est ainsi que je te revois ! et tu m'as laissée seule ! et je ne puis même pas donner à ton corps la sépulture, il sera la proie des chiens et des vautours. Grand Jupiter, aie pitié de ma détresse, brûle mon cœur d'un trait de ta foudre...

— Guerriers, commande Mnesthée, qui voit avec chagrin les rudes hommes sangloter comme de petits enfants aux larmes de cette mère, emportez-la sous les tentes. Nous avons à venger nos amis avant que de les pleurer. Voilà l'assaut. Les Dieux nous soient en aide. Seuls ils savent ceux d'entre nous qui seront ce soir au bord du Styx.

Les Troyens devant le danger se reprennent. Ils sont habitués par une longue guerre à défendre leurs remparts. Non seulement ils accablent l'ennemi d'une grêle de traits et le repoussent avec des pieux aigus, mais ils lui lancent des pierres et des quartiers de roche qui disjoignent les carapaces métalliques sous lesquelles les assaillants se protègent – monstrueuses tortues – pour arriver jusqu'aux murailles.

Les Rutules ripostent par des flèches si nombreuses que l'air en est obscurci. Mézence, Messape armés d'échelles font de multiples efforts pour les appliquer contre le rempart. Repoussés, ils reviennent à l'assaut inlassablement.

Ils choisissent comme points de leurs tentatives les endroits un peu dégarnis de défenseurs.

Turnus, lui, s'est attaqué à une haute tour de bois et lance par les ouvertures des torches de résine enflammée. Criant de douleur, brûlés gravement, les Troyens s'affolent et se réfugient dans le côté de la tour qui échappe à l'attaque du Rutule.

Mais alors un grand craquement retentit. Sous son propre poids, la tour s'écroule au milieu des soldats de Turnus, projetant ici et là ses occupants blessés ou morts.

— À l'assaut maintenant ! crie le roi rutule en s'élançant le premier dans l'excavation que la chute de la tour a produite dans le rempart. Le camp est à nous.

Une vaste clameur lui répond : derrière lui ses guerriers se ruent à

leur tour, jetant dans le fossé de la terre et des fascines pour le combler. Mais devant Turnus de vaillants Troyens se sont dressés et se battent avec le courage du désespoir.

— Si nous ne les délogeons pas du rempart, c'est fait de nous ! crie Ilioonée en jetant une pierre énorme sur un des guerriers rutules qui tombe, le crâne fracassé.

Et c'est alors une mêlée furieuse où assaillants et assiégés font preuve d'un égal courage et d'une même science des combats. Le Troyen Liger abat Émathion, Asilas, Corynée ; mais le Rutule Ortygius abat Cénée, Itys, Clonius. Les corps roulent les uns sur les autres. Les mains agonisantes se crispent comme pour tuer encore, même à travers l'immobilité du trépas.

Sous les coups de Turnus le vide se fait, les hommes tombent comme des épis mûrs sous la faux du moissonneur.

Les Troyens sont en péril. C'est alors que le jeune Ascagne qui, jusqu'à cette heure, n'a été redoutable qu'aux cerfs et au gibier des bois fait ses premières armes.

Non content de tuer, Numanus, l'époux de la sœur cadette de Turnus, s'est mis à railler ses adversaires et tout en frappant, au premier rang de la mêlée, il crie ironiquement :

— Phrygiennes, descendez de vos murailles. Car vous n'êtes pas des hommes, vous n'êtes pas des guerriers avec vos vêtements brodés aux teintes vives, avec vos tuniques à manches et vos mitres à rubans. Allez danser au son des flûtes et des tambourins ou reprenez vos navettes. Mais ne venez plus nous parler de combat. Ah ! ah ! vous nous avez pris pour des Grecs. Mais il n'y a pas parmi nous de beaux discoureurs ou de braves dont la ruse est la seule vaillance. Dès l'enfance nous trempions nos âmes comme des épées. Les privations endurcissent nos corps. Nous n'avons pour plaisir que la guerre. Et ce sont de tels guerriers que vous avez osé venir attaquer, pauvres fous ! Retournez dans votre Troie détruite, mais par la barque du passeur infernal !

Et le rire de Numanus s'élève, lourd d'insultes.

C'en est trop pour Ascagne. Le sang généreux qui coule dans ses veines se révolte à ces railleries. En invoquant les Dieux, il ajuste sa flèche sur la corde de son arc. Puis, réprimant un frémissement intérieur, il vise, il tire. Le trait vole et frappe à la tête l'insulteur des Troyens qui tombe, mort, les tempes trouées.

Alors Ascagne, d'une voix éclatante qui éveille des clameurs d'enthousiasme parmi ses guerriers :

— Voilà la réponse que les Phrygiens envoient aux Rutules.

Ce coup a changé pour un instant la face du combat. Les Troyens qui reculaient se précipitent au-devant de Turnus. Mnesthée, Ségeste sont à leur tête ; ils unissent leurs forces contre le seul roi des Rutules.

Celui-ci se trouve bientôt séparé des siens qui ont reculé en désordre devant la contre-attaque des assiégés. Son épée tournoie au-dessus de sa tête avec d'effrayants reflets. Il semble que des flammes jaillissent de ses yeux, tant une fureur meurtrière charge son regard. Junon seconde sa force et son courage. Il abat Gygès, Phaléris, Phégée, Halius, Noémon, Prytanis. Les corps s'entassent devant lui.

Mnesthée le presse. De la voix il encourage ses compagnons.

— Ne fuyez pas, leur crie-t-il. Ce n'est qu'un homme qui est devant vous. Si vous l'abattez, vous aurez triomphé des Rutules et bien mérité du roi Énée. Courage ! Courage ! Cernez-le. Son imprudent courage nous le livre.

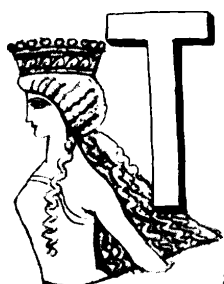
Turnus en un rapide regard tourne les yeux. Il est seul. Les Rutules ont été rejetés au bas des remparts. Alors il songe à la fuite. Au lieu d'attaquer, il se défend et recule pas à pas. Mais son pied butte sur les cadavres dont il a semé la route.

Va-t-il tomber ? Déjà les Troyens poussent des hurlements de joie. Mais Turnus, avec une souplesse de panthère, a bondi au-dessus des glaives tendus vers lui. Il court, léger et rapide, renversant tous ceux qui veulent s'opposer à sa fuite. La seule issue qui s'ouvre devant lui est une tour qui domine le fleuve. Il se précipite et au moment où les Troyens croient l'atteindre il plonge tout armé dans le Tibre.



LIVRE XII

Du sang, de la gloire et de la mort



andis que la bataille se livre sur la terre entre les hommes, ardente et meurtrière, dans l'Olympe, les Dieux sont à peine plus paisibles.

L'odeur des massacres, ce qui fume au soleil, montent jusqu'aux narines des Immortels. Du haut du séjour constellé, dieux et déesses se penchent vers les champs de l'Ausonie, frémissant diversement au gré de leurs sympathies pour tel ou tel adversaire. Ils échangent entre eux des regards de défi et leur triste silence, à cette table où sonnent d'habitude leurs grands rires, attriste tout le reste de la Terre.

Mais du haut du séjour retiré où Jupiter se tient à l'écart des autres Dieux, un appel retentit. Et les Immortels obéissent au signe du Maître, montent vers lui et s'assoient dans l'enceinte où, d'ordinaire, ils tiennent leurs assemblées.

Jupiter parcourt du regard – de ce regard plein d'un azur serein – le cercle des Dieux. Il les voit agités encore du spectacle qu'ils viennent de contempler. Alors, il dit :

— Est-ce ainsi, habitants du Ciel, que le Temps passager, que la Terre infime peuvent vous diviser ? Avez-vous perdu le souvenir du pacte d'amitié conclu entre vous, de toute éternité ? Comme moi, vous connaissez la marche implacable des Destins et cependant vous cherchez à vous dresser contre eux, dans la pitié ou la tendresse que vous inspirent les hommes. Bannissez cette faiblesse. L'Italie doit appartenir aux Teucères. Pourquoi donc cette résistance ? Qui a mis

tout à feu et à sang, poussant les uns et les autres à s'armer ? À cause de vous, la Terre ne connaît pas de repos. Est-ce là ce grand bienfait que les pitoyables humains retirent de notre présence dans le ciel ? Tant de sacrifices fument pour nous sur des autels ! Donnons au moins la paix – ce trésor inestimable – à ceux qui vivent si peu de jours.

Vénus s'est élancée dans l'enceinte divine. Son beau visage est pâle d'indignation et de douleur. Ce n'est plus la voluptueuse déesse que l'on honore à Cythère, c'est une mère qui tremble pour la vie de son fils.

— Ô mon père, dit-elle, puissance éternelle et sereine, je t'implore. Vois, j'embrasse tes genoux. Penche-toi vers la Terre. Qu'aperçois-tu ? Les pauvres remparts des Troyens, ceux que le Destin leur a permis d'élever en Italie sont démantelés et couronnés de cadavres. Un homme sur trois reste debout. Les assaillants rutules menacent ces survivants épuisés. Turnus, protégé d'une puissante déesse, tue comme en se jouant. Encore une journée semblable et il ne restera plus un Teucère sur cette rive. Énée ne sait rien de ce qui se passe. La même ruine recommence pour les Phrygiens. À quoi leur a servi de quitter Troie, d'avoir confiance dans les oracles et les promesses des Dieux ? Mieux eût valu pour eux demeurer parmi leurs palais incendiés, leurs récoltes détruites et, patiemment, les arracher aux cendres. Ils avaient obéi à tes ordres, mon père. Avec piété soumis à tes seules lois, ils n'ont craint ni les fureurs de la mer, ni les perfidies des hommes. Rien n'a fait obstacle à l'espoir qu'ils ont mis dans tes oracles. Carthage ne les a pas séduits contre ta volonté. Et c'est ainsi qu'ils sont récompensés ! C'est ainsi qu'au sein de l'Olympe on ose casser tes arrêts et accumuler les périls sur la route d'Énée. L'effroyable tempête suscitée par Éole, la colère constante de Neptune, Iris envoyée du haut du ciel pour incendier les cœurs, Allecto, l'effroyable Allecto appelée des Enfers pour faire de la paisible Italie le séjour de la guerre ! Mon père, de quels côtés sont les torts dans l'Olympe ? Ah ! je t'en conjure, si tu as accordé à Junon la destruction des Troyens, permets-moi au moins de sauver mon petit-fils du carnage. Je l'emporterai dans une des îles qui m'appartiennent, Paphos, Amathente, Cythère ou d'Idalie. Là il mènera une existence sans gloire, sans bruit d'armes, mais au moins il vivra. C'est tout ce que je demande. Je consens à ce qu'Énée périsse puisque telle est ta volonté et l'ardent désir de Junon.

Les larmes s'échappent des beaux yeux de Vénus. L'altière Junon ouvre la bouche pour répondre, mais Vénus ne lui en laisse pas le temps et reprend de cette voix douloureuse et douce qu'elle sait si puissante sur le cœur de son père :

— Je ne songe plus à la gloire promise aux Troyens, à cet empire que leur race doit élever dans le cours des âges, leur vie seule m'importe. Permets-leur d'aller se terrer dans les ruines d'Illion, de

devenir d'humbles bergers et non de régner sur des peuples...

— Je n'attendais pas moins de l'enjôleuse Vénus, s'écrie aigrement Junon en voyant l'attendrissement qui se peint sur le visage de Jupiter. Qui donc est responsable ici – qu'on ose le dire – de la guerre que fait Énée au roi Latinus ? C'est lui qui est venu jeter le trouble dans cette Italie accueillante. Qui, parmi nous, lui a conseillé d'aller offrir son alliance aux Arcadiens d'Évandré et aux Étrusques de Tarchon contre le paisible Turnus ? Qui lui a conseillé d'abandonner son camp et de le confier à un enfant sans expérience ? Comment, voilà des exilés à qui l'on permet de s'établir dans un pays et ils y apportent la discorde ; ils défont les unions et sous le rameau d'olivier de la paix ils portent une épée ! Qui est l'agresseur ? Et nous ne pourrions pas aider à se défendre contre l'envahisseur étranger les douces populations qui vivent sur le sol d'Italie autour de nos temples ! Alors surtout que nous voyons toujours et partout une aide divine se manifester autour du précieux Énée. Qui a changé en Nymphes ses vaisseaux près d'être pris ? Et qui t'empêche, si tu trembles uniquement pour la vie de ton fils de l'envelopper d'une nuée et de l'emporter dans une de tes îles ? Quel besoin as-tu pour lui d'une renommée ? Ou si tu es ambitieuse, si tu oses t'attaquer à ce que je protège, sache au moins combattre et ruser et ne viens pas pleurer et te plaindre comme un enfant.

Jupiter a froncé le sourcil. Tous les Dieux frémissent, mais Junon ne baisse pas la voix.

— Qui a commencé cette guerre ? demande-t-elle avec une aigreur accrue. Est-ce moi qui suis allée chercher Pâris, qui l'ai mené à Sparte, qui lui ai inspiré le coupable désir d'enlever Hélène ? Vénus, pourquoi alors as-tu détourné tes regards des cultes de Cythère ou de Paphos, pourquoi t'es-tu servie des passions des hommes pour incendier la terre ?

Une approbation jaillit de la bouche de quelques-uns des dieux et surtout des déesses, car la beauté de Vénus est un objet d'envie pour toutes les Immortelles. Mais Jupiter prend la parole et aussitôt un silence profond s'établit dans l'univers pour écouter la voix semblable au tonnerre fulgurant. La mer apaise ses vagues, Zéphyr ses brises et les hommes leurs vains discours. Parfois il est dans la nature ces heures de calme effrayant.

Jupiter parle :

— Immortels, dit-il, puisque rien ne peut apaiser vos débats, puisque l'hydre de la guerre voit toujours ses têtes renaître dans l'Olympe comme sur la terre, je ne chercherai pas à savoir qui a raison dans ces accusations différentes. Il n'est qu'une voie à suivre pour tous : l'ordre du Destin. Troyens, Latins, Énée, Turnus, je serai équitablement le même pour tous. Chacun devra à ses propres œuvres sa perte ou sa

fortune. J'en jure par le Styx.

À ce serment redoutable, la terre tremble sur sa base, le ciel roule de longs échos, les Dieux frissonnent et courbent la tête. Jupiter se lève majestueusement de son trône d'or. L'assemblée divine est terminée.

Dans les champs d'Ausonie, la lutte continue, effroyable, sans pitié : les Rutules ont assailli à la fois toutes les portes du camp troyen et celui-ci n'a plus assez de défenseurs pour en garnir ses remparts.

En voyant leur nombre si clairsemé, l'espoir de la victoire proche enflamme encore les Rutules.

— Ils ne peuvent plus se défendre, crie Turnus qui est, comme toujours, au premier rang de la mêlée. Leurs traits sont sans précision. Ils se lassent.

Et il redouble ses coups.

Sur les remparts, Ségeste et Mnesthée dont le sang coule par maintes blessures, courent de l'un à l'autre des Troyens, les gourmandant, relevant leur courage, les suppliant de tenir jusqu'à l'arrivée d'Énée.

Au vrai, ils n'espèrent plus la venue de leur prince. Pas un de leurs messagers n'a pu lui parvenir. Les têtes livides de Nisus et d'Euryale au bout des piques rutules sont là pour témoigner de l'inutilité de ce dernier effort. Mais ils veulent mourir glorieux dans leur défaite, sans lâcheté jusqu'au suprême moment.

Tout à coup Mnesthée pousse un cri. Ascagne, debout sur une des tours, vise un assaillant. Mnesthée court à l'enfant royal et l'attire en arrière avec force.

— Prince, dit-il d'un ton de reproche, pourquoi vous aventurer ainsi ? Votre tête blonde et son cercle d'or vous feront reconnaître de l'ennemi...

— Je ne cherche pas à me cacher, interrompt vivement Ascagne. Je ne veux pas me ménager plus que vous. Le camp a besoin de tous ses défenseurs, qu'ils soient jeunes ou vieux. Mnesthée, ne sentez-vous pas le sang couler de cette blessure que vous avez au front ? Il inonde vos cheveux gris. Bientôt la nuance de ma chevelure sera difficilement reconnaissable, elle aussi.

— Prince, par pitié, fait Mnesthée en frissonnant à la pensée des périls prêts à fondre sur le jeune garçon. Quand le glorieux Énée se présentera devant nos murs, ah ! que je n'aie pas à lui dire : « L'enfant n'est plus. »

— Je ne suis pas un enfant ! s'écrie Ascagne furieux. Ne me retenez plus, Mnesthée, si vous ne voulez pas que je vous haïsse.

Et échappant à l'étreinte du compagnon de son père, Ascagne, en quelques bonds, reprend sa place aux remparts. Aussitôt, sa présence donne un renouveau de force et d'ardeur aux assiégés. Et tandis que Mnesthée et Ségeste se lamentent à la pensée de la mort qui rôde autour de l'enfant qui leur est confié, Ascagne lutte avec de grands

rires de triomphe.

Il voudrait s'élancer du rempart, se mesurer avec ces géants rutules qui ne savent qu'insulter les hommes et les traiter d'enfants. Mais autour de lui, les Troyens, tout en respectant sa fierté et son désir de combattre avec tous en cette heure suprême, s'ingénient à le couvrir de leur corps.

Et les heures passent et les guerriers tombent, et l'enfant royal secoue avec orgueil, au-dessus de la mêlée, du sang, des cris d'agonie, sa tête aux boucles blondes.

Cependant, cet Énée qu'on n'attend plus, est tout près de son camp. Un prodige l'y a ramené en toute hâte. Les Dieux ont eu, envers le pieux Troyen si soumis à leur volonté, ce dernier geste de secours.

Cela s'est passé dans l'obscurité de la nuit qui précède ce jour mémorable, ce jour où les hommes, abandonnés par les Dieux à leur propre sort, doivent être les seuls ouvriers de leur destin.

Énée, en quittant Évandré, au sortir de Pallantée, s'est dirigé rapidement vers le champ étrusque. Tarchon, le chef de l'armée, celui que tout désigne à la royauté, puisqu'il a pris le commandement des troupes après la fuite du tyran Mézence, a accueilli avec joie le héros troyen et les nouvelles qu'il lui apporte.

Sans hésiter – les oracles ne commandent-ils pas aux Étrusques de marcher sous les ordres d'un chef étranger, – il lui remet le souverain pouvoir et se considère simplement comme son lieutenant, au même titre que Pallas. On active les préparatifs du départ et l'armée lybienne s'embarque aussitôt à la suite d'Énée.

Une flotte nombreuse fend les flots derrière le vaisseau du prince troyen qui, assis près du pilote, le guide dans la route à suivre. Les différentes villes étrangères ont à fournir leur contingent de guerriers. Clusium a donné mille de ses enfants ; Populonie six cents archers aguerris ; l'île d'Ilva trois cents ; Pise mille, sous les ordres de l'augure fameux, Asilas ; l'antique Pyrges et Gravisca au ciel brûlant ont réuni trois cents hommes à elles deux. Ce n'est qu'une petite escorte de montagnards qui accompagne Cinyre, le chef des Ligures, mais sa valeur est redoutable. Mantoue, enfin, a armé contre Mézence et ses alliés rutules cinq cents guerriers d'élite.

Montés sur trente beaux vaisseaux, ils voguent au secours du camp troyen, sans se douter que leur présence y est si nécessaire. Mais c'est qu'Énée compte y faire sa jonction avec les cavaliers arcadiens et étrusques qui vont descendre le long du Tibre, alors que lui, suit la côte découpée du Latium.

Dans la paix du soir que seule trouble la brise nocturne en faisant claquer les voiles sur les mâts et en roulant doucement les flots glauques de la mer, Énée, accoudé à la proue du navire, songe.

Il est anxieux. La pensée d'Asagne vit en lui avec inquiétude.

Jusqu'à présent occupé de sa seule mission, il n'a eu souci que des alliances à conquérir, que des bonnes volontés à grouper. Ce n'est pas sans efforts, sans discours qu'il est parvenu à son but. Maintenant il l'a et sa pensée se tourne vers un autre champ.

Il craint que Turnus, aussi prompt que lui-même, n'ait attaqué son camp. Le cœur d'Énée frissonne à cette pensée.

— Ascagne ! mon enfant ! ai-je su grouper autour de toi assez de guerriers vaillants et sages ? Dieux ! si à cette heure où je vogue sans danger sous le plus beau des ciels, sur la plus calme des mers, tu étais étendu sur des ruines, ton regard mort tourné, plein de reproches pour moi, vers l'azur !

Et juste à cet instant, de la mer ténébreuse, sortent d'étranges voix. Sur les flots des blancheurs voguent, forment un cercle autour du navire d'Énée.

Sont-ce des vapeurs qui s'élèvent de la mer après la chaleur du jour ? Est-ce le murmure incessant des vagues remuées qui palpite comme des mots ?

Énée, pâle et tremblant, se penche vers le mirage. Y a-t-il là, devant ses yeux, des proues de navire ? Il lui semble reconnaître les hautes figures sculptées dont il a orné l'étrave de ses vaisseaux en quittant pour jamais le sol d'Ilion et l'asile de l'Ida sacré.

Mais ne sont-ce pas plutôt des Nymphes au corps blanc qui jouent sur les vagues berceuses ? Oui, elles se tiennent par la main, levant leur visage vers le héros qui les contemple, étonné. Leur chant, murmure confus jusqu'alors, s'élève, se précise et retentissant aux oreilles d'Énée, s'exprime ainsi :

— Veilles-tu ? ô Énée, fils des Dieux ! veille ! Reconnais-nous. Nous sommes les pins sacrés du mont Ida que la divine Cybèle, protectrice des Phrygiens, accorda à ta fuite. Tant que nous avons pu te servir, humbles carènes, nous sommes demeurées tes choses. Mais tu as touché le sol qui sera tien, et nous sommes devenus d'inutiles vaisseaux bons tout au plus à pourrir le long d'un rivage, dans le calme d'un port. Alors Cybèle a tendu sa main vers nous et, avec l'assentiment du Maître de l'Univers, nous a élevés au rang des divinités. Nous sommes à présent des Nymphes de l'Onde, mais nous t'aimons toujours et nous t'avons cherché sur la mer. Énée, vaillant prince, éveille tes rameurs ; qu'ils secondent l'effort du vent car avant la fin du jour qui vient la nouvelle Troie aura vécu. Cybèle, la Mère divine, nous a sauvés de l'incendie auquel nous condamnait Turnus, sauve à ton tour ce qui reste de sang troyen.

Énée pousse une clameur de désespoir. Les Nymphes ont disparu.

— Rameurs, crie alors le Troyen. Aux avirons ! doublez, triplez votre nombre. Je veux être à l'embouchure du Tibre avant le jour.

Les rameurs se courbent. D'un rythme vif et fort ils fendent les flots,

et les vaisseaux paraissent voler à la surface de la mer.

— Plus vite ! plus vite ! répète Énée avec fièvre, en se tordant les mains.

Il a raconté à Pallas et à Achate le prodige qu'il vient d'avoir sous les yeux et les deux guerriers partagent sa hâte et son angoisse. Les équipes de rameurs se renouvellent afin de conserver la même rapidité aux vaisseaux. Par signes on a fait comprendre à toute la flotte le danger d'une marche lente.

Et le jour se lève.

Les guerriers sont tout armés ; penchés en avant, il semble qu'ils participent déjà aux combats de la rive. L'embouchure du Tibre est atteinte et ce sont les eaux du fleuve que battent les longues rames lisses.

Voici le camp, les cris de mort, la bataille.

Du haut de leurs murs à demi écroulés, les Troyens ont aperçu les voiles blanches cingler vers eux comme de grands oiseaux porteurs d'espoir. Une clameur de joie s'élève de leur poitrine, couvrant les atroces gémissements de souffrances et d'agonie.

— Énée ! crient Mnesthée, Ségeste, cent autres.

— Mon père ! mon père ! clame Ascagne délirant d'aise.

Turnus a tourné la tête. Il voit les vaisseaux remplis de guerriers aux armes étincelantes. Il reconnaît les Étrusques à leurs enseignes, aux ornements des proues de leurs navires.

Une soudaine angoisse l'étreint à la gorge, mais il la repousse avec vaillance et autant pour se convaincre lui-même que pour rassurer ses Rutules qui ont blêmi en voyant le secours imprévu qui arrive à ceux qu'ils assiègent :

— Tout est bien ! crie-t-il d'une voix qui retentit jus-qu'aux confins du champ de bataille. Je n'aurai pas à te chercher plus longtemps, Énée, vil usurpateur qui ne respectes ni les unions ni les royaumes des autres. Viens. Je t'attends. Guerriers, courons au-devant de lui ! Songeons à nos foyers, à la gloire de nos ancêtres, et attaquons. La Fortune est à ceux qui osent !...

Turnus s'élance à la tête des plus vaillants Rutules, tandis que les autres continuent le siège avec vigueur.

Mais ceux-là n'ont plus devant eux des défenseurs exténués. Les blessés troyens eux-mêmes se sont relevés par une sublime ardeur. Ils luttent, méprisant leurs souffrances. L'espoir les anime.

— Les morts sont ressuscités ! crient avec épouvante les assaillants surpris de voir les murailles couronnées de nouveau par une masse guerrière.

Et le désordre commence à se glisser parmi les Latins.

Cependant Turnus s'est établi sur le rivage au moment où les vaisseaux étrusques s'arrêtent, creusant le sable de leurs étraves.

Énée a sauté à terre. D'un élan irrésistible, il court sus à cette armée de paysans. Son premier coup d'épée abat Théron, un gigantesque Latin qui levait sur lui une massue formidable.

Théron tombe, au milieu des cris d'épouvante de ses compagnons qui fondaient sur sa force de grandes espérances. Puis, c'est Lichas, c'est Cissée, c'est le courageux Gyas, c'est Pharus, c'est Clytius qui, égorgés, s'abattent aux pieds de leur vainqueur troyen.

Ruisselant de sang ennemi, Énée frappe, frappe sans arrêt. Ses compagnons l'imitent, tout en l'admirant. Pallas, dont ce sont les premières armes, se tient à la droite du héros troyen et précipite ses coups à son exemple.

— Achate, commande Énée tout en enfonçant sa javeline dans le flanc d'un ennemi, veille sur le fils d'Évandre. Empêche que sa vaillance ne l'entraîne trop loin et prêche-lui la prudence, compagne nécessaire parfois du courage.

Achate se place auprès de Pallas, le secondant et parant les coups qui lui sont destinés.

Mais le fidèle et dévoué Troyen a fort à faire : le fils du roi de Pallantée ne connaît pas la peur et n'accepte pas aisément les conseils. Il s'enfonce parmi les Rutules, cherchant leur roi. Pour son premier combat, il ambitionne de se mesurer avec Turnus. Et dans sa fougueuse imagination de jeune homme, il se voit triomphant de son ennemi étendu à ses pieds.

Imprudent qui n'as connu jusqu'ici que des luttes contre les chevaux sauvages qui galopent le long du Tibre, tu vas apprendre, hélas ! ce qu'est une bataille contre des hommes.

— Venez ! crie-t-il à ses Arcadiens que l'habitude de combattre à cheval rend gauches dans leur lutte en fantassins. C'est au plus épais des bataillons ennemis que nous devons être. Montrons aux Troyens que nous sommes dignes d'être leurs émules et que la gloire de mon père Évandre n'a rien à envier à celle de leur roi. Vous me trouverez à votre tête. En avant toujours !

L'épée haute, il se me dans les rangs de l'ennemi sans s'inquiéter s'il est suivi ou non des siens. Achate a peine à ne pas se laisser distancer. Lagos, Hisbon, Sthénélus, dix, vingt autres Rutules tombent sous les coups du fils d'Évandre qui exulte d'orgueil triomphant.

Il poursuit Rhétée qui fuyait sur son char et le transperce de sa javeline. Puis c'est l'impétueux Halérus, c'est Ladon, c'est Phérès qui roulent sanglants sur le sol.

Que de morts ! La mêlée est effroyable. Arcadiens, Étrusques, Teucères, Rutules, Laurentins jonchent la terre. Les survivants combattent en rangs si serrés qu'ils peuvent à peine se servir de leurs armes.

Les exploits de Pallas ont attiré les regards de Turnus et les hasards

de la lutte l'amènent non loin de celui qui le cherche.

— Écartez-vous ! crie-t-il aux Rutules qui se trouvent entre lui et le fils d'Évandre. C'est moi seul qui attaquerai ce jeune audacieux. Je voudrais que le vieil Évandre pût contempler ce duel si meurtrier pour sa race.

Pallas a entendu ce discours dédaigneux. Indigné, il se rue vers Turnus sans attendre l'attaque de son adversaire. Les guerriers, autour d'eux, se sont écartés pour leur laisser le champ libre.

— Je ne te crains pas, fait hardiment Pallas, que son adversaire domine de toute la tête et qui apparaît d'autant plus frêle en face de la forte membrure de Turnus. Ou je te vaincrai ou je mourrai sans peur, glorieusement. Quelle que soit l'issue de ce combat, mon père l'apprendra avec fierté.

Il lève sa javeline et fait appel à toutes ses forces pour la lancer tandis que de son cœur monte une prière vers Hercule, tueur des monstres.

— Seconde-moi, Alcide ! fait Pallas dans un murmure. Que je puisse avoir cette joie, même au prix de ma vie, de contempler Turnus mourant.

Mais la prière du jeune homme reste vaine. Hercule ne peut rien pour lui. À sa première supplication auprès de Jupiter, le Maître des Dieux a secoué la tête :

— Chacun a son destin, a-t-il dit. Pallas, Turnus sont arrivés aux bornes de leur âge.

Et Jupiter a détourné les yeux.

Pallas est réduit à ses seules forces. Elles sont insuffisantes : sa javeline lancée sur Turnus rencontre l'épaisse cuirasse de celui-ci ; elle ne fait qu'effleurer son épaule et retombe sans force le long de son bouclier.

— Que diras-tu de ce trait-là ? crie ironiquement le roi des Rutules qui a lancé sa javeline à son tour.

Achate qui, dans la mêlée, cherchait le fils d'Évandre, l'aperçoit à ce moment. Il crie, il vole auprès de lui. Mais la javeline de Turnus a déjà fait son œuvre. Pallas n'a eu que la force de l'arracher de sa blessure et il s'est écroulé mourant sur le sol qu'il fouille de ses ongles.

— Arcadiens, s'écrie alors Turnus, l'hospitalité qu'Évandre a donnée au Troyen Énée lui coûte cher. Je lui renvoie son fils comme il a bien mérité de le voir revenir. Tous les honneurs de la tombe, toutes les consolations de la sépulture, voilà désormais les seules marques de tendresse paternelle que puisse donner à son fils le vieil Évandre. Mais pourquoi ce pauvre fou n'est-il pas demeuré en paix avec ses bergers derrière les remparts de sa ville, et pourquoi a-t-il eu l'ambitieuse idée de faire de Pallas un héros ? Tant pis pour lui. L'avenir s'est fermé pour sa race. Qu'on le lui dise !

Il se penche vers le corps étendu et lui arrache son baudrier d'or. Puis, d'un pied dédaigneux il repousse le cadavre et s'éloigne, méprisant l'attaque d'Achate transporté de douleur.

Les Arcadiens sont accourus. Ils pleurent la mort de ce beau jeune homme, unique amour de son père. Ils le placent sur son bouclier qu'ils chargent sur leurs épaules et ils l'emportent sur le rivage, auprès des vaisseaux.

Achate revient tristement prendre sa place près d'Énée qui, occupé à se battre, n'a rien vu.

— Quoi, fait le héros d'un ton fâché, tu as abandonné ton poste près du fils de mon ami ? Retournes-y, je le veux.

— Il n'en est plus besoin, dit Achate les yeux pleins de larmes. Pallas est mort.

La blessure d'un javelot n'arracherait pas à Énée un cri plus douloureux.

— Mort ! mort ! fait-il, les yeux béants d'horreur.

En quelques mots rapides, Achate lui conte le combat de Turnus et de Pallas, combat si bref, fini sitôt commencé. Énée sanglote.

— Mais, ajoute Achate, ce coup a démoralisé les Arcadiens et les Étrusques. Vois, de ce côté leurs lignes reculent en désordre. Turnus veut les acculer au fleuve.

Énée s'élance aussitôt, refoulant sa peine. Une furieuse colère parle seule en lui. Il veut venger Pallas, le venger dans le sang de Turnus.

L'épée en main, il moissonne tout sur son passage. Et des paroles entrecoupées se pressent sur ses lèvres, tandis que son glaive transperce et frappe.

— Quoi !... Je me suis assis à ta table, malheureux père... Ton toit a abrité ma tête... J'ai tenu ta main dans la mienne... Ton alliance m'a été profitable... Et moi... moi... je te paie avec du sang... Ton fils... Comment oserai-je lever mes yeux vers ton visage !... Ô guerres affreuses !... Séparations éternelles !... Douceur de la vie... Jeunesse, fleurs divines qui pourrissez dans le charnier.

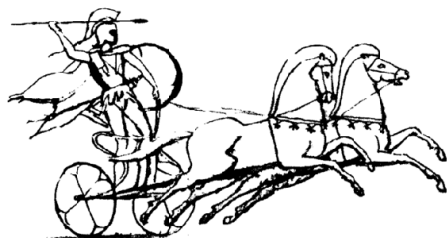
Hurlant de rage, Énée s'est jeté sur les Rutules. Magus, un des chefs alliés de Turnus, se trouve devant lui, il le frappe de sa javeline.

Mais Magus a baissé la tête, échappant au coup, et s'est jeté aux pieds du héros qu'il embrasse en tremblant.

— Par pitié, lui dit-il, conserve un fils à mon vieux père. Il te donnera pour ma rançon tous les trésors qui remplissent son palais. Ma mort n'est pas indispensable à la gloire des Teucères. Grâce !

— Grâce pour un fils si aimé ! rugit Énée dont la fureur fait s'entrechoquer les dents. Insensé, tu choisis bien l'heure de la prière ! Te faire payer rançon quand Turnus tue sans rien entendre ! Tu plaisantes. Meurs !

Et son glaive s'enfonce dans la gorge du suppliant.

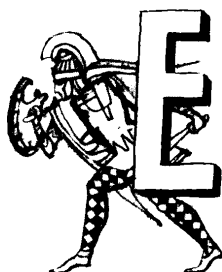




Veilles-tu? Ô Enée fils des Dieux! Veille!

LIVRE XIII

Bataille ! Bataille !



Enée fait une moisson de vies rutules. Quiconque ose s'attaquer à lui est un homme mort. Son chemin est jonché de cadavres amoncelés. Achate et les Teucères qui suivent leur chef ont peine à le rejoindre tant il marche vite, ne s'arrêtant que pour donner la mort.

Devant lui, les ennemis fuient avec épouvante, ainsi qu'ils le feraient devant un flot dévastateur qu'aucune digue ne peut arrêter. Ceux qu'il saisit ont beau l'implorer pour leur vie, rien ne peut attendrir son cœur ulcéré.

On a tué Pallas, on a réduit au désespoir le cœur du vieillard qui s'est montré l'ami de l'exilé, rien ne peut, aux yeux d'Énée, venger assez cette mort. Le peuple entier des Rutules s'anéantirait sous ses coups que le héros penserait que sa vengeance n'est pas complète encore.

Asagne et les Troyens survivants sont sortis du camp dont l'ennemi a abandonné le siège. Sans crainte, l'enfant royal s'est jeté sur les traces de son père, voulant combattre et mourir près de lui. Mais Achate parvient à entraîner hors de la mêlée celui qui est l'espoir de la race troyenne. Il le fait garder à vue sous sa tente, puis revient prendre sa place au combat à la droite de son maître et ami.

Tandis que les armées tourbillonnent dans la plaine, se livrant cent combats aux péripéties ignorées, Jupiter assis sur des nuées d'or appelle Junon auprès de lui.

— Chère épouse, lui dit-il avec un sourire, penche-toi avec moi sur les champs ausoniens. Regarde la façon dont se battent les Teucères. Comme ils frappent ! Même sans notre aide ils doivent vaincre. Ne t'es-tu pas trompée en supposant que Vénus leur prêtait son secours ?

Junon rougit. Elle pince ses lèvres avec dépit.

— Roi des Dieux, dit-elle humblement, ne te moques pas des tristesses de mon cœur. Si tu m'aimais autant qu'autrefois, tu m'accorderais la vie du vaillant Turnus. Oui, je le sais bien, son destin est marqué, mais dis un mot et Daunus, son père, le verra revenir sain et sauf. Hélas ! pourquoi faut-il que j'aie besoin de te supplier ?

— Junon, fait Jupiter adoucissant sa voix pour parler à la déesse affligée, Turnus est condamné par le sort. Tout ce que je puis t'accorder, c'est de retarder sa fin. Dérobe-le donc pour l'instant par la fuite à la mort qui le menace, si tel est ton bon plaisir. Mais je t'avertis qu'aucune de tes tentatives ne changera rien à l'issue de la guerre.

Junon s'éloigne tête basse et le cœur gros. Elle avait espéré que la tendresse de son époux irait jusqu'à changer les arrêts du Destin. Certes, elle chérit Turnus qui a la vénération de ses temples, mais surtout elle hait Énée et c'était la perte de celui-ci qu'elle aurait voulu obtenir du Maître de l'Univers, non la vie de celui-là.

C'est donc sans joie qu'elle descend dans les champs de Laurente pour rejoindre Turnus.

Mais alors une difficulté se présente à elle. Le roi des Rutules est la vaillance même. Loin de fuir Énée, il le cherche et s'élance vers les points où on assure avoir vu le prince troyen. Comment l'amener à s'éloigner du champ de bataille, puisqu'il s'y rue avec ardeur ? Rien dans le cœur courageux du jeune roi ni dans son être, sur lequel n'a prise aucune fatigue ne peut obliger Turnus à fuir le combat avec Énée.

Junon a réfléchi. Elle prend une nuée, la forme à l'image d'Énée sans oublier ni son bouclier ni l'aigrette de son casque. Elle lui prête la voix, l'allure, la démarche du héros.

— Énée ! crie à ce moment un Troyen qui a aperçu le fantôme de son prince. Toi ici ! Tu cherches Turnus, viens, il est là.

Junon commande à l'ombre d'Énée de hocher la tête en souriant avec satisfaction et le soldat s'éloigne convaincu qu'il a aperçu le grand chef des Teucères.

Si la ressemblance est parfaite à ce point que les amis peuvent y être trompés, il n'y aura donc pas un doute pour l'ennemi. Et elle lance devant elle le fantôme à la recherche de Turnus.

Celui-ci, sans voir la déesse invisible, aperçoit celui qu'il croit être Énée. Il pousse un cri de joie et lance une javeline dans sa direction. Mais sur l'ordre de Junon, l'ombre, sans riposter, se met à fuir, à toute vitesse.

Turnus demeure d'abord ébahi. Énée est lâche ? Mais non, ce ne doit être qu'une ruse de sa part. Et Turnus qui méprise la ruse se sent plein de mépris pour cet ennemi qui a besoin d'adresse.

— Où t'en vas-tu, Énée ? crie-t-il en se mettant à sa poursuite. Abandonnes-tu l'hymen de Lavinie ? Attends-moi ! Le bras de Turnus t'accordera le sol que tu es venu chercher à travers tant de mers, mais ce ne sera que ce qu'il en faut pour étendre un cadavre.

Et il précipite sa course en faisant étinceler son épée.

L'ombre d'Énée redouble de vitesse. Junon vole derrière le fantôme, le poussant de son souffle. Elle le dirige vers le Tibre, vers un des vaisseaux étrusques qui se trouvait par hasard amarré à un roc. Ses occupants avaient laissé leur voilure hissée et la passerelle posée sur le sol, dans leur hâte à descendre du navire.

— Tu es pris ! crie alors Turnus qui a rejoint son ennemi en sautant d'un bond sur le pont.

Junon y fait cacher l'ombre d'Énée fugitif.

Mais pendant que le Rutule parcourt en courant le vaisseau à la recherche de son tremblant adversaire, Junon a détaché l'amarre qui retenait la proue à la terre. Entraîné par le reflux, le navire descend rapidement le Tibre et gagne la haute mer. Le vain fantôme s'est dispersé en une nuée noire qui s'envole dans l'air.

— Énée ! Énée ! crie Turnus que la fureur a saisi et qui court, fouillant tous les recoins du vaisseau.

Mais il s'arrête tout à coup. Une rafale de vent a incliné dangereusement le navire ! elle gonfle les voiles et, emporté par un souffle irrésistible, le vaisseau vole sur la plaine liquide.

— Funeste hasard ! s'écrie Turnus qui serre ses poings avec rage. Je me suis trompé en croyant voir Énée s'introduire ici et me voici maintenant loin du combat !

Il se désole et, vers le ciel, il lève ses paumes, implorant.

— Grand Jupiter, que va-t-on dire de moi ? Les guerriers qui m'ont suivi, mes ennemis, vont penser que j'ai fui lâchement. Les abandonner en plein combat, au moment où la Fortune souriait aux Troyens ! Traîtrise abominable ! Par pitié, écueils qui dressez au-dessus des flots vos têtes noirâtres, déchirez cette carène qui porte – oh ! par quelle calamité imprévue ? – ma vie déshonorée. Cachez-moi dans le linceul des flots et que jamais nul ne retrouve mon corps. Mort, mort, je t'appelle ! Quel dieu ennemi me force à vivre ? Je serais tombé sur le rivage de Laurente, pleuré, respecté. Mes ennemis mêmes auraient salué ma mémoire comme celle d'un roi sans peur et fidèle à ses alliances. Tandis que là !... Malheureux Pallas, oh ! je t'envie. Ton père te pleurera sans rougir. On te fera de nobles funérailles et les jeunes guerriers à venir iront prier sur tes cendres et s'auréoler du souvenir de ta vaillance. Ah ! ce n'est pas mourir que de laisser

derrière soi une telle mémoire ! Mais moi ? Malheureux, ah ! le plus malheureux des hommes !

Turnus court comme un fou au hasard sur le pont du navire. Par trois fois il tire son épée pour s'en frapper, pour finir, même par un crime, le tourment de sa pensée. Junon l'arrête. Il veut se précipiter à la mer, gagner à la nage cette côte qui s'estompe à l'horizon, reprendre sa place au combat ; mais la déesse l'arrête encore. Elle ne l'a pas sauvé d'une prompte mort pour le livrer à un trépas moins glorieux.

Elle discipline le vent, et tandis que Turnus, abattu, désespéré, s'est laissé aller sur le sol en sanglotant de rage, le vaisseau, porté doucement vers le port d'Ardée, dans l'antique ville des Rutules, s'arrête devant le propre palais de Daunus. Le peuple d'Ardée a reconnu son prince. Il l'entoure, l'aide à descendre du navire, le mène au palais.

Devant tous ces prodiges, Turnus se laisse faire sans pensée, sans résistance. Il ne saurait dire ce qui lui est arrivé. Et qui donc croirait une aussi surprenante aventure ?

Énée, cependant, cherche toujours le roi ennemi.

— Il a fui, lui dit Achate. On l'a vu passer en courant dans la direction du fleuve. Sentant la bataille perdue, il n'aura pas voulu laisser sa vie avec celle de ses braves compagnons. Il se réserve pour l'avenir. Ce n'est pas un guerrier. Mais Mézence a pris à sa place le commandement des Rutules. Et c'est un vaillant qui ne peut être vaincu que par toi. Regarde fuir devant lui les Étrusques. La haine de leur ancien tyran est moins forte encore que la peur qu'il leur inspire. À défaut de Turnus, vaincre Mézence sera une belle victoire.

Énée se range à l'avis d'Achate et il s'élance au-devant de l'ancien roi d'Étrurie.

Mézence est un homme de haute taille, d'une force remarquable, mais les excès ont flétri son visage, et son orgueil de roi est sa seule morale. Près de lui, lui servant d'écuyer, son fils Lausus qui sort à peine de l'adolescence tient les javelots de son père. Leurs deux chevaux thraces sont célèbres par leur rapidité comme aussi par leur attachement à leurs maîtres. Mézence, dans son cœur blasé et qui ne connaît pas la pitié, n'a que deux tendresses : il aime son fils Lausus et son cheval Rhèbe.

Depuis qu'il a pris la conduite de la bataille à la suite de l'explicable disparition de Turnus, la face des choses a changé pour les Rutules et leurs alliés, et c'est aux Teucères à fuir l'ancien tyran.

Il est grand temps qu'Énée arrive pour arrêter la retraite précipitée des siens qui, voyant tomber les plus braves d'entre eux, n'osent pas se mesurer avec Mézence.

Énée se précipite :

— Mézence ! crie-t-il d'une voix formidable, tu t'amuses à épouvanter ceux que tu torturais naguère, mais tous tes anciens sujets n'ont pas peur de toi. Voici qu'ils te dépêchent leur chef. Viens mesurer ta vaillance et la mienne.

— Je n'ai que faire d'un combat avec toi, brigand ! fait Mézence avec mépris. Va combattre les voleurs des prisons de Laurente, mais ne me défie pas.

— Tu ignores ce qu'est un Troyen ! crie Énée indigné de cette hauteur. Si tu appelles brigandages mes justes conquêtes, comment qualifieras-tu ta conduite, toi que ton peuple écœuré de tes vices et de tes crimes a chassé comme un serviteur infidèle ? Allons, Mézence, cesse de t'attaquer à moins fort que toi. Je te provoque. Si tu refuses le combat, tu seras un lâche.

À ce défi, Mézence pousse un cri de rage. Les Étrusques se voyant soutenus par l'arrivée d'Énée ont cessé de s'enfuir. Mais ils n'osent s'approcher de leur ancien roi et, de loin, lancent vers lui leurs javelots. Mézence les pare de son vaste bouclier. Il ressemble à un de ces sangliers des marais de Vésule qui, grinçant des dents, secoue, aux hurlements de la meute, les dards qui hérissent son dos.

D'un geste, Énée a commandé aux Étrusques de cesser leur tir. Il attend de pied ferme l'attaque de Mézence. Autour d'eux les cadavres s'entassent pêle-mêle. Mézence ricane en reconnaissant dans les visages si pâles ceux de ses anciens officiers.

— Belle fin ! dit-il, pour des révoltés. Votre liberté ne vous aura pas servi longtemps.

Et il pose son pied sur la poitrine sanglante d'une de ses victimes qui palpite encore. Mais alors celle-ci ouvre péniblement les yeux. Son regard voilé par l'agonie se pose sur celui du tyran.

— Tu triomphes, lui dit le blessé. Pas pour longtemps. Bientôt, comme moi tu seras couché dans l'herbe des champs. Je ne resterai pas sans vengeance.

Le rire sardonique de Mézence s'est figé sur ses lèvres. Il jette autour de lui un regard éperdu. Puis il se rassure. Les Rutules l'entourent, son fils est à sa droite, beau comme un jeune dieu. Devant lui, il n'y a qu'Énée le Troyen, ce « brigand ».

— Allons, dit-il, expédions aussi celui-là à Charon.

Il balance sa javeline.

— Je fais vœu, Lausus, s'écrie-t-il, de te donner les dépouilles de ce voleur.

Le trait est parti avec un sifflement terrible. Mais d'un coup de son bouclier, Énée le fait dévier de sa route et le javelot s'enfonce dans le sol, inoffensif.

Puis, sans laisser à Mézence le temps de prendre des mains de Lausus un autre javelot, Énée lance le sien à son tour, avec une telle

force que le trait traverse le triple airain et les trois peaux de taureaux du bouclier du tyran de l'Étrurie ; continuant sa course meurtrière il s'enfonce dans l'aine de Mézence, qui chancelle.

Le sang jaillit de la blessure. Énée s'élance l'épée au poing, joyeux de voir l'affolement et la surprise de son ennemi.

— Te croyais-tu invincible ? lui crie-t-il tout en le pressant de ses incessantes attaques. Ou est-ce la vue de ton sang qui te fait pâlir, toi qui sans sourciller as répandu à flots celui des malheureux Étrusques ?

Mézence se défend de son mieux, mais son bouclier, empêtré par la javeline qui y est restée fixée, le gêne dans ses mouvements. Il chancelle, il serait tombé sans le secours de son fils qui le tire vivement en arrière et s'offre, poitrine découverte, dans un élan de dévouement sublime, au glaive d'Énée.

Une clameur retentit autour d'eux. Les Rutules, pour dégager leurs chefs, accablent Énée d'une grêle de traits. Mais le bouclier forgé par Vulcain rend le héros invulnérable.

— Retire-toi, jeune homme ! crie à Lausus le Troyen qui a hâte de finir cet étrange duel. Sans armes, t'accrocher à moi ? Tu veux donc mourir ?

Lausus n'a pas fait un pas en arrière. Il sent qu'Énée va le tuer, emporté par la colère, par l'ardeur aveugle de la bataille. Mais il veut donner à son père, qui s'est relevé lentement, le temps de se réfugier dans les masses profondes des Rutules. Et de ses mains qu'entaille l'acier dur de la lame, avec une force qu'on n'attendrait pas de son jeune âge, il maintient une minute l'épée du Troyen.

Une seule minute. L'épée s'enfonce dans le drap d'or dont la mère de Lausus avait orné l'élégante armure du jeune homme. Le geste d'Énée a été si brusque, si spontané qu'il ne se rend compte de ce qu'il a fait que lorsqu'il voit le visage de l'adolescent devenir d'une blancheur de cire, que lorsque ce corps frêle s'abat à ses pieds.

Alors, il pousse un cri, des larmes jaillissent de ses yeux. Sans souci des traits dont les Rutules continuent à l'accabler, il se penche, saisit cette main inerte qui se glace.

— Pauvre enfant, quelle offrande puis-je te faire qui soit digne de ton héroïsme ? Infortuné, tu as l'âge de mon fils, et je t'ai frappé ! et je t'ai tué ! Garde tes armes et que tes Mânes puissent s'en réjouir... Venez ! crie-t-il aux compagnons de Lausus qui, atterrés de cette fin, n'osent s'approcher. Prenez ce corps, je vous le donne. Qu'il ait une sépulture digne de lui.

Tandis que les Rutules emportent le corps sur leurs épaules, Énée se redresse. Il cherche des yeux avec fureur celui pour qui est mort cet innocent enfant.

Il l'aperçoit très loin au milieu de ses soldats, questionnant tous ceux qui l'approchent d'un ton inquiet.

— Où est Lausus ? Que fait-il ? Pourquoi ne me rejoint-il pas ?

À ce moment, les compagnons du jeune homme, chargés de leur funèbre fardeau, arrivent auprès du père anxieux et, sans prononcer une parole, posent devant lui ce qui fut le charmant et joyeux Lausus.

Aucun cri ne sort de la bouche entrouverte de Mézence. Il lisse avec hébètement les boucles brunes que la sueur d'agonie a collées sur le jeune front. Puis il regarde l'un après l'autre ceux qui l'entourent comme pour leur demander si ce cadavre est bien son fils. Il se penche sur la tête livide et l'embrasse. Il se redresse.

— Mon cheval ! commande-t-il d'une voix brève et sans timbre.

Quand l'animal est arrivé près de lui, il pose sa joue sur la noble encolure. Ses lèvres remuent sans qu'aucune parole n'en sorte. Sans doute fait-il une suprême recommandation à ce dernier ami. Sans doute lui dit-il :

— Si tu ne peux me rapporter vainqueur d'Énée, du meurtrier de mon enfant, meurs avec moi. Ne sers pas un maître troyen.

Rhèbe a hoché sa longue tête fine. Il a compris. Sur ses reins on a hissé le blessé. Et Rhèbe prend le galop comme pour arriver plus vite à la porte libératrice de la Mort.

— Énée ! Énée ! Énée ! crie Mézence d'une voix tonnante. Me voici. Je viens mourir. Tu m'as pris mon fils. C'était la seule façon de me tuer. Mais je ne veux pas partir sans te faire mes présents d'adieu.

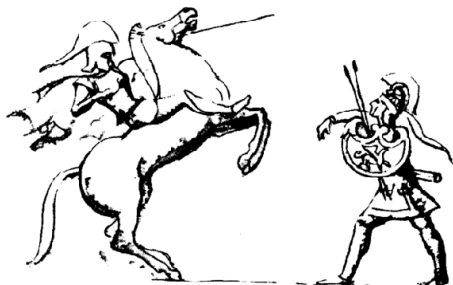
Et de toutes ses forces, il lance sur le héros un, deux, trois, quatre javelots dont il s'est armé. Mais le bouclier, ouvrage divin, remplit son office ; les javelots rebondissent et tombent au loin.

— Malheureux père ! crie Énée. Et d'un coup de javeline il frappe le cheval à la tête.

Rhèbe se cabre et se renverse sur son maître, la cuisse cassée. L'épée d'Énée s'enfonce dans la poitrine de l'homme.

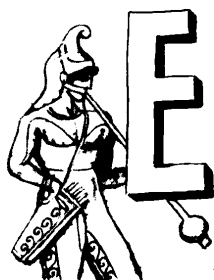
— Tu n'auras pas mon cheval ! soupire alors en souriant Mézence. Mais je t'en prie, Troyen, exauce mon dernier vœu. Défends mes restes contre la fureur de mes sujets et réunis-moi à mon enfant.

Il dit et son âme s'exhale dans un flot de sang.



LIVRE XIV

Le conseil d'un vainqueur de Troie



Énée, malgré sa fatigue et la tristesse qui accable son cœur, est debout avant l'aurore. Il offre un sacrifice aux Dieux qui l'ont protégé, qui lui ont permis d'être victorieux.

Sur leur autel, il a placé les armes de tous les guerriers qu'il a vaincus, les cuirasses, les casques aux aigrettes sanglantes, les boucliers d'airain. Il n'est pas besoin de victimes bêlantes ni de sacrificateurs. Les champs sont rouges du sang des hommes et des masses de cadavres chargent l'herbe aux fleurettes fragiles.

Énée songe lugubrement. De combien de morts est payée cette victoire ! Pourtant il faut se hâter et parfaire son succès avant que ne puisse s'organiser la résistance des Laurentins. Il rassemble ses chefs :

— Le chemin nous est ouvert, leur dit-il. Allons sans tarder jusqu'à la ville de Latinus. Obligeons-le à respecter son premier traité. Mais ne partons pas sans avoir rendu à nos morts les honneurs de la sépulture. Ne permettons pas que les âmes de ces vaillants errent sans repos au bord de l'Achéron. Arcadiens, emportez le corps de votre jeune prince jusqu'à Pallantée. Oh ! Pallas, cher Pallas, a-t-il donc fallu que je sois la cause involontaire de ta mort !

Énée sanglote. Il s'est agenouillé devant le corps du jeune homme et ne peut en détacher ses yeux, l'esprit plein de la pensée de ce que sera la douleur paternelle. Asagne pleure auprès de son père, mais Énée n'ose pas presser son fils contre son cœur. Il songe à ce père qui vieillira sous son toit solitaire.

Les Arcadiens ont fait à l'éternel sommeil de leur prince une couche de branches flexibles d'arbousiers qu'ils ombragent de rameaux de chênes puis, sur un matelas d'herbe des champs, ils déposent le jeune corps qu'Énée a recouvert d'étoffes brodées d'or et de pourpre. On charge plusieurs chevaux du butin conquis par Pallas sur ses adversaires. Des prisonniers, victimes qui doivent arroser de leur sang le bûcher funèbre, suivent enchaînés.

Le cheval de guerre du prince, Æthon, sans harnachement, la tête courbée de chagrin, suit le corps de son maître, et près de lui l'écuyer favori de Pallas porte sa lance et son casque.

Les Arcadiens, leurs armes renversées, s'allongent en une file morne. Énée regarde s'éloigner le cortège, en gémissant.

— Adieu, cher Pallas, dit-il. Combien de guerres ne me faudra-t-il pas subir encore avant de vous rejoindre, toi et mon père chéri, sous les doux ombrages élyséens, au bord du fleuve d'oubli !

— Noble Énée, fait à ce moment Achate qui arrache le héros à sa triste songerie, des messagers venant de Laurente viennent d'arriver. Ils portent des rameaux d'olivier et sollicitent la permission d'enterrer leurs morts.

— Qu'ils le fassent en repos, dit Énée qui se dirige vers les Laurentins. Pourquoi vous être engagés dans une guerre si meurtrière, Latins ? fait-il alors avec douceur. Vous me demandez la paix pour vos morts ? Je voudrais la donner aussi à ceux qui sont vivants. Turnus seul est coupable dans ce qui nous a divisés. C'est lui seul que je voudrais combattre. Cela éviterait bien des maux aux Laurentins comme aux Teucères.

— Tu as raison, grand Énée ! s'écrient les messagers, qu'un traité te lie à Latinus. Que Turnus se cherche d'autres alliés que nous. Ah ! que nous t'aiderons volontiers à bâtir ta ville, toi qui nous traites avec tant de bonté. Oui, nous t'aiderons, dussions-nous porter les pierres destinées à la nouvelle Troie sur nos propres épaules.

Les messagers prennent congé d'Énée et rentrent dans Laurente pleins d'enthousiasme pour l'accueil qu'ils ont reçu du vainqueur. Une trêve de douze jours a été conclue. Troyens et Laurentins s'entraident, enfouissent les victimes de la guerre sanglante. Énée travaille activement à relever les murailles de son camp. Instruit des faiblesses du premier retranchement, il y ajoute de nouvelles tours et une nouvelle ceinture de remparts.

Les Étrusques ont, de leur côté, dressé des bûchers funèbres sur le rivage et, pendant bien des jours, les fumées montent tristement dans l'azur, tandis que retentissent les clameurs des guerriers et les sonneries des clairons.

À l'autre extrémité du champ de bataille, les Latins eux aussi ont dressé des bûchers. Ils y brûlent en tas les morts défigurés que nul n'a

reconnus. De grands chars ont emporté dans la ville ceux que leurs familles ont voulu honorer de funérailles particulières. Du sang, des larmes, c'est tout ce qui reste de tant de vies.

La ville de Latinus est en deuil. Les familles maudissent Turnus et son opiniâtreté. La protection que lui accorde la reine ne le défend pas contre l'amertume de ces cœurs blessés. Un des principaux Laurentins, nommé Drancès, qui hait le roi des Rutules pour la noblesse et le courage dont Turnus a toujours fait preuve, s'est mis à la tête des mécontents.

— Turnus seul est en cause, répète-t-il. C'est à lui à combattre contre Énée... s'il veut bien toutefois ne pas fuir.

Turnus dédaigne ces propos. De toutes ses forces, il encourage Amata à résister à l'alliance d'Énée. Il renferme dans son âme sa colère de tous les reproches injustes que lui ont fait subir ses alliés à son retour. Il leur a expliqué comme il l'a pu son incompréhensible enlèvement. Beaucoup ont souri de « ce hasard » venu si à propos pour éviter à Turnus un combat avec le roi troyen. Pourtant, la valeur du Rutule est assez connue pour que celui-ci ne se soit pas offensé de l'étonnement de ses auditeurs. Avec autorité il a repris le commandement des forces alliées.

Il attend d'ailleurs un puissant secours de Diomède, le célèbre héros grec qui, au retour de Troie, s'est installé dans la ville d'Argyripe, en Apulie, au pied du mont Gargan. Turnus a dépêché vers lui des messagers pour l'inviter à se joindre aux alliés. Il ne doute pas que la haine que Diomède doit avoir conservée pour les Troyens, ses ennemis de tant d'années, ne le décident à s'opposer à Énée, au moins autant que les beaux présents que lui ont portés les ambassadeurs de Turnus.

Et justement voici qu'on annonce le retour de ces ambassadeurs. Turnus exulte. Il y voit le moyen de rallier étroitement autour de lui et de la reine Amata cette ville de Laurente toute bouleversée encore par tant de funérailles récentes, divisée par le chagrin des pertes qu'elle a faites.

— Il faut que vous receviez ces ambassadeurs solennellement, conseille-t-il au roi Latinus, d'un ton qui exprime bien plutôt un ordre qu'un conseil.

Latinus a fait un effort pour secouer sa lassitude. Les deuils de son armée ont courbé encore ce vieillard si courbé déjà. Mais il faut accueillir cette ambassade. Il a pris place sur son trône devant la porte de son palais. Sa tête pensive s'appuie sur sa main. À côté de lui Amata dresse son front impérieux, et Turnus, le sourcil froncé, sa redoutable épée à la main, promène sur la foule qui remplit la place un regard tranquille et fier.

Les envoyés laurentins ont salué le roi. Ils ont l'air morne. Le plus âgé prend la parole.

— Roi Latinus, fait-il, nous arrivons de la grande ville de Diomède et nous te rapportons les présents que nous lui avons portés de ta part...

— Quoi ! s'écrient avec stupeur Latinus, Amata et Turnus.

— Il n'accepte pas ton alliance, continue le messager d'une voix humiliée. Nos prières pressantes n'ont eu sur lui aucun pouvoir...

Les conseillers, le peuple tout entier partagent la stupeur de leurs souverains.

— Parle, Vénulus, fait péniblement le roi.

— Nous avons été bien accueillis, reprend Vénulus, et le grand Diomède a pris plaisir à nous interroger longuement sur toi, sur les bienfaits de ton règne et la paix dont a joui durant tant d'années le peuple laurentin. Mais dès que nous lui avons exposé le motif de notre venue et la joie que les alliés éprouveraient à le voir s'unir à eux dans leur lutte contre les Troyens, son visage a changé. Il s'est levé brusquement : « Ô peuple trop heureux, s'est-il écrié, te voilà donc lancé pour rien, pour le bon plaisir ou l'ambition sauvage de quelques-uns dans les calamités d'une guerre ! Tu vivais avec un bon roi sous un beau ciel et, légèrement, tu jettes au néant tous les trésors, toutes les joies accumulées ! Laurentins, écoutez-moi et rapportez exactement mes paroles à Latinus et à ses alliés. Depuis notre retour de Troie, depuis notre victoire complète dans les champs d'Ilion, tous ceux d'entre nous qui ont pu revoir leur terre natale y ont trouvé des existences si malheureuses que nous ferions pitié même aux plus tristes de nos victimes. Oui, Priam lui-même, dont nous avons déchiré le cœur avant de l'égorger près de l'autel de ses lares, plaindrait la troupe lamentable de ses vainqueurs. Ménélas et Ulysse errant sur les mers, Agamemnon assassiné. Néoptolème immolé aux pieds de sa fiancée, Idoménée meurtrier de son fils et chassé de son royaume, les compagnons d'Ajax exilés et moi sans épouse et sans patrie, poursuivi par la colère de Vénus dans mes amis, dans toutes mes entreprises ! Voilà ce que nous a valu, à nous les puissants, les paisibles rois de la belle Grèce, la guerre avec Troie. Et vous voudriez que j'ose m'attaquer encore aux Troyens ! Vous voudriez me voir affronter le plus vaillant d'entre eux avec le redoutable Hector, Énée, le fils de l'Immortelle ? Non, non, je ne suis pas insensé. Jamais je ne porterai les armes contre lui. Et vous, Laurentins, ah ! croyez-moi ! Cette race dardanienne est chérie de Jupiter. Loin de vous attaquer à elle, acceptez son alliance tant qu'il en est temps encore. Vous pleureriez des larmes de sang d'avoir croisé l'épée contre le Troyen Énée. » Voilà, grand roi, les paroles de Diomède. Voilà son avis et sa réponse.

Un morne silence accueille le récit du messager. Un frémissement de crainte et d'inquiétude parcourt la foule, le roi se lève, pâle et ému.

— Latins, dit-il en haussant sa voix affaiblie, que je voudrais avoir pu suivre le conseil de Diomède. Les deuils cruels dont nous souffrons

à jamais nous eussent été épargnés. Mais nous ne pouvons passer notre temps en regrets. Les Troyens sont à quelques lieues de la ville. Prenons un parti. Les batailles récentes nous ont montré que l'Argien Diomède a raison. Nous luttons contre une race que chérissent les Dieux – et nous n'avons, vous le savez, aucune aide à attendre des autres peuples. Toutes nos ressources sont en nous-mêmes, et cette terrible bataille a bien diminué nos forces. Il n'y a eu aucune défaillance dans l'armée, pourtant. Le nombre de nos morts dit le courage de nos guerriers. Mais pour lutter encore, que nous reste-t-il ? Je n'y pense pas sans frisson. Il n'y a plus pour nous qu'une voie à suivre, celle de la paix. Offrons aux Troyens une partie du territoire, l'antique domaine de nos pères qui est situé entre le Tibre et les frontières des Sicanes. C'est un pays de montagnes au sol âpre, mais cultivable et dont les sommets sont couverts de forêts de pins. Offrons aux Teucères ces terres où ils pourront bâtir leur ville, sans inquiétude pour nous et nos alliés. Ou s'ils préfèrent fixer ailleurs leurs Pénates, auprès de quelque autre peuple, offrons de leur construire vingt navires – de la grandeur qu'ils nous fixeront – pour les conduire dans le lieu qu'ils auront choisi. Voici mon avis, chefs et peuple. Donnez le vôtre.

Tous se regardent. On voit aux nombreux hochements de tête approbatifs que le paisible conseil de Latinus apparaît à ses sujets comme la seule voie à suivre au sortir de la sanglante bataille. Drancès, qui sent que c'est là l'avis général, veut en profiter pour accabler Turnus de la haine publique, et enlever au roi des Rutules les amitiés que lui a conquis son courage. Ce courage, il le déteste, lui, Drancès, l'opulent Drancès qui n'est courageux qu'en discours ; aussi habile à remuer par des mots l'âme d'un auditoire, ce bavard s'est fait une réputation de grande sagesse, et volontiers il passe pour un juge éclairé.

Il se lève et nuançant sa voix, soit qu'il s'adresse au roi, au peuple, ou à Turnus :

— Grand roi, la ville accablée de deuil ne peut avoir qu'un souci, la paix. Nous portons, nous qui pleurons la mort de tant de jeunes hommes beaux et braves, le poids d'une calamité que nous n'avons pas voulue. Elle nous a été imposée et je n'ai pas besoin de dire par qui. Nous savons aussi, ô le meilleur des rois, que tu as dû renfermer ta peine dans ton palais, courbé comme nous sous une tyrannie. Mais il convient de se libérer. Il convient de rejeter loin de nos conseils les forces mauvaises, les instigateurs de guerre et de ruine. Tes propositions de paix aux Troyens sont trop timides à mon avis. Offrons-leur une alliance fraternelle. Scellons-la par l'hymen de Lavinie et d'Énée. Telles étaient les premières offres qui furent faites à nos vainqueurs, ne les renions pas. Énée est généreux et sensible. Il

n'empiétera pas sur nos droits, et il est bon pour une nation meurtrie d'avoir près d'elle des voisins courageux, prêts à la défendre. Oui, Turnus, la guerre n'est pas une nécessité de vie. On la subit un temps, mais comme d'une insupportable maladie il faut s'en guérir. Les héros sont des fléaux pour leurs peuples et leurs amis quand ils ne sont pas doublés d'esprits sages et justes. Leur orgueil les fait passer comme ces grands incendies qui brûlent les villages et les champs et laissent derrière eux la terre nue. Assez de morts pour nous, nous ne voulons plus servir à ta gloire. Quoi, pour te donner la joie d'épouser Lavinie, les femmes, les jeunes filles, les mères de Laurente te sacrifieraient tout ce qu'elles aiment ? Nous ne sommes pas nos propres ennemis. Si tu as une querelle avec le Troyen, vide-la toi-même.

Turnus a bondi. Il dresse sa haute taille et, d'une voix éclatante :

— Drancès, crie-t-il, à quoi bon tant de paroles ? L'ennemi est là, là, tout près. Il ne se contenterait pas des offes du roi, ni même des tiennes quand il croit avoir si peu à faire pour écraser Laurente, pour s'y installer et faire de vous ses esclaves. Énée, pacifique et doux ? Mais sa première tâche en abordant ici n'a-t-elle pas été d'y allumer la guerre ? Que n'es-tu venu, Drancès, nous offrir tes conseils et l'aide de ton bras sur le champ de bataille ! La paix ! Tu n'as que ce mot à la bouche, il est des moments où on ne peut le prononcer. À cette heure il signifierait pour Laurente asservissement. Quoi ! parce qu'une première bataille nous a éprouvés, cela veut-il dire que nous sommes vaincus ? Parce que Diomède nous refuse son alliance, cela veut-il dire que nous n'avons pas d'alliés ? Messape le Calabrais et ses cavaliers célèbres, les Volsques, Tolumnius que la fortune aide toujours, et tant d'autres chefs et tant d'autres peuples ! La bataille a été sanglante pour nous ? Mais ne l'a-t-elle pas été plus encore pour les Arcadiens que j'ai privés de leur roi ? Les Troyens n'ont que peu d'alliés et ne sont pas nombreux. Deux victoires comme celle qu'ils viennent de remporter seraient leur perte. Latinus, c'est rabaisser ta valeur que de te transformer en suppliant sans y être contraint. La vraie victoire appartient à ceux qui, quoique meurtris, diminués, ne s'avouent pas vaincus. Oui, ce stupide bavard avait raison tout à l'heure, la guerre est une maladie, mais n'en meurent que ceux qui le veulent bien. Pourtant, Laurentins, si votre courage faiblit, je suis prêt à combattre seul contre Énée. J'ai dévoué ma vie au peuple de Laurente, à son roi que je regarde comme mon père. Mais surtout que Drancès ne cherche pas à m'enlever la gloire de combattre pour vous et que son impétueuse bravoure ne lui fasse pas prendre ma place...

Turnus allait parler encore sur un mode ironique qui soulevait les rires et remplissait son adversaire de confusion, quand un officier chargé de la garde des remparts de Laurente arrive en courant sur la place et, tout essoufflé, dit à Latinus :

— Roi, Énée a levé le camp, son armée est en marche, des paysans viennent de nous l'apprendre. Les troupes étrusques en ordre de combat descendent le Tibre et traversent la plaine. Du haut des murs nous apercevons la poussière des colonnes en mouvement.

Des clameurs de terreur s'élèvent de toutes parts à cette nouvelle.

— Que vous avais-je dit ? crie Turnus. Est-ce bien le moment de faire l'éloge de la paix quand l'ennemi se rue sur le royaume ? Aux armes ! Mais du calme. Nos troupes sont prêtes aussi et nos alliés ne se sont pas éloignés. Si Énée vient, nous irons au-devant de lui.

Il s'élance, tandis que la foule rassurée par son autorité l'acclame longuement.

Turnus dépêche ses officiers à ses différents alliés ; il passe en revue les troupes rutules campées aux portes de Laurente et fait déployer sa cavalerie dans la plaine. Il a décidé de ne pas attendre en rase campagne l'attaque d'Énée.

Pour arriver à Laurente, en venant du fleuve, il y a deux routes. L'une passe par la plaine, l'autre, qui n'est qu'un simple chemin de bergers, franchit la cime des montagnes et débouche par derrière, sur la ville. Or Énée – Turnus vient de l'apprendre par des éclaireurs – se dirige avec le gros de ses troupes vers le chemin de montagne, laissant à sa cavalerie la route de la plaine.

Turnus a pris aussitôt sa résolution. La montagne est un lieu facile pour une embuscade, avec ses ravins et ses forêts épaisses. Il arrêtera Énée dans l'étranglement d'une certaine vallée.

Les Troyens ne connaissent pas le pays. Ils seront mal renseignés. Au-dessus de la vallée encaissée par laquelle passe le chemin, le seul chemin possible, s'élève un plateau accidenté. C'est une base de combat sûre ; qu'on envoie de son sommet soit des flèches, soit des fragments de roches, on peut écraser une armée.

— Je commanderai les troupes d'embuscade, déclare Turnus à ses lieutenants, tandis que la cavalerie des Volsques, les escadrons latins et ceux de Tiburtus sous les ordres du brave Messape soutiendront dans la plaine le choc des Étrusques. Je trouverai donc enfin Énée devant moi !

Tandis que Turnus fait ses préparatifs de marche, la ville de Laurente est en proie à l'effroi et à la douleur. On ne voit que des visages atterrés, on n'entend que des gémissements.

Le roi Latinus, accablé de tristesse, souhaiterait s'enfermer dans son palais. Il s'accuse amèrement des maux qui fondent sur son peuple. Il n'a pas su vouloir, il n'a pas su imposer cette alliance et cette union qui lui auraient attaché Énée. Et de cette faiblesse il recueille à cette heure les fruits empoisonnés.

Il n'a pas su commander à son peuple, mais il saura mourir avec lui, s'il le faut. Il domine la fatigue de son âge pour monter aux remparts,

encourager et conseiller les défenseurs. Il fait creuser des fossés devant les portes, charrier sur les murs des pierres qui serviront de projectiles et qui formeront un second retranchement, des pieux dont on fera une palissade devant ce retranchement.

Sur les remparts, les sonneurs de buccin soufflent de toutes leurs forces dans leurs cors recourbés pour appeler tous les habitants aux remparts. Femmes, enfants, vieillards secondent de leur mieux les hommes dans leurs apprêts de guerre.

La reine, escortée de Lavinie et de ses suivantes, est montée jusqu'au temple de Minerve. Elle parfume d'encens les portiques et l'autel qu'elle couvre d'offrandes précieuses.

— Ô Déesse, fait-elle, arbitre de sagesse et de force, donne-nous la victoire. Abats le brigand phrygien et que le sol de la plaine boive son sang.

Les compagnes d'Amata répètent son ardente prière, courbées humblement devant la puissante déesse de la guerre. Elles entonnent les chants qui plaisent au double cœur de cette Minerve qui préside si paisiblement aux travaux des jours mais qui, quand la guerre déploie sa chevelure de flamme, devient cette Pallas casquée d'airain au regard éclatant et farouche.

Les heures ont passé. La cavalerie alliée est rangée dans la plaine. Turnus, revêtu d'une cuirasse rutilante, exultant de joie guerrière, s'est engagé à la tête de ses troupes sur le chemin de la montagne qui le conduira vers le plateau où il établira son camp. Les Rutules le suivent tout en pestant contre ces pentes raboteuses où le transport des armes est rendu difficile.

Messape et les chefs latins qui commandent la cavalerie n'ont pas longtemps à attendre l'approche des Étrusques et des Troyens. Ceux-ci apparaissent, et sous les regards angoissés des Laurentins qui suivent du haut de leurs remparts les péripéties de la bataille, commencent les charges meurtrières.

Les chevaux s'entrechoquent, poitrail contre poitrail ; ils roulent à terre avec leurs cavaliers. Les lances, les javelots font leur sinistre office. Les Latins reculent au premier choc, puis reviennent à la charge, encouragés par les appels pressants de Messape.

On dirait, à voir les lignes d'acier de ces cuirasses et de ces casques, le scintillement de flots que balancent tour à tour le flux et le reflux. Mais ces flots reculent, oui, ils reculent, et les Laurentins voient avec espoir le combat s'éloigner de leurs remparts. Ils poussent des cris de joie.

Cette joie était prématurée, cet espoir vain. Les Troyens et les Étrusques n'ont reculé que pour charger avec plus de vigueur. Ils foncent en coin dans le centre ennemi, le bousculent, le partagent et se rabattent avec une violence irrésistible sur les escadrons rompus.

C'est alors un pêle-mêle, un tourbillonnement sans nom de chevaux affolés, qui n'obéissent plus à leurs cavaliers, qui se cabrent, qui ruent, augmentant la panique des hommes.

De tous côtés les Latins fuient, poursuivis par les cavaliers de Tarchon et de Mnesthée. Armes, cadavres baignent dans des flots de sang. Les cris effroyables des bêtes blessées à mort ou terrorisées portent l'épouvante aux cœurs les plus braves. Sur les murailles de Laurente tout le peuple tend vers le ciel des mains qui supplient.

Tarchon, le chef, bientôt le roi des Étrusques, fait des prouesses. Sa lance sait chercher avec adresse le défaut des cuirasses. La crinière fauve de son casque ondoie, au-dessus de la mêlée, comme l'aile puissante d'un oiseau de proie.

Un messager a couru porter à Turnus la nouvelle du désastre que vient d'éprouver la cavalerie des Latins. Tarchon menace la ville. Il ne trouve plus devant lui, pour lui barrer le passage, que quelques escadrons décimés qui combattent sans espoir.

Turnus pousse un cri de fureur. Il abandonne sur-le-champ son embuscade et commandant à ses soldats de revenir rapidement à Laurente, il prend les devants et arrive sans tarder au palais de Latinus.

Il trouve le peuple en larmes, consterné, et son roi abattu.

— Cessez vos gémissements, commande-t-il d'une voix dure aux Laurentins. Je vais combattre. Préparez les sacrifices aux Dieux. Ce jour qui va luire est suprême. Ou il verra Énée descendre au séjour des Ombres ou, époux de Lavinie et roi de Laurente, l'étranger commandera ici. Et je serai mort.

Turnus lève avec fierté son noble front. Latinus et les chefs laurentins ne peuvent s'empêcher de l'admirer malgré tous les maux qu'il leur a apportés.

— Turnus, fait doucement le vieux roi, pourquoi t'opiniâtrer ? Tu possèdes un royaume que nul ne menace et parmi la noblesse rutule et dans tout le Latium, il est d'autres jeunes filles aussi belles que Lavinie. Le Destin s'oppose à ce que je prenne pour gendre un Latin. Tu le vois, nous n'avons pu aller contre les oracles. Je me suis laissé attendrir par mon affection pour toi, par les reproches et les larmes de la reine et ainsi j'ai manqué à ma parole envers Énée. J'en suis puni par ces deux défaites. Si je dois, par ta mort, être l'allié des Troyens, ne vaut-il pas mieux le devenir tout de suite et te laisser la vie ? Pour un amour que le Destin contrecarre te faut-il faire si bon marché de ton père, de ton royaume et de ta vie ?

— J'aime Lavinie, fait Turnus d'un ton farouche. Ne crains pas pour moi. Je préfère la mort à la vie sans gloire et sans amour.

Sur ses mots, il quitte Latinus bouleversé ; Amata s'accroche à lui. Elle sanglote et embrasse les genoux du jeune guerrier.

— Turnus, gémit-elle, tu es mon unique espoir. Que tu sois vainqueur ou vaincu, ton destin sera le mien. Je ne verrai pas, vivante et captive, ma Lavinie devenir l'épouse du brigand phrygien. Mais cependant, si tu as quelque affection pour moi, ô fils de ma sœur, renonce à ton dessein, ne te mesure pas avec Énée, je t'en conjure.

— Ma mère, fait Turnus en relevant doucement la reine affligée, sèche tes larmes et aie plus de confiance en mon courage. N'amollis pas ma pensée à cette heure où il me faut toute ma force. Déjà s'étend l'ombre du soir, songeons au repos. Demain, dès que l'aurore rougira le ciel j'enverrai à Énée un héraut lui proposer le combat, seul à seul. Ainsi la guerre sera terminée par le sang d'un homme.

Il s'arrête, son cœur se brise aux mots qui montent à ses lèvres ; mais il se domine et ajoute d'un ton ferme :

— ...Et Lavinie appartiendra au vainqueur.

Il sort du palais. Autour de lui les Laurentins s'écartent avec une sorte de terreur. Sous les murs de la ville, son armée vient de faire halte, encore tout essoufflée de son inutile marche parmi les roches. Au loin, dans la plaine, les Troyens et les Étrusques ont allumé des feux autour de leur camp. Énée a rejoint ses cavaliers, rien n'ayant entravé son passage dans les gorges de la montagne. Et sitôt arrivé, il a envoyé un messenger exiger du roi Latinus une paix immédiate.

Turnus s'est assis devant la maison qu'il a choisie pour demeure près du rempart. Il est pensif et pour distraire sa pensée des visions tristes qui la traversent, il demande ses chevaux. Ses écuyers les lui amènent avec empressement.

Ils viennent de Thrace, dont les chevaux passent pour être les fils des vents tant leur allure est rapide et légère. Leur crinière étincelle comme de la soie dorée ; leur corps plus blanc que la neige palpite, frémissant d'ardeur, leur longue queue bat leurs flancs comme si déjà le grand souffle de la bataille passait autour d'eux.

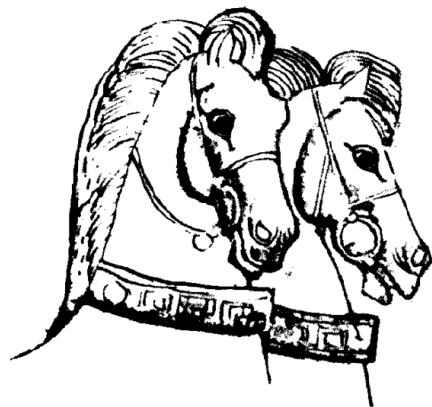
Turnus les nomme l'un après l'autre.

— Iarox ! Antheus !

Et les intelligents animaux regardent alors leur maître avec une affection et une douceur qui rassérènent la pensée du roi des Rutules.

Longuement il caresse ses chevaux, fait claquer le creux de sa main sur leur poitrail et lisse leur crinière.

— Demain, leur dit-il, amis fidèles, vous ne me trahirez pas. C'est à vous, autant qu'à mon épée, que je confie mon Destin.



LIVRE XV

Épilogue



Le jour resplendissant monte dans le ciel et fait s'épanouir la terre ; les deux armées se font face, prêtes à s'affronter. Les Laurentins se pressent sur leurs remparts. Junon s'est placée au sommet d'un mont destiné à la célébrité dans les siècles et que l'Histoire appellera le mont Albain, et de là, palpitante, elle considère cette plaine, dernier obstacle à la gloire des Teucères.

Turnus, monté sur son char de guerre attelé de ses deux chevaux blancs et portant dans sa main droite ses redoutables javelines, passe devant le front de ses troupes. Il les harangue. Latinus a voulu aussi saluer ceux qui défendent sa ville, et son char passe lentement au pas de ses quatre chevaux. Puis, le vieux roi, le front ceint de sa couronne d'or, regagne Laurente et le rempart d'où il suivra de l'œil toute la bataille.

Énée et Asagne passent en revue, de leur côté, les Troyens et les Étrusques que leur succès de la veille anime d'un grand enthousiasme. Tarchon reçoit avec modestie les éloges du héros troyen. Et tous deux offrent aux Dieux les sacrifices rituels.

Énée n'oublie pas les offrandes agréables à Junon. Il souhaite se la rendre enfin favorable et il ne sait pas que l'Immortelle est sur cette colline proche entourée d'une nuée portant encore dans son cœur son implacable haine contre les Troyens. Le héros tire son épée et prie ainsi :

— Soleil, et toi, Terre, et toi Jupiter, père des Dieux, et toi Junon,

filles de Saturne, et toi Mars, dieu de la guerre, et vous, divinités des forêts et des eaux, des monts et des bocages qui régnent ici, soyez témoins de ma promesse. Si la victoire appartient à Turnus, dans le duel que nous allons engager, les Troyens quitteront ces lieux et se retireront auprès de Pallantée, sans jamais reprendre les armes contre les Laurentins et les Rutules vainqueurs. Mais si je triomphe de Turnus, je le jure, je n'asservirai point les Italiens aux Teucères, mon beau-père Latinus conservera ses armées et sa couronne et Lavinie donnera son nom à la ville qu'élèveront les Troyens au bord du Tibre. Dieux, entendez-moi.

Turnus a fait lui aussi un serment solennel, la main sur les autels, et les chefs laurentins ont juré après lui de ne pas rompre la paix acquise, que ce soit Énée ou le roi des Rutules qui l'emporte.

Les alliés ont offert des sacrifices. Des deux côtés le sang des taureaux et des béliers fume en holocauste et jaillit sur les flammes. Puis les sacrificateurs se retirent. L'heure du duel est arrivée.

Cependant Junon frémit d'impatience et de colère. Elle dénombre les armées en présence. Les alliés latins ont pour eux un avantage de plusieurs milliers de combattants. Plus nombreux, ils s'avoueraient vaincus ? Quelle folie ! Elle se glisse dans les rangs des Rutules sous les traits de Camers, le roi d'Amycléos, un des plus puissants alliés de Turnus.

— N'êtes-vous pas honteux, murmure-t-elle avec chaleur, de rester oisifs, l'arme au pied, quand un seul homme va exposer sa vie pour vous tous ? Ne vous êtes-vous pas comptés ? Nous sommes, en nombre, supérieurs à l'ennemi. Ne l'égalez-vous pas en valeur ? Et cependant vous vous soumettez comme des enfants au sort bien plus qu'au courage. Que Turnus tombe et vous êtes esclaves.

Ces paroles de Junon enflamment les soldats rutules qui murmurent contre la décision de leur chef. Les Laurentins eux-mêmes, si pressés auparavant de conclure une paix, si médiocre pût-elle être pour leur ville, se joignent à leurs alliés pour réclamer l'annulation des traités qu'on vient de conclure. Leurs murmures se changent vite en cris ; et Junon, qui sourit de sa ruse, regagne le sommet de la colline.

Mais des murmures et des cris ne sont pas des actes et la déesse veut encore par un prodige puissant entraîner les Latins à tout oser. Elle commande. Et voici qu'aux yeux des deux armées un aigle fondant soudain de la nue s'abat sur l'onde du Tibre et dans ses serres enlève un des beaux cygnes qui y miraient leur plumage blanc.

Alors, ô prodige, tous les oiseaux du rivage, au lieu de fuir apeurés devant l'aigle cruel, foncent sur lui, criant, battant des ailes. Ils l'entourent, ils l'accablent et, non seulement ils le forcent à lâcher sa proie, mais ils l'obligent à s'enfuir, honteux, les ailes en lambeaux dans les profondeurs du ciel.

— Latins, s'écrie alors Tolumnius en brandissant son épée au-dessus de sa tête, Énée, c'est l'aigle vorace et nous sommes, nous, les oiseaux du rivage. Forçons-le à fuir par la force de nos armes sans lui permettre de toucher à notre roi. Serrez les rangs et en avant ! Ceci est un avertissement des Dieux.

Une immense clameur retentit dans les rangs latins. Tolumnius a lancé son javelot. Celui-ci traverse les airs et s'enfonce dans la poitrine d'un Arcadien qui, sans méfiance, s'appuyait nonchalamment à son bouclier.

Un frémissement d'indignation parcourt les rangs troyens à cette violation si prompte du traité. Une nuée de flèches lancées par les compagnons de l'Arcadien obscurcit l'air.

Mais les Rutules n'ont pas attendu la riposte et se sont élancés sur les ennemis. Les autels roulent, renversés dans le sang. Messape, saisi de vertige, emporté par son ardeur de guerrier, bondit vers un chef étrusque et lui plonge son épée dans le cœur.

— Arrêtez ! crie Énée aux Troyens furieux qui s'ébranlent à leur tour. Ne violez pas les traités ni nos serments. D'où vient cette discorde soudaine ? C'est moi seul qui dois combattre. Les Dieux...

Un gémissement interrompt sa phrase. Une flèche rutule a frappé le héros et s'est enfoncée dans son épaule. Il chancelle. Le sang coule à flots de sa blessure. La souffrance met un nuage devant ses yeux. De la main il saisit le dur acier qui le meurtrit et il tente de l'arracher. Mais il ne le peut : Achate le soutient. Aidé de son écuyer il l'entraîne vers sa tente hors du champ de bataille.

Un grand désarroi règne parmi les Troyens et leurs alliés. Les chefs hésitent sur ce qu'ils doivent faire. Turnus, voyant ce flottement, brûle d'un soudain espoir. Énée est incapable de combattre ; sans lui, son armée peut être vaincue.

Il s'élance sur ses chevaux au galop et entraîne ses soldats sur les Troyens interdits. Ses javelines, ses coups d'épée, les chocs de son char sèment la mort dans les bataillons des Teucères.

Il abat Sthénélius, Glaucus, Ladès, Thamyras, Eumédès, d'autres encore. On dirait à le voir, étincelant et terrible, emporté par la course rapide de ses chevaux bondissants, parmi ces hommes que son épée fauche en passant, le dieu Mars qui frappe de son bouclier les flots glacés de l'Hèbre.

— Troyens, crie-t-il, vous souhaitiez posséder les champs de l'Ausonie, et voyez comme vous épousez cette terre. Oui, griffez-la, mordez-la de vos dents ensanglantées, elle est bien à vous à présent !

Et son rire farouche s'élève parmi le tumulte de la bataille.

Cependant, tandis que Turnus décime l'armée d'Énée, celui-ci, sous sa tente où l'ont porté Mnesthée et Achate, s'efforce en vain d'arracher la pointe acérée de la flèche enfoncée dans sa chair profondément. Le

bois s'est brisé.

— Achate, commande le héros, ouvre plus largement cette plaie avec ton épée, retire ce dard qui m'épuise en emportant mon sang. Je veux combattre. Vite, fais vite.

— Je n'ose pas, fait Achate qui détourne la tête en pâlisant, mais j'ai fait mander le savant Iapyx à qui Apollon a dévoilé les secrets de son art guérisseur et qui pourra te soulager.

Iapyx est introduit auprès d'Énée qu'Ascagne soutient en gémissant. Le héros appuyé sur sa lance, seul impassible au milieu de tous ceux qui soupirent, présente sa plaie à l'habile vieillard. On entend retentir les cris d'agonie de Troyens frappés à mort et les clameurs de victoire des soldats de Turnus.

— Dieux ! fait Énée dans un murmure, ne me permettez-vous pas de combattre ce Rutule ?

Mais Vénus a voulu elle-même soulager la souffrance de son fils, et Iapyx trouve soudain sous sa main fébrile une herbe aux propriétés puissantes et qui se rencontre sur le mont Ida.

— Je réponds du blessé ! s'écrie Iapyx avec un sursaut joyeux.

Sous la vertu du dictame, la douleur qui brûlait Énée a cessé, le sang ne coule plus, le fer de la flèche est tombé sans effort.

— Mes armes ! crie aussitôt le héros qui se redresse sans donner le temps au guérisseur de panser sa plaie.

— Oui, fait Iapyx, tu peux combattre maintenant. Mais ce n'est pas moi, vaillant Énée, qui t'ai soulagé. Ce sont les Dieux.

— Mon père, demande alors Ascagne avec insistance en se suspendant au cou d'Énée, daigne te reposer encore. Tu es affaibli...

— Je n'ai pas le temps, dit Énée qui prend l'enfant et le serre sur son cœur. Je me dois à la guerre. C'est pour toi que je lutte. Souviens-t'en à jamais et que tes petits-enfants apprennent de toi plus tard à chérir la mémoire de leurs ancêtres troyens. Au revoir, au revoir, mon fils.

On l'a armé ; l'ardeur de combattre l'anime tellement qu'il en oublie sa blessure. Brandissant ses javelots, il se précipite hors de sa tente.

Derrière lui, Ségeste et Mnesthée se ruent. À la vue de leur roi et des chefs qu'ils vénèrent, les Troyens qui reculaient devant les coups meurtriers de Turnus et qui étaient tout près de fuir, reprennent courage.

— En avant ! crie Énée d'une voix qui éveille des échos jusque dans les collines d'alentour.

À ces paroles, à ces accents, Turnus se trouble.

— Énée ! s'écrie-t-il. Il est vivant, il peut se battre ! Alors, je suis perdu.

Il a arrêté son char, il rappelle les siens pour les réunir autour de lui. On dirait un berger rassemblant son troupeau avec hâte, aux premiers souffles de tempête.

La tempête, c'est Énée et jamais plus redoutable ouragan ne s'est acharné contre des hommes. En un clin d'œil, à son ordre, les Troyens se sont groupés en masses qui ont la forme de coins et, sans un cri, menaçants et puissants, ces coins s'enfoncent dans l'armée rutule.

Des cris atroces s'élèvent, les soldats de Turnus ne peuvent résister ; ils plient, ils s'écartent et, tournant le dos, ils fuient à travers la plaine poudreuse.

Énée ne s'arrête pas à achever tous ceux qu'il renverse. Il ne cherche qu'un homme, c'est Turnus. Mais celui-ci n'est plus maître de ses chevaux, si soumis d'ordinaire à sa voix.

Ah ! c'est qu'après de lui sur ce char qui fuit, bondissant sur les amas de cadavres, invisible une déesse a pris les rênes. La grande Junon veut sauver Turnus. Elle s'est faite de la conservation de cette vie un point d'orgueil. Et debout sur le char, elle le mène à une vitesse vertigineuse. Les chevaux, dans leur instinct, ont senti une présence surhumaine ; aucun appel de la voix aimée de leur maître ne peut les arrêter.

Énée s'est lancé sur les traces de son ennemi. Ses chevaux, présents d'Évandre, sont plus rapides que ceux de Turnus, mais il n'a pas auprès de lui une divinité ardente à sa vengeance. Toute son adresse ne peut lutter contre une telle conductrice. Et dans sa fureur de devoir abandonner la poursuite, il fait une hécatombe de Rutules, frappant au hasard, sans choix, chefs ou humbles guerriers.

Sucron, Anucus, Talos, Céthègus, Onitès, Echion s'écroulent sous ses coups. Le possesseur du palais et celui de la chaumière, celui qui luttait contre l'ours de la montagne et celui qui, paisiblement, réglait le pas des bœufs dans la plaine, l'homme fait et l'adolescent au cœur tendu vers l'amour se sont rejoints dans l'égalité de la Mort.

Attentes et sourires, ruses et colères, ambitions et rêves, tout ce qui fleurissait – sombres calices ou corolles claires – dans les cœurs, se sont évaporés dans la poussière âcre qui monte des champs piétinés.

Et l'on combat sans ordre, chacun pour soi, ne cherchant qu'à tuer. Combien de temps durera encore cette extermination ?

Énée essuie son front ruisselant de sueur. Il regarde le champ de bataille, la course infatigable de son ennemi, la rage qui s'est emparée de chacun et fait se ruer, sans pensée, les uns contre les autres tous ces hommes.

Que faire ? Il est le chef, il répond de la vie de tant de guerriers. Il songe avec épouvante que toutes ces existences s'abolissent pour lui, pour sa gloire, comme s'est abolie, ô douleur toujours vive ! l'existence du jeune Pallas.

— Non, non ! s'écrie-t-il. Cela ne peut durer. Je ne veux pas. Ah ! toutes ces ombres au bord du Styx !

Et comme par hasard (est-ce vraiment au hasard, ô Vénus, mère

attentive ?) les regards du héros se dirigent sur Laurente, sur ses remparts paisibles. Énée bondit.

— Mnesthée ! Ségeste ! appelle-t-il, frappé d'une idée soudaine.

Ses lieutenants accourent. Ils n'ont tous deux que de légères blessures. Sur un signe d'Énée, ils rassemblent leurs bataillons éparpillés, laissant aux Étrusques le soin de continuer la bataille confuse qui se déroule dans la plaine.

Énée, monté sur une éminence du sol, s'adresse à ses guerriers.

— Turnus me refuse la bataille. Nous agissons autrement. Mais il faut que ce soit avec la rapidité de l'éclair. Donnons l'assaut à Laurente alors que ses habitants, nous croyant tout à la bataille loin de leurs remparts, ne s'y attendent pas. Prenez des torches ; oubliez vos fatigues, nous allons de ce pas dicter nos lois à Latinus. S'il hésite encore, je raserai cette ville deux fois parjure et j'ensevelirai ses habitants sous ses ruines.

Il dit et s'élance. Les Troyens le suivent, rivalisant d'ardeur. En masse serrée, ils arrivent aux murs. Les uns courent aux portes, s'en emparent et massacrent les gardes avant que ceux-ci n'aient eu le temps de se reconnaître. D'autres ont dressé des échelles, jeté dans le fossé des fascines enflammées.

Le pied d'Énée se pose sur la première échelle que les Laurentins affolés ne savent pas encore de quel côté se défendre.

La fumée s'élève et les flèches pleuvent. Latinus a été traîné au point menacé par son peuple ivre de colère. La discorde de ses ennemis sert mieux Énée que toute sa bravoure.

— Faisons la paix ! hurlent les uns. Avouons-nous vaincus ! Ouvrez les portes !

— Latinus, clame Énée, la main tendue avec menace vers le roi tremblant, les Italiens ont par deux fois rompu le pacte de paix. Laurente sentira le poids de ma colère.

— Turnus est seul coupable, balbutie le vieux roi. Ne fais pas supporter à Laurente le poids du châtement dû à son orgueil. Magnanime Énée, n'accable pas un roi maudit de son peuple. C'est ma faute, pourtant, c'est de ma faute. Ah ! fais de moi ce que tu voudras.

Les Laurentins entraînent le vieillard avec mille risées. Le regard perdu, son manteau royal en lambeaux, ses cheveux souillés de poussière, Latinus marche, abasourdi, par la ville. Pour achever le désordre de ses pensées et son désespoir, il vient d'apercevoir le cadavre de sa femme qui se balance à la poutre maîtresse de la citadelle. Amata s'est pendue. Elle a vu ses murs investis, elle a cru Turnus mort, et éperdue, elle l'a suivi dans son destin. S'accrochant à son père, les roses de ses joues pâlies par la douleur, la belle Lavinie fait retentir la ville de ses sanglots ; mais nul n'y compatit dans l'affolement général. Et puis Lavinie n'est-elle pas la cause de toutes

ces ruines, de toutes ces morts ? Autour de sa douleur montent les injures.

Cependant Turnus, malgré la rapidité de sa course, s'étonne du grand mouvement, des cris qui s'élèvent de la ville.

— Qu'y a-t-il donc ? demande-t-il à Messape dont le char croise le sien.

Il n'entend pas, emporté qu'il est par le galop furieux de ses chevaux, la réponse de son allié, mais à l'expression de son visage il l'a comprise. D'ailleurs, d'un coup d'œil il a aperçu la haute taille d'Énée dressée sur le rempart.

— Laurente est prise. Malheur ! Malheur sur moi ! Quelle implacable ennemie de ma gloire fait de moi un fuyard, pour la seconde fois ?

Il veut bondir hors de son char, au risque de se tuer : une main à l'étreinte irrésistible le retient.

Il tord ses poings, hurlant de désespoir et de fureur. Lâche ! lui, on le croira lâche !

Et soudain ce char qu'il n'a pu arrêter, depuis de si longs instants, ralentit sa course. Les chevaux calmés soufflent d'un air surpris, comme s'ils cherchaient l'aiguillon ou le frein. La main invisible qui les menait les a abandonnés.

Turnus abasourdi saute à terre.

— Où est Énée ? crie-t-il en arrêtant un guerrier laurentin qui, monté sur un cheval blanc d'écume, vient de sortir de la ville.

— Ah ! Turnus, fait le Laurentin, nous n'avons plus d'espoir qu'en toi. La ville est prise à demi. Viens combattre Énée. Sa mort ranimerait nos courages.

Il n'ajoute pas que celle de Turnus finirait tous leurs maux et ferait cesser les divisions qui partagent en deux camps les habitants de Laurente, mais le Rutule l'a compris. Il sourit tristement.

— Viens, dit-il. Et d'une course si rapide que l'œil peut le suivre à peine, il bondit vers la ville.

Énée a vu venir son ennemi. Il abandonne l'assaut de Laurente. Tout le sort de la ville n'est-il pas suspendu aux jours de celui qui accourt si vite ? Le Troyen écarte ses guerriers qui voulaient se joindre à lui et marche à grands pas à la rencontre de son adversaire.

La bataille de la plaine a cessé comme par enchantement. Amis, ennemis oublient leurs propres luttes pour ne plus s'intéresser qu'à ce combat que là-bas vont se livrer deux hommes. Penchés sur leurs remparts, oubliant eux aussi leurs craintes et leurs colères, les Laurentins attendent sans oser respirer ce que cette heure apporte pour eux dans ses mains sombres et si chargées.

Et dans l'Olympe où Jupiter d'un signe a rappelé Junon, les Dieux

attendent aussi en silence.

— Turnus ! fait Énée d'une voix formidable, te voilà donc enfin, et rien ne peut te soustraire désormais à mes coups.

En parlant ainsi, le guerrier troyen s'avance toujours. Ses armes sonnent avec de longs échos. Sa taille se redresse, majestueuse comme celle d'un dieu.

— Je t'attends, Énée, dit Turnus avec résolution. S'il n'eût tenu qu'à moi, mon sort serait depuis longtemps décidé. Mais garde-toi, car j'ai besoin de ta mort.

D'un même geste farouche, les deux adversaires ont jeté à terre leurs javelines. Ils veulent combattre corps à corps et leurs boucliers se heurtent. Autour d'eux, s'est établi un profond, un tragique silence. Nulle brise ne siffle dans les forêts de pins qui chargent les pentes des collines ; dans les hauts pacages, pas un cri de bête. Il semble que la Nature se taise, comme les hommes, dans cet instant marqué par le Destin, au-dessus des passions des Dieux et des intérêts humains.

On n'entend que les froissements de l'acier sur le bronze, que le halètement de ces deux souffles qui portent tant de colère et de volonté. Mais cela même est sans grand écho et ne s'élève pas au-dessus de la terre.

Et le silence règne sur la lutte suprême des deux hommes.

Dans l'Olympe, Jupiter a mis dans la balance de justice, qu'il tient en un rigoureux équilibre, les destins de Turnus et d'Énée. L'un des plateaux descend lentement.

— Jupiter très grand, mon époux et mon maître, soupire Junon qui joint les mains, aie pitié. Ne permets pas que ce courageux Turnus... que l'orgueilleux Énée...

— Leurs destins sont marqués, fait Jupiter avec douceur car Junon pleure de vraies larmes. Ne résiste pas davantage, fille de Saturne. Courbe-toi devant la Loi inéluctable. Rien ne peut désormais entraver la gloire promise à la race d'Énée. Je te défends de t'opposer davantage à ce qui doit être.

— Je t'obéis, fait humblement Junon en courbant la tête. J'abandonne les hommes à leurs combats, à leurs peines. Je ne te demande plus qu'une chose. Ne permets pas que les Troyens vainqueurs asservissent ces Latins que j'aime. Ne permets pas qu'ils les courbent sous leurs lois, qu'ils leur arrachent leur nom, leurs coutumes ni leur langage. Que dans les siècles à venir leur gloire elle-même n'appartienne plus à Troie. Le sable recouvre cette ville. Ne permets pas à son nom de vivre encore.

— Qu'il en soit fait selon ta volonté, ô ma sœur orgueilleuse, fait Jupiter en souriant. Les Latins garderont leur nom, les Troyens n'apporteront au grand peuple qui se fonde que son âme. Junon, les races qui vont naître des Ausoniens et des Teucères mêlés surpasseront

en vertu leurs ancêtres. Et nul ne te rendra un culte plus fervent.

Alors, dans les deux brûlants passe une fraîcheur : le sourire de Junon fleurit ses lèvres roses.

En bas, à travers le sable qui tourbillonne sous le piétinement exaspéré des adversaires, apparaissent tour à tour les visages pâles de rage et de fatigue. Le halètement des poitrines se mêle. Les épées sonnent sur les boucliers.

Énée et Turnus frappent et parent avec une même ardeur et une adresse pareille. Mais le Rutule se lasse. On le sent à la précipitation accrue de ses coups.

Tout à coup son pied glisse, il tombe sur un genou, et son glaive levé avec violence heurte à faux le bouclier du héros troyen. La lame se brise comme du verre.

Un cri de désespoir s'exhale de la gorge oppressée de Turnus. Il veut se relever, fuir. Mais le poing d'Énée s'est tendu : Turnus retombe à terre, la cuisse traversée de part en part.

Une clameur s'élève de la plaine, de la ville, elle remplit l'air et monte jusqu'au ciel, clameur de joie et de douleur. Mais elle ne parvient aux Dieux rendus désormais à la sérénité que comme un grand soupir apaisé que pousserait la terre.

Turnus tend vers Énée des mains suppliantes.

— Je n'implore pas ta pitié pour moi, dit-il, vaillant Troyen. J'ai mérité mon sort. Mais si la douleur d'un père peut trouver grâce à tes yeux, songe à la morne vieillesse que ma mort réserve à Daunus. Je m'avoue vaincu. Lavinie t'appartient. C'est toi qui auras ses baisers et son amour. Ce sont tes fils qu'elle bercera sur son cœur. Ah ! que ta haine tombe devant cette douce image ! Laisse-moi vivre !

Énée, à ces paroles de supplication, retient sa main déjà levée pour le coup mortel. Une pitié se glisse dans son cœur pour ce jeune homme étendu sans défense à ses pieds. Son épée retombe lentement.

Mais soudain, il se penche. Sur l'épaule de Turnus brille un boudrier qu'il reconnaît. C'est celui de Pallas que lui arracha son vainqueur avec des clameurs d'insolent triomphe.

— Te laisser vivre ! crie alors Énée d'un accent si sauvage que son écho fait frissonner tous ceux de la plaine et de la ville. Te laisser vivre ! Non. Par ma main, c'est Pallas qui te tue !

Et d'un coup en plein cœur, terrassant Turnus, Énée achève sa victoire.





Une Déesse a pris les rênes

Dans l'Énéide, cet admirable poème, Virgile chante la naissance héroïque du peuple romain. Les jeunes lecteurs trouveront ici les grands épisodes d'une fantastique épopée où les dieux et les hommes, le drame et le merveilleux, la réalité et la fiction voisinent avec simplicité. L'ardente Didon, la triste Andromaque, l'effroyable Polyphème, Charon le passeur, et tant d'autres figures inoubliables, traversent ces pages dans lesquelles Énée et ses compagnons vivent une aventure qui ne vieillira jamais.

